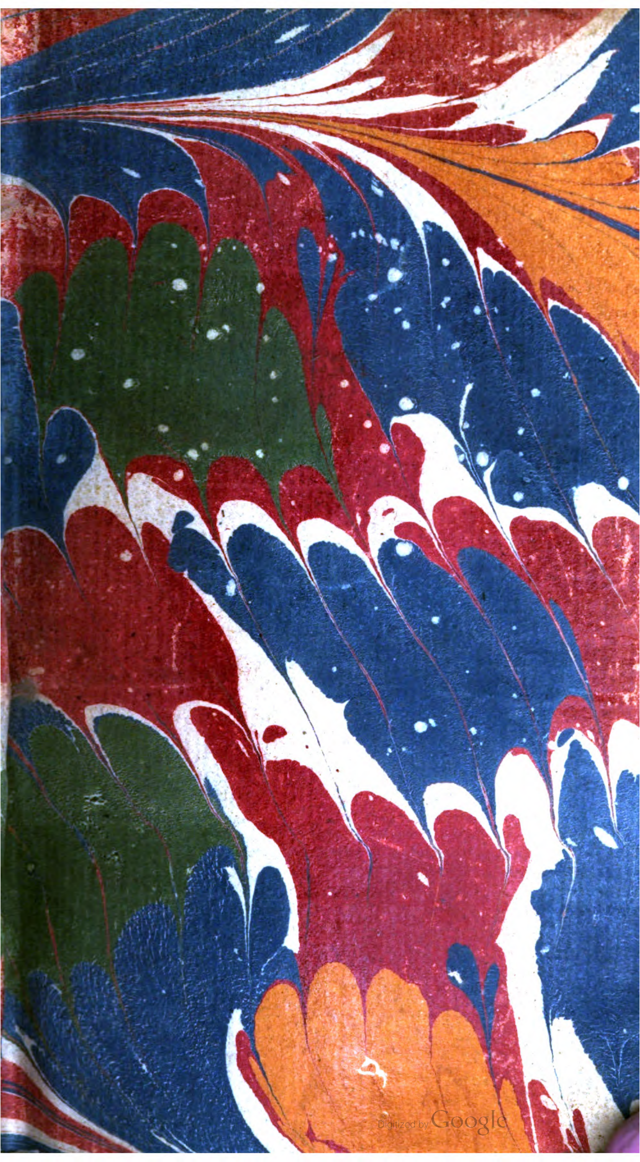



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
00068701



LE MENTOR MODERNE,

OU

DISCOURS

SUR LES MOEURS DU SIECLE;

TRADUITS DE L'ANGLOIS DU

GUARDIAN

DE MRS. *ADDISSON*, *STEELE*, ET AUTRES AUTEURS DU

SPECTATEUR.

TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez les Freres VAILLANT, & N. PREVOST.

M. DCC. XXIII.

LE

MENTOR MODERNE,

OU DISCOURS SUR LES MOEURS DU SIECLE.

DISCOURS LVI.

Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.

Je lui ordonne de se regarder dans la conduite des autres comme dans un miroir, & de profiter plutôt de leurs sottises, que des siennes.

JE ne donnerai aujourd'hui au Lecteur qu'une Lettre de mon bon ami le Chevalier *Lizard*, avec ma réponse ; & je me flatte que la lecture n'en sera pas inutile aux jeunes Cavaliers, qui ont de grands biens, & aux Demoiselles dont le mérite n'est pas soutenu par des Richesses. Il est d'une nécessité absolue, que dans la force de la jeunesse nous établissions un petit nombre de maximes, pour régler sur

elles toute notre conduite future, c'est l'unique moyen, sinon de nous maintenir dans la route de la raison & de l'innocence, de prévenir au moins certains desastres terribles qu'une vie pleine de desordres peut nous attirer. Les soins rongeans, qui accompagnent une passion comme celle, dont je tache, dans ma réponse, de garentir notre Chevalier, ne sont que trop connus de tous ceux qui se livrent au plaisir, sans réserve. Je suis persuadé même, que dans certains momens, où les occupations de la volupté leur laissent assez de loisir pour mettre en parallele leurs satisfactions & leurs chagrins, ils doivent trouver leur vie, non seulement un songe, mais encore un songe inquiet & afreux.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ VOus êtes bien surpris apparem-
„ ment, Monsieur, de ce que
„ dans plusieurs Lettres, que je vous
„ ai écrites depuis peu, je n'ai pas dit
„ un mot touchant la belle, dont vous
„ êtes devenu amoureux pour moi à
„ l'opera, & à qui vous avez fait les
„ yeux doux par procuration. Vous
„ la

„ la croyez un très bon parti pour vo-
„ tre très-humble serviteur ; mais mal-
„ heureusement, le gout pour le ma-
„ riage s'affoiblit de plus en plus dans
„ mon ame. Je ne vois autour de moi
„ que des gens mariez, qui paroissent
„ indifférens les uns aux autres, ou qui
„ semblent se faire une étude de se ren-
„ dre mutuellement miférables ; & je
„ crois agir prudemment en mettant à
„ profit de si tristes éxemples. Vous
„ me direz peut être, que je n'ai rien
„ à craindre de semblable, avec la De-
„ moiselle que vous me destinez ; & je
„ m'en fierois bien à votre discerne-
„ ment : mais, j'ai appris que la vieil-
„ le Dame est sur le point de disposer
„ de sa fille en faveur d'un autre. Pour
„ vos autres jeunes beautez, dont je
„ puis connoitre les Caracteres, je n'en
„ sache pas une seule, qui ne soit déjà
„ prévenue de quelque inclination pour
„ un autre, ou qui ne se soit jettée
„ dans des plaisirs & dans des amuse-
„ mens qu'elle préfere à la tendresse de
„ l'homme du monde le plus aimable.
„ Cette derniere espece de femmes est
„ la plus commune à l'heure qu'il est,
„ parmi les gens d'une certaine distinc-
„ tion. Elles prendront le prémier qui

„ s'offrira, pourvû qu'elles ſoient con-
„ tentes de ſon bien, & de ſa qualité.
„ Eſt-ce dans le deſſein de ſe lier à lui,
„ par les nœuds de la tendreſſe conju-
„ gale? Point du tout; elles n'y pen-
„ ſent pas ſeulement: ce n'eſt que pour
„ diſpoſer de ſon bien à leur fantaiſie,&
„ pour le changer en bijoux, & en
„ équipages. Un tel mari n'eſt plus
„ que l'homme d'affaires de ſa femme:
„ il n'a que le *nom* d'être le proprié-
„ taire de ſes richeſſes; mais c'eſt la
„ Maitreſſe, qu'il s'eſt donnée, qui en
„ a la réalité. A mon avis, une femel-
„ le de ce Caractere n'eſt pas plus pro-
„ pre à être mere de famille, qu'un
„ ambitieux eſt capable d'être bon a-
„ mi. Ils ſont accoutumez l'un & l'au-
„ tre à ſacrifier tous les plaiſirs natu-
„ rels; & le véritable bonheur de la
„ vie, à des chimeres, à des apparen-
„ ces, & à un *bonheur d'oſtentation.*
„ Leurs cœurs ne ſont pas faits pour
„ un véritable attachement; &, com-
„ me les ambitieux forment leurs pro-
„ jets de grandeur, ſans y faire entrer
„ ſeulement l'idée de ceux qu'ils fré-
„ quentent, une femme de cette hu-
„ meur vit & couche avec ſon mari,
„ ſans avoir pour lui la moindre amitié.

„ E-

„ Ecoutez, *mon cher Mentor* : une au-
„ trefois, avant que de devenir le pro-
„ cureur de mes affaires de cœur, ta-
„ chez de voir notre Maitresse à une
„ maison de campagne. Vous verrez
„ là sans peine, si elle nous convient
„ ou non; si elle ne se plait point à de
„ belles vues, si elle n'aime point des
„ ruisseaux, des bois, & des prairies;
„ franchement, ce n'est pas notre fait:
„ elle a planté là la nature pour jamais,
„ & ce ne sera toute sa vie qu'une folle
„ abimée sans ressource dans la vanité.
„ J'ai été toujours curieux d'éxami-
„ ner l'air de ces femmes de Londres,
„ qui viennent pour la prémiere fois à
„ la terre de leurs Epoux campagnards.
„ Vous ne sauriez croire avec quelle
„ arrogance elles regardent tout ce qui
„ les environne, & avec quelle petite
„ mine dédaigneuse elles reçoivent les
„ complimens des honnêtes-gens du
„ voisinage. On voit dans leurs yeux,
„ qu'il leur manque quelque *freluquet*,
„ pour se moquer avec lui de nos ma-
„ nieres. Mais, ces belles Dames ne
„ doivent pas tant s'en faire accroire.
„ Nous les trouvons encore plus ridi-
„ cules, que nous le leur paroissons:
„ leurs airs penchez, leur démarche dé-

„ hanchée, & leurs reverences en ar-
„ riere choquent autant notre gout
„ pour le naturel, qu'elles sont cho-
„ quées elles mêmes de la voix forte,
„ & des grands pas de nos *Chasseuses*.
„ Je n'en dirai pas davantage : je vous
„ prie seulement de ne point songer à
„ me marier sans nouvel ordre. Je suis,

„ MONSIEUR, &c.

„ HENRI LIZARD.

Il y a dans cette Lettre quelques Réflexions assez bonnes, sur le choix peu judicieux que font plusieurs gentilshommes Campagnards, en se mariant ; mais, je ne sai ; je trouve dans le stile quelque chose de libertin, qui ne me plait pas. Je suis fort inquiet là-dessus, & j'ai trouvé à propos de parler à cœur ouvert au Chevalier, sur les soupçons qu'il me donne. Voici ma Réponse.

„ MONSIEUR,

„ J'Ai lu & relu votre Lettre, & je
„ vous dirai naturellement, que je
„ croi y avoir découvert certaines
„ choses, qui prouvent, qu'en matiere
de

„ de tendresse vous avez renoncé à cet„ te noble probité, dont j'avois atten„ du pour vous des jours parfaitement „ heureux & tranquilles. Je croi voir „ que le changement de votre cœur, „ par rapport au mariage, ne procede „ point d'un principe de prudence & „ de circonspection, mais d'une aver„ sion generale pour le mariage même. „ Vous séparez de cet état tous les „ plaisirs, & toutes les satisfactions, „ dont il est susceptible, & vous don„ nez toute votre attention aux incon„ veniens, qui peuvent naitre d'une u„ nion mal assortie. Vous n'avez pas „ le dessein de me tromper par de pa„ reils sophismes. Je vous connois; ce „ n'est pas là votre caractere; vous „ me parlez de bonne foi; mais, vous „ êtes votre propre dupe; & il faut de „ nécessité, que de pareils discours „ dans un homme de votre âge, & de „ votre témpéramment, aient leur sour„ ce dans quelque passion, qui l'aveu„ gle. Je ne vous parlerai pas à pré„ sent d'un motif de vertu très essen„ tiel, qui doit porter un honnête „ homme à se marier; je veux dire, la „ crainte de tomber dans la débauche; „ j'aime mieux venir au fait, & vous

„ exposer mes soupçons, dont la pro-
„ babilité m'effraye. En les supposant
„ bien fondez, je vous dirai en ami,
„ que vous allez vous jetter dans un ca-
„ hos de chagrins & de désordres, dont
„ vous ne vous tirerez jamais, tant que
„ les sentimens de l'honneur, & d'une
„ compassion genereuse, ne feront pas
„ absolument amortis dans votre cœur.

„ Ne faites pas le fin avec moi, mon
„ cher Chevalier, je me suis apperçu
„ depuis long-tems que vous n'êtes pas
„ insensible à la beauté d'une Demoi-
„ selle de votre voisinage. Mais; per-
„ mettez-moi de vous avertir, avec
„ toute la franchise d'un fidelle ami,
„ qu'entrer dans un commerce criminel
„ avec une personne de mérite, qui
„ jusques là a conservé son innocence,
„ c'est se rendre coupable de l'extrava-
„ gance du monde la plus fertile, en
„ malheurs, & en inquiétudes inévita-
„ bles. En se frayant le chemin du
„ cœur d'une telle Maitresse, on se
„ sert du langage le plus persuasif, on
„ fait parade d'une tendresse désintéres-
„ sée, on cache tout ce qu'on peut a-
„ voir de mauvaises qualitez, on se
„ transforme en *ange de lumiere*; mais,
„ à quel dessein? c'est uniquement, pour
souil-

„ souiller son ame, & pour la couvrir
„ d'une honte éternelle ; ce qui n'est
„ autre chose, que joüer le rolle du
„ *Demon*.

„ Peutêtre que la mode, les desirs
„ fougueux de la jeunesse, & les faveurs
„ de la fortune, vous feront considé-
„ rer cette censure, comme un effet
„ de la morosité d'un vieillard, devant
„ lequel les plaisirs s'enfuient depuis
„ longtems ; mais, quand vous ne me
„ connoitriez pas trop, pour prendre
„ mes leçons pour des marques de
„ mauvaise humeur, vous devriez bien
„ pour l'amour de vous-même exami-
„ ner plutôt la nature de ce que je dis,
„ que la source dont je puis le tirer.
„ Croyez-moi, Chevalier, si vous
„ réüssissez dans le projet que je crains
„ bien que vous ne formiez, vous ê-
„ tes perdu sans ressource. Une per-
„ sonne, qui vous sacrifiera sa beauté,
„ son honneur, sa vertu, imposera, à
„ un cœur naturellement généreux
„ comme le vôtre, une obligation si
„ forte, que toute votre vie s'écoule-
„ ra dans l'état le plus génant, qui est
„ celui d'une irrésolution perpétuelle.
„ Vous prendrez sans cesse la résolu-
„ tion de l'abandonner, sans avoir ja-

„ mais la force d'exécuter ce dessein ;
„ &, si vous le faites enfin par un ef-
„ fort que vous accuserez vous-même
„ de lâcheté, vous vous unirez à une
„ autre femme, à qui jamais peut-être
„ vous ne pourrez donner votre cœur :
„ il sera toujours rappellé vers votre
„ maîtresse abandonnée, par le souve-
„ nir de tout ce qu'elle aura fait pour
„ vous ; & ce souvenir cruel & cher
„ en même temps répandra de l'amer-
„ tume sur tous les instants de votre
„ vie.

„ Il n'y a point d'homme au mon-
„ de plus essentiellement malheureux,
„ que l'Epoux d'une femme de mérite,
„ tendrement aimé de sa moitié, sans
„ pouvoir rendre son cœur sensible à
„ ses caresses les plus sinceres. Ce qui
„ fait le bonheur d'un autre Epoux
„ fait le plus cruel tourment de celui-
„ ci. Il a donné une fois pour toutes
„ à un amour criminel, toute l'ardeur,
„ & toute la constance de l'amour
„ conjugal ; & il lui est impossible de
„ sentir seulement pour sa femme cet-
„ te espece de tendresse qu'on accorde
„ d'ordinaire à une personne chez la-
„ quelle on ne cherche qu'une volupté
„ brutale.

Trop

„ Trop heureux encore, mon cher
„ Chevalier, si, après avoir poussé un
„ projet comme celui dont je vous
„ soupçonne, vous ne trouvez dans la
„ suite le mariage où vous pourrez en-
„ trer avec quelque autre, que simple-
„ ment insipide & plein d'ennui. Trop
„ heureux, si ce n'est pas pour vous
„ une source intarissable de misere. Si
„ par hazard vous vous unissiez à une
„ femme, qui se fît un plaisir de faire
„ enrager vos domestiques, de vous
„ insulter vous-même, & de porter le
„ murmure & la mauvaise humeur jus-
„ qu'à votre table & dans votre lit,
„ ne seriés vous pas doublement mal-
„ heureux? Vous même vous aideriez
„ votre furie domestique à vous rendre
„ misérable. A chacun de ses outra-
„ ges, une reflexion triste se réveille-
„ roit dans le fond de votre âme, &
„ vous accuseroit d'avoir mérité vos
„ malheurs, par votre lache conduite
„ avec une personne digne de toute
„ votre estime.

„ Le cœur est assez indocile de lui-
„ même, & il y a assez de peine à le
„ soumettre au devoir, sans qu'il soit
„ agité par une passion impérieuse.
„ Jusqu'à quel point par conséquent

A 6 doit

„ doit être infortuné l'homme, qui,
„ outre le vif penchant qu'il a natu-
„ rellement pour le beau ſexe, a fixé
„ une paſſion impétueuſe ſur une per-
„ ſonne toute aimable, qui n'eſt cou-
„ pable d'aucune faute, dont il ne ſoit
„ lui-meme non ſeulement complice,
„ mais encore auteur?

„ Quand un jeune homme eſt aſſez
„ imprudent pour ſe livrer à un com-
„ merce honteux avec des femmes qui
„ ſe ſont familiariſées avec la proſtitu-
„ tion, le dégout ſeul eſt capable de
„ le tirer de ſes égarements: Leurs
„ Careſſes mercenaires deſtituées des
„ charmes de la ſincérité, leurs inquie-
„ tudes feintes, la groſſiéreté de leurs
„ flatteries, en un mot leurs manieres
„ & leurs ſentimens approfondis, ſuffi-
„ ſent pour les rendre odieuſes à un
„ homme un peu ſenſé. Ce ſont des
„ *Enchantereſſes*, qui travaillent à dé-
„ faire leurs propres *enchantements*,
„ ſemblables à la Lance d'Achille, qui
„ guériſſoit ceux, qu'elle avoit bleſ-
„ ſez. Mais, dans le cas dont il s'agit
„ ici, quand on abandonne une femme
„ de mérite, après l'avoir précipitée
„ dans un abîme de malheurs, en s'ar-
„ rachant à elle on s'arrache à ce qu'on

a

„ a dans l'ame de plus beau & de plus
„ noble. Epargnez-vous une si triste
„ néceſſité, s'il en eſt temps encore.
„ Quittez la campagne: ce ſéjour de
„ l'innocence eſt devenu dangereux à
„ votre vertu. Préferez aux charmes
„ de Beliſe les préceptes d'un ami ſoli-
„ de de votre maiſon; d'un ami, qui
„ s'intéreſſe tendrement dans tout ce
„ qui vous regarde, & qui veut vous
„ faire éviter un écœuil, ſur lequel on
„ peut faire naufrage, avec le meilleur
„ naturel, & avec un fond d'excellen-
„ tes qualitez. Je ſuis &c.

DISCOURS LVII.

Jupiter eſt quodcunque vides.

Jupiter ſe découvre dans tout ce que vous voyez.

UN de mes amis m'a envoyé ce matin un préſent, que j'ai reçeu avec tout le plaiſir & avec toute la reconnoiſſance poſſible. C'eſt la traduction Angloiſe d'un livre composé par un Auteur étranger, qui fait une figure conſiderable dans le monde ſavant, auſſi bien que dans le monde Chré-

Chrétien. Cet ouvrage a pour titre; *Demonstration de l'Existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à la foible intelligence des plus simples, par Messire François de Salignac, de la Mothe Fenelon, Archevêque de Cambrai.* Pour le Traducteur c'est le même habile homme, qui nous a donné les Avantures de Telemaque ecrites par le même Prélat, & à qui cette premiere traduction a fait beaucoup d'honneur.

On ne pouvoit rien attendre que d'admirable de cet illustre Archeveque, dont les ouvrages précédents sont pleins de la plus noble pieté, de la vertu la plus sublime, & de la plus fervente charité pour son prochain. Son genie & ses talents doivent être considerez, comme un bien commun à tout le genre humain, chaque branche du mérite de ce grand homme produit pour nous de fruits inestimables. Ce qu'il y a de plus beau, selon moi, dans ses productions, c'est qu'on y voit un savoir poli mis en œuvre par l'imagination la plus vive, relever les charmes de la vertu, & l'exposer à nos yeux dans toute sa beauté naturelle.

Par-

Parmi les Lettres de mes correspondans, que je n'ai pas eu occasion d'insérer dans mes feuilles volantes, il y en a une, qui roule sur ce sujet, & qui fait l'Eloge du dernier traité de ce pieux Prélat; Je crois rendre service au public, en la lui communiquant.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ J'Ai vu, si je ne me trompe, dans „ l'ouvrage d'un de vos bons amis, „ une maxime, qui m'a extrémement frappé par un certain air de Paradoxe: il me semble qu'elle est exprimée à peu près de la maniere que voici; *L'Existence de Dieu est si éloignée de manquer de Preuves, que c'est la seule chose, dont nous soyons parfaitement convaincus.* Cette réfléxion est aussi vive, que juste; & je ne m'amuserai pas à vouloir le faire sentir à une homme comme vous. J'aime mieux ne m'en servir que comme d'une occasion de vous exhorter à nous dire votre sentiment sur le dernier ouvrage de l'Archevêque de Cambrai. Un Esprit de cet ordre

„ con-

„ confidere tous les objets dans un certain jour, qui échappe aux yeux du Vulgaire, & son ame familiarisée avec la piété fait servir son génie & ses rares talens à l'avancement de la vertu, & aux plaisirs raisonnables de tous les hommes qui savent en gouter de tels. Sa belle & féconde imagination orne la sagesse des fleurs de la Poesie; &, pendant qu'on se livre avec plaisir à ses instructions, on jouit du bonheur de devenir en quelque sorte ce qu'il est lui-même. L'éxacte & brillante Représentation qu'il nous donne de nos organes, & de toutes les nobles facultez de notre ame, ne peut que nous remplir de la plus touchante satisfaction: elle nous inspire de grandes idées de nous mêmes; &, dans un cœur bienfait, elle excite la plus vive reconnoissance pour cette Cause premiere, qui s'est plu à nous donner une supériorité si Majestueuse sur les autres animaux.

„ On sent que tout cet ouvrage vient autant du cœur, que de l'esprit: le sentiment y est joint par tout à la conviction. On doit en être persuadé sur-tout par l'admirable Priere qui finit tout le traité. C'est une espece

„ d'a-

„ d'adoration, qui étale une pieté su-
„ blime, proportionnée au génie &
„ au caractere de son Auteur. Ce sont
„ des mouvemens de l'ame qui ont leur
„ principe dans une sagesse plus qu'hu-
„ maine, & dans une vertu sure d'elle-
„ même.

„ Puisque vous destinez tous les Sa-
„ medis à des réflexions pieuses, vous
„ ne sauriez mieux faire, ce me sem-
„ ble, que d'insérer cette excellente
„ priere dans votre feuille volante, qui
„ paroitra demain. Si l'on a observé
„ que les lettres familieres des grands
„ hommes sont les plus fidelles ta-
„ bleaux de leur Caractere, & si l'on
„ en conclut qu'elles doivent être ex-
„ trêmement instructives, n'est-il pas
„ juste de penser la même chose des
„ prieres de certains hommes du pré-
„ mier ordre? Dans une lettre, on
„ s'ouvre à un ami; dans la priere, on
„ découvre toute son ame aux yeux du
„ Scrutateur des cœurs & des reins.
„ On pourroit dérober quelque senti-
„ ment à un ami intime; mais, quelle
„ insolence ne seroit-ce pas à un hom-
„ me, qui adore son créateur, de vou-
„ loir lui cacher ses pensées les plus se-
„ crettes? Ce n'est pas tout: un recueil
des

„ des prieres des grands hommes ne se-
„ roit pas seulement d'une grande uti-
„ lité ; mais selon moi un esprit bien
„ fait y découvriroit encore une source
„ féconde d'agrémens.

„ Je vous envoye cette Priere telle
„ que je l'ai traduite moi-même. Si
„ vous trouvez bon d'en faire usa-
„ ge, je pourrois bien vous en com-
„ muniquer une autre, composée par
„ un de nos plus beaux esprits du siecle
„ passé : elle roule sur-tout sur les fu-
„ nestes desordres de sa vie passée ; &
„ je suis persuadé, que vous trouverez
„ un tour peu commun dans la force
„ des expressions, que la vivacité de
„ ses remords arrache à la vivacité de
„ son esprit. L'Auteur de cette priere
„ a été un des plus celebres Ecrivains
„ de son âge, & elle pourra servir
„ d'antidote contre le poison, qui dé-
„ coule de tous ses autres ouvrages.

„ Celle de l'Archevêque de Cambrai
„ est dictée par un esprit bien diffé-
„ rent : elle marque par tout le cœur
„ le plus tranquille, & la plus heureu-
„ se situation de l'ame. Je ne sai si
„ j'ose m'exprimer ainsi ; mais, j'y
„ trouve quelque chose de semblable à
„ *l'intercession* du Sauveur du monde,
„ qui

„ qui, sûr de sa propre félicité, s'in-
„ téresse pour le malheur des hommes,
„ qu'il veut bien regarder comme ses
„ freres.

PRIERE DE L'ARCHEVEQUE DE CAMBRAI.

O Mon Dieu ! si tant d'hommes ne vous découvrent pas dans ce beau spectacle, que vous leur donnez de la Nature entiere, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main ; mais les sens, & les passions qu'ils excitent, emportent toute l'aplication de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumiere luit dans les tenebres : & les tenebres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas : Vous vous montrez par tout : & par tout les hommes distraits, négligent de vous apercevoir. Toute la Nature parle de vous, & retentit de votre saint nom, mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux, & au dedans d'eux : mais ils sont fugitifs, & errans hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveroient, ô douce lumiere, ô éternelle beauté, toujours ancienne, & toujours nouvelle, ô fontaine des chastes dé-

délices, ô vie pure & bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchoient au dedans d'eux-mêmes. Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Helas ! vos dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous : & ils vivent sans penser à vous ; ou plûtôt ils meurent auprès de la vie ; faute de s'en nourrir. Car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer ? Ils s'endorment dans votre sein tendre & paternel ; & pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant, & inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une riviere qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour fraper l'imagination, ou un métail inutile qui n'a qu'un peu d'éclat : ils vous apercevroient, & vous attribueroient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoi qu'en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées, qui ne l'ont pas, & que vous en soiez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile, & inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être : votre nature vaine ocuperoit leur vanité ;

vous

vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses & brutales. Mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais : vous leur êtes un Dieu caché. Car ce fond intime d'eux-mêmes, est le lieu le plus éloigné de leur vûë, dans l'égarement où ils sont. L'ordre & la beauté que vous repandez sur la face de vos créatures, sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc, la lumiere qui devroit les éclairer, les aveugle ; & les raïons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent ? Enfin ; parce que vous êtes une vérité trop haute, & trop pure, pour passer par les sens grossiers, les hommes rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir : comme si l'homme ne connoissoit pas tous les jours la sagesse & la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage ; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu, douter plûtôt de vous, que de ces autres choses très réelles & très manifestes, dont on supose la vérité certaine, dans toutes les afaires les plus sérieuses de la vie, & lesquelles, aussi-bien que vous, échapent à nos foibles sens ? O misere ! ô nuit afreuse, qui envelope les enfans d'Adam !

ô monstrueuse stupidité ! ô renversement de tout l'homme ! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres ; & la vérité lui paroît un fantôme. Ce qui n'est rien, est tout pour lui : ce qui est tout, ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la Nature ! Dieu. Dieu par tout, & encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez, & vous engloutissez, ô abîme de vérité, toute ma pensée. Je ne sai ce que je deviens. Tout ce qui n'est point vous, disparoît ; & à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point, n'a rien vû ; qui ne vous goûte point, n a jamais rien senti. Il est comme s'il n'étoit pas. Sa vie entiere n'est qu'un songe. Levez-vous, Siegneur, levez-vous. Qu'à votre face vos ennemis se foudent comme la cire, & s'évanoüissent comme la fumée. Malheur à l'ame impie ; qui loin de vous est sans Dieu, sans esperance, sans éternelle consolation ! Déja heureuse celle qui vous cherche, qui soupire, & qui a soif de vous ! Mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumiere de votre face, dont votre main a essuié les larmes, & dont votre amour a déja comblé les desirs ! Quand sera-ce, Seigneur ! O beau jour sans nuage & sans

fin,

fin, dont vous serez vous-même le soleil, & où vous coulerez au travers de mon cœur comme un torrent de volupté! A cette douce esperance, mes os tressaillent, & s'écrient: Qui est semblable à vous? Mon cœur se fond, & ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur, & mon éternelle portion!

DISCOURS LVIII.

—— Mentisque capacius altæ. Ovid.

Il faut ouvrir l'ame à de plus grandes & de plus nobles vues.

EN me promenant un de ces jours tout seul dans l'Eglise de St. Paul, je m'efforçai à trouver une espece de comparaison, entre ce bâtiment magnifique, & l'Eglise réelle de Jesus Christ, à prendre cette expression dans le sens le plus étendu. Je crus trouver l'ordre Majestueux & l'œconomie Divine, qui regne dans celle-ci, très bien representez, par la justesse, la simplicité, & l'air de grandeur qu'on remarque dans l'architecture de l'autre. Comme ce temple est composé d'un grand nom-

bre de differentes parties, qui concourent à faire un tout admirable par sa régularité, & par ses proportions, on voit dans le *corps*, dont *Jesus Christ* est le chef, une certaine subordonnation décente, des institutions sacrées, des dogmes sublimes, & une morale toute sainte, faire un même plan, & se concentrer dans un même but. Savoir, la grandeur, & la félicité de l'homme.

Je fus interrompu dans cette agréable méditation par la vue d'une *mouche*, qui se promenoit sur un des piliers de ce vaste édifice. Je l'enchainai d'abord à la comparaison où je travaillois, & j'en fis un *Esprit-fort*. En effet, il faut avoir une vue d'une étendue assez considérable, peur embrasser dans le même instant toutes les parties différentes d'un batiment spacieux, afin de juger sainement du dessein & de la symetrie de tout l'ouvrage; mais, la vue de cette mouche devoit être bornée à la moitié d'une seule pierre du Pilier: bien loin de découvrir l'usage de tout ce qui compose le temple, & la liaison de ses differentes parties, elle ne pouvoit appercevoir, selon toutes les apparences, que certaines inégalitez sur la surface de cette Colonne, & ces inégali-

te

tez devoient lui paroitre autant de montagnes, & de rochers escarpez. N'est-ce pas là justement la maniere de raisonner d'un Esprit-fort? Il n'éxamine la Religion, que dans un certain détail: il attache ses pensées, à la difficulté de quelques passages de l'Ecriture sainte, à l'embaras que son esprit borné trouve dans quelque voye particuliere de la providence, à quelque Dogme, qui est hors de la sphere de sa penetration. Jamais il ne songe au plan general de la Religion, ni au véritable esprit de l'Evangile: il n'est point attentif à la perfection, où le Christianisme eleve la nature humaine, aux lumieres qu'il a repandu au long & au large dans l'univers, ni à la liaison qu'il a avec la félicité de chaque particulier, & avec le bonheur general de toute la societé humaine.

Cette même mouche me donna occasion d'examiner la nature de cette disposition de l'ame, qu'on appelle *étendue d'esprit*, & les moyens naturels de parvenir à cette qualité, qui est d'une nécessité absolue, pour former un jugement sain de tout objet composé.

Il est évident d'abord que la Philosophie est très propre à ouvrir, & à éten-

de l'esprit, par l'habitude qu'elle nous donne de réfléchir sur des objets éloignez de nous, & qui ne tombent pas sous le sens. D'ailleurs, elle enchaîne dans notre ame un grand nombre d'idées, qui répandent du jour les unes sur les autres, & qui détachées ne se présenteroient à l'esprit que sous de fausses apparences. De là il arrive qu'un Philosophe, & un homme du commun regardent presque tous les objets sous des faces différentes, & que bien souvent ils en forment des jugemens diamétralement opposez. On en peut voir un exemple remarquable dans un des Dialogues de Platon, qui fait faire à son Maître Socrate la Reflexion suivante:

„ Lorsqu'on parle devant le Philoso-
„ phe de dix mille arpents de terre,
„ comme d'une étendue considérable;
„ accoutumé à la contemplation de la
„ Terre entiere, il ne regarde cet es-
„ pace, sinon comme une portion mé-
„ prisable de toute la surface de notre
„ Globe. Voit-il des hommes enflez
„ de la noblesse de leur race, parce
„ qu'ils peuvent compter parmi leurs
„ ancêtres six ou sept personnes opu-
„ lentes, il se rit de leur stupidité & de
„ leur ignorance; puisqu'incapables de
„ former

» former une idée totale du genre hu-
» main ils ne ſavent pas, que nous a-
» vons tous également un nombre in-
» finis d'ancêtres, riches, pauvres,
» Rois, Eſclaves, Barbares, & Grecs. »
Voilà comme parle Socrate, qui a paſſé pour le plus ſage d'entre les Payens, préciſement à cauſe de certaines notions, qui ont beaucoup de rapport à celles que nous puiſons dans la Doctrine de Jeſus-Chriſt.

Si toutes les branches de la Philoſophie ſont propres à étendre les vûës de l'Eſprit, il faut avouer pourtant qu'il n'y en a point, qui puiſſe reculer plus efficacement les bornes de nôtre raiſon, que *l'Aſtronomie*. C'eſt dans cette Science qu'on prouve par de très-bonnes raiſons; que notre terre ne fait pas la centiéme partie du Globe du Soleil, & que la diſtance entre nous & les étoiles fixes eſt ſi prodigieuſe, qu'un boulet de Canon continuant toûjours dans la rapidité de ſon mouvement n'y parviendroit pas dans cent cinquante mille années. Une eſpace ſi immenſe abſorbe l'imagination: l'entendement humain s'y perd; l'idée imparfaite d'une pareille diſtance fait évanouïr devant elle les Provinces, les Royaumes, les

Empires. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un Prince, fauteur des Sciences & des beaux Arts, eut fait lui-même quelque progrès dans l'humiliante étude de l'Aſtronomie. Il connoîtroit d'abord la petiteſſe qu'il y a dans une ambition renfermée dans les bornes d'une partie de ce Globe, qui n'eſt qu'un point en comparaiſon de cette portion de l'Univers, qui eſt à portée de nos yeux.

Ce que la *Religion Chrétienne* a encore de ſupérieur à l'*Aſtronomie*, c'eſt qu'elle étend non ſeulement l'eſprit, mais qu'elle l'étend vers des objets nobles, ſublimes, dignes de l'excellence de ſa nature A meſure que la terre, & les plaiſirs paſſagers de la vie ſe retreciſſent devant elle, elle ouvre à nôtre eſprit la perſpective immenſe du *monde intellectuel*: elle déploye à nos yeux ſurpris les attributs de la Divinité, les charmes de la Vertu, la dignité de nôtre nature, & la Majeſté de nôtre ame immortelle. Uni à la Religion, nôtre eſprit a la force de ſe proportionner à la grandeur de toutes ſortes d'objets; il ſe ſent baiſſé & avili par le commerce où il eſt obligé d'entrer avec des ſujets petits & peu durables. Il s'élargit, il s'étend, lorſqu'il fixe ſon at-

attention sur les idées grandes & sublimes des choses spirituelles qui trouvent dans l'Eternité même la mesure de leur durée.

La grandeur des objets est purement rélative, non seulement par rapport à l'étendue, mais encore à l'égard de la dignité, & de la durée. L'Astronomie ouvre l'esprit, & rectifie nos idées touchant la grandeur des corps; mais, le Christianisme nous donne une étendue d'esprit generale. Le Philosophe étend les vues de son ame par rapport à tout ce que ce monde contient. Le Chrétien va plus loin: il porte l'ame au delà de la sphere des lumieres naturelles.

Jusqu'à quel point le Monarque le plus puissant de la terre doit-il paroitre petit aux yeux d'une raison qui embrasse les rangs differents des intelligences pures subordonnées les uns aux autres, dans des dégrez presqu'infinis de perfection, & de gloire? Jusqu'à quel point les plaisirs des sens doivent-ils être bas au tribunal d'un Esprit, qui forme le projet d'imiter la Divinité, & de se rendre en quelque sorte un même Etre avec elle?

C'est là l'occupation véritable du

Chrétien, mais, qu'on ne s'imagine point que l'étendue d'esprit, qui a sa source dans la Réligion Chrétienne se borne dans l'entendement humain. Cette Religion étend la force de l'ame, comme elle en étend les lumieres. Elle nous donne un empire absolu sur nos desirs déréglez, & sur nos passions fougueuses, qui semblables à un torrent entrainent l'ame, qui est destituée d'un secours si puissant, & si salutaire.

Qu'un homme agisse par un motif de raison, ou de passion, il est certain que ses actions sont nobles ou basses à proportion des objets, qu'il a en vue. La raison a beau annoblir ses démarches: si elle n'est éclairée par les lumieres d'une Religion toute divine, elle lui donnera plutôt une justesse d'esprit peu utile, qu'une grande & sublime élévation d'ame. Tous ceux, que la Religion ne guide pas, quelque beau que puisse être leur génie, ne s'attachent qu'à cette Terre méprisable, & ne s'occupent qu'à rectifier l'usage qu'il faut faire de cette vie mortelle. La petitesse de leur fin ne sauroit les porter qu'a des actions qui repondent a la bassesse des objets; mais, une raison illuminée par la véritable piété, est élargie

gie, fortifiée, aggrandie, par la noblesse immense des fins qu'elle se propose : ses actions ont le Sceau de l'Eternité, & de la perfection infinie.

Dans toute la foiblesse des *Esprits-forts* il n'y a rien qui me donne plus d'indignation, que l'insolence qu'ils ont de tourner les Chrétiens en ridicule comme petits esprits, & de s'arroger les titres pompeux de Génies superieurs, & d'Esprits étendus. Que tout homme impartial juge qui a les sentimens les plus nobles, & les vues les plus grandes, le Chrétien, ou l'homme qui a renoncé à tout commerce avec la Religion. Celui-ci limite ses idées dans un petit nombre de sensations qui procèdent de la matiere, & qui s'y terminent. Celui-là anticipe sur ces délices, qui rassasieront entiérement les désirs infinis de l'ame, quand elle sera portée au plus haut dégré de perfection, dont par sa nature elle est susceptible. L'*Esprit-fort* ne porte pas ses vues plus loin, que ne s'étend l'espace du petit nombre de jours, que nous passons sur cette terre. L'homme pieux égale ses projets, & ses espérances, à l'éternité même. L'un trouve dans les *Elémens* l'origine de ses facultez intellectuelles. L'autre

tire son esprit immatériel de la source infinie de toutes les perfections.

DISCOURS LIX.

Quale Portentum neque militaris
Daunia in latis alit Esculetis
Nec Jubæ tellus generat Leonum
Arida nutrix.

Monstre plus terrible que tous ceux que l'Italie nourrit dans ses montagnes, & que l'Afrique Mere des Lions, enfante dans ses deserts arides.

JE ne doute pas que je ne surprenne beaucoup mes Lecteurs de la Campagne, en leur disant que depuis quelques années notre bonne ville de Londres a eu beaucoup à soufrir d'un grand nombre de *Lions*. Il est pourtant certain, qu'à l'heure même, que j'écris ceci, plusieurs de ces animaux féroces courent nos rues en plein jour, & qu'ils se jettent dans tous des caffez pour dévorer la premiere proye, qui tombera sous leurs Griffes.

Pour expliquer cette Enigme aux honnêtes-gens de la Province, je leur dirai que, nous autres gens de Cour nous donnons le titre de *Lion* à tous

ceux qui servent d'*espion* aux gens du prémier rang. Dans ma qualité de *Directeur général des mœurs*, je me sens obligé de faire connoitre un animal si dangereux, & de précautionner par là les honnêtes gens contre ses attaques. C'est à ce dessein salutaire, que je consacrerai toute cette feuille, qui ne contiendra qu'un essai, sur le *Lion Politique*.

Je commencerai par l'*Etymologie*, à l'exemple de presque tous mes confreres les auteurs d'*Essais*. Il m'en a couté un tems infini, & des efforts d'imagination incroyables pour découvrir la source du Titre en question, mais, après d'exactes recherches, & des conjectures très profondes, j'en ai trouvé à la fin deux raisons, qui me paroissent assez naturelles. Voici la prémiere: A Venise qui passe à bon droit dans tous les pais pour la Mere de la fine Politique, on voit auprès du Palais du *Doge* plusieurs grands Lions de marbre artistement travaillez, & qui semblent attendre leur proye la gueule beante. Ceux, qui veulent donner au Sénat quelque avis, touchant les choses, qui se passent dans la Ville, ne font que glisser un billet dans la gueule de ces

Bêtes ; & c'est par ce moyen que le Gouvernement est instruit de mille secrets, qui concernent les intérêts de la République. De cette maniere, le Donneur d'avis reste caché, & il n'a rien à craindre de l'indiscretion d'un Ministre d'Etat. Ce sont les *Lions* seuls, qui découvrent tout, & il n'y a pas la moindre irrégularité dans la conduite d'un Officier de la République, pas un mot séditieux laché imprudemment dans une compagnie, que le Sénat n'en soit aussi-tôt informé. Nos savants n'ont par conséquent pas tort, s'ils tirent de là l'origine du titre qu'on donne parmi nous aux Espions des prémieres têtes du Royaume.

Cette Etymologie est assez plausible, & je m'en suis contenté pendant plusieurs années ; mais, j'ai été assez heureux à la fin, pour trouver un petit manuscrit, qui dérive la *dénomination* dont il s'agit, d'une source Domestique, qui me paroit bien plus naturelle, que celle qu'on va chercher jusqu'au *Palais de St. Marc.* Sous le regne de la fameuse Reine Elisabeth, dit mon Auteur, le celebre *Walsingham* se servoit d'un grand nombre d'espions, dont l'Etat recevoit des avantages très-considé-

sidérables. Mais, celui qui lui rendoit les plus grands services, étoit le Barbier de ce grand Politique. Il avoit un tour de main admirable, pour arracher les pensées les plus secrettes à ses chalands, pendant qu'il leur tenoit le couteau sur la gorge; il vous savonnoit, il vous frottoit, la tête d'un homme, avec tant d'art, qu'il en faisoit sortir tout ce qu'elle contenoit. Il avoit une certaine volubilité de langue, qui engageoit l'homme le plus taciturne à entrer en conversation avec lui; &, par là, il devenoit une source intarissable d'intelligences secrettes. Il faut savoir que ce Barbier Politique s'appelloit *Lion*; &, comme il se distinguoit par sa capacité parmi tous les Espions de son tems, son nom s'est immortalisé, & on le donne à tous les Espions du prémier ordre.

Walsingham étoit l'homme de son siecle, qui sût le mieux démêler un caractere, & il ne changeoit jamais un homme en *Lion*, qu'il n'eut toutes les qualitez nécessaires pour en bien remplir tous les devoirs. Il est vrai, que ses contemporains ont dit de lui, qu'il ne les estimoit pas d'avantage pour les services qu'il en tiroit; & que souvent,

 après

après les avoir engagez, dans une démarche un peu scabreuse; il leur laissoit demêler la fusée tout comme ils le trouvoient à propos. Pour moi, je ne saurois m'imaginer, qu'il en ait agi de cette maniere par un principe d'ingratitude : ce n'étoit apparemment qu'un trait de fine politique, qui n'a plus rien à démêler avec les talens des hommes, lorsque par quelques accidens ces talens sont devenus inutiles. Ce qu'il y a de certain, c'est que malgré la corruption de cet âge qui rendoit nécessaire le commerce de ce grand Ministre avec ces *bêtes feroces*, il avoit une véritable estime pour les vrais hommes. Il ne se contentoit pas de respecter & de chérir leurs belles qualitez, & leurs lumieres: il les honoroit des marques les plus fortes de sa générosité; il les accabloit de graces, sans aucune vue d'intérêt: & un honnête homme, quoi qu'ennemi déclaré de Walsingham, pouvoit plus compter sur ses bienfaits, que sur les faveurs des Ministres à qui ils avoient rendu les services les plus importants. Ce furent ces manieres nobles & attirantes, qui firent dire cette espece de bon mot à Mr. *Raleigh*, qui étoit son plus grand Antagoniste, & qui n'épar-

gnoit rien pour le détruire : *Peste soit de ce Walsingham !* dit-il. *Il ferme la bouche à tout le monde : il ne veut pas seulement permettre à un honnête homme de le haïr dans son petit particulier.*

Il est vrai que par le moyen des courses, des regards, & des rugissemens de ses Lions, il apprenoit les routes de tous les cœurs, & les moyens sûrs de gagner tous les hommes, à qui la fortune n'étoit pas absolument indifférente. Il avoit des *Lions furieux* pour le service de la sainte Eglise, & des *Lions couchans* propres à être mis aux pieds de la Reine sa Maitresse ; mais, il les avoit si bien dressez, que dans l'espace de vingt-quatre heures ils passoient les uns dans le caractere des autres sans forcer en aucune maniere leur naturel.

Il est certain, que la connoissance de tant de secrets devoit répandre de grands agrémens sur la vie d'un homme aussi spirituel & aussi capable de réflexion, que Walsingham. Il voyoit tous ses contemporains presque comme ils étoient réellement, & non tels qu'ils s'efforçoient à paroître aux yeux des hommes ; & il savoit continuer ce commerce avec leurs pensées & avec leurs sentimens, par la maniere d'élever ses

Lions, dont il affamoit les uns, & nourrissoit bien lès autres, selon leur differentes constitutions.

Après avoir donné au Lecteur cette idée précise & nécessaire de Walsingham & de son habile barbier, j'entre en matiere, & je vais faire une description aussi éxacte, qu'il m'est possible, de cette Espece d'animaux, qu'on désigna à Londres par le Titre de *Lions*. Depuis que l'habile Walsingham a éxercé la charge de *Secretaire d'Etat*, tous nos *Ministres*, n'ont rien négligé pour conserver la race de ses Bêtes utiles. Sachant que le *Lion* est un des *supports* de la Couronne de la Grande Bretagne, ils ont cru impossible de bien gouverner, sans cette race, un état aussi rempli que le nôtre de factions, & d'intrigues.

Un *Lion*, ou espion du prémier rang, ne manque jamais d'avoir sous lui quelques bêtes de proye subalternes, qui vont à la chasse des particularitez détaillées propres à entrer dans le rapport general. Pour lui il trouve son vrai gibier dans les Caffez & dans les Cabarets, & il arrive bien rarement qu'il en revienne à vuide.

Son rugissement articulé à une force ter-

terrible, dont le son aggrave tout ce qu'il exprime. C'est un animal d'un naturel cruel, & sanguinaire : aussi, n'y a-t'il point de *secrets* à qui il donne la chasse avec plus d'ardeur, que ceux, qui font *décapiter*, *pendre*, *& mettre en quartiers*. S'il flaire de loin un discours, ou une action, qui semblent tendre au bien de l'Etat, il sent d'abord que ce n'est pas là ce qu'il lui faut, il tourne sa course ailleurs, & se met sur la piste de quelque gibier plus savoureux.

On ne sauroit s'imaginer les tours adroits dont il se sert, pour reüssir dans sa chasse. Il sait faire le *chien couchant*; &, par mille sauts badins, il attire sa proye, & tache de la faire venir à la portée de ses griffes meurtrieres. Il a encore un talent merveilleux : c'est d'imiter en perfection la voix de chaque animal, qu'il cherche à attrapper ; & qui trompé par ces sons croit avoir à faire à une bête de sa propre espece.

Rarement trouve-t'on une troupe de nouvellistes, qu'il n'y ait au milieu d'elle un de ces *Lions à figure humaine*.

Jamais il ne manque de se placer dans les lieux publics, auprès de ces petits fanfarons Politiques ; qui s'érigent en Orateurs dans tous les endroits, où l'on

veut

veut bien leur prêter attention. S'il y a, dans un caffé, un petite retraite, réservée pour les Réfléxions, qu'on se dit à l'oreille, on le verra dans une posture non-chalante, aussi peu éloigné de là, qu'il peut l'être sans affectation.

J'ai toujours rémarqué, que tous ces Lions sont grands amateurs de toutes sortes de feuilles volantes: ils y jettent les yeux, de l'air du monde le plus attentif, quoi que toute leur attention soit concentrée dans leurs oreilles; & j'en ai vu, qui après s'être saisi d'une gazette mouchoient la chandelle à tout moment, pour pouvoir mieux entendre tout ce qui se disoit dans leur voisinage. Ils rumineront pendant deux heures d'Orloge sur un seul paragraphe de vieilles nouvelles, pourvû qu'on parle pendant tout ce tems autour d'eux; & leurs réflexions sur ces sortes de matieres ne s'épuisent qu'avec le babil des assistans.

Après avoir dépeint ces monstres avec toute l'éxactitude dont je suis capable, dans le dessein de garantir de leurs dents certaines personnes imprudentes, qui ne s'en défient pas, il ne sera pas hors d'œuvre que je leur dise un mot à eux-mêmes. Je voudrois les prier de

croire,

croire, que non seulement leur espece est également odieuse à Dieu, & aux Hommes; mais qu'elle est encore méprisée souverainement par ceux-là même, qui s'en servent. *Les Archers*, & les *Bourreaux*, sont absolument nécessaires dans un état, & peut être en est-il de même des Bêtes féroces, dont il s'agit ici. Cependant, jusqu'à quel point les hommes qui se chargent d'emplois si Barbares, ne sont-ils pas odieux & méprisables aux yeux de leurs compatriotes? Il n'y a point d'individu humain presque, à qui on ne fit tort, en le comparant à ces vils suppots de la justice; mais, en mettant en parallele avec eux un de nos Lions Politiques, on lui fait encore trop d'honneur, puisqu'il est en même tems le *tentateur*, le *délateur*, & le *destructeur*, des autres hommes.

DIS-

DISCOURS LX.

In amore hæc insunt omnia.

Tous ces inconvéniens sont à craindre dans l'amour.

RIen ne me donne plus de mortification, qu'un grand nombre de Lettres que je reçois de toutes parts, remplies de plaintes sur la conduite des Peres & des Meres, qui font l'amour pour leurs Enfans. J'y vois des personnes d'âge, qui ont absolument effacé de leur mémoire les sentimens, que la jeunesse excita autrefois dans leurs cœurs, & qui s'opiniatrant à ne point entrer dans les tendres intérêts de leurs fils & de leurs filles, ne veulent régler le mariage, que sur les maximes ordinaires du négoce. Dès qu'un jeune-homme s'avise de faire l'amour dans certaines familles, le futur Beau-Pere le traite, comme si tous les biens du malheureux amant lui étoient *Hypothéquez*; & ils le deviennent bientôt réellement par le Contract de mariage.

Ces sortes d'extorsions sont les plus inhumaines qu'on puisse imaginer. Un fourbe

fourbe de profession, qui tend des embuches à l'imprudence des jeunes gens riches, est mille fois plus pardonnable à mon avis, que certains Peres qui cherchent le moyen de ruiner un honnête homme, dans la passion illimitée, qu'il a pour sa maitresse; & dans la profonde estime, qu'il sent pour la famille, où il voudroit entrer. Les deux lettres suivantes mettront ce sujet dans un plus grand jour, & serviront peut-être à rendre plus raisonnables quelques uns de nos compatriottes, qui, appuiez sur la mode, se pardonnent des injustices si criantes.

LETTRE A L'AUTEUR.

D'une certaine Ville de Cumberland.

„ MONSIEUR,

„ IL n'est pas possible d'exprimer la „ satisfaction, qu'on reçoit de vos „ feuilles volantes dans nos Provinces „ Septentrionales. Je suis persuadé, „ que par tout elles doivent produire „ un effet semblable, & qu'elles plai„ sent généralement à toutes les per„ sonnes, qui ont assez de mérite pour

„ ai-

„ aimer leur prochain. Mais, comme „ tous les peuples n'ont pas les mêmes „ penchans, le même gout, & le mê- „ me tour d'esprit, il est naturel de „ croire, que vous ne procurez pas à „ tous vos Lecteurs des plaisirs de la „ même nature. Pour nous autres Sep- „ tentrionaux, nous sommes sur-tout „ charmez de vos réfléxions, qui rou- „ lent sur le mariage, & qui par là „ nous interessent extraordinairement. „ Nos Provinces se sont toujours ac- „ quis une grande réputation, par leur „ attachement à la propagation de l'Es- „ pece. Si les Gots & les Vandales „ ont inondé autrefois toute l'Europe „ de leurs habitans superflus, vous sa- „ vez que nous avons l'honneur, nous „ autres peuples de la Province de „ York, de fournir toute la Grande „ Bretagne de *Palfreniers* & de *Notai-* „ *res.*

„ Je n'entrerai pas ici dans une re- „ cherche Philosophique des causes de „ cette fécondité qui nous est particu- „ liere. C'est peut-être notre Climat, „ ou la constitution de nos corps; ou „ bien l'un & l'autre. Il se peut en- „ core qu'elle procede du gout naturel „ de nos femmes, qui, incapables de „ co-

„ coquetterie, donnent toute leur ten-
„ dresse à leurs Epoux; & de l'heu-
„ reuse rusticité des hommes, qui ne
„ connoissent point les vices Méridio-
„ naux qui rendent effeminez ceux qui
„ s'y abandonnent.

„ Quoi qu'il en soit, le fait est cer-
„ tain, & l'Eloge que je viens de don-
„ ner à ma Patrie, fondé. Mais, je
„ prévoi, que vous en tirerez une con-
„ séquence, qui, malheureusement pour
„ moi, ne l'est pas. Vous vous ima-
„ ginerez, sans doute que je jouïs déjà
„ de l'heureuse possession d'une de nos
„ *Sabines*; ou, que du moins, je ne
„ suis pas fort éloigné d'une union, si
„ satisfaisante. Vous vous trompez
„ bien fort, Monsieur, & mon cœur
„ me dit que je ne suis pas fait pour
„ cette félicité. J'aime, on ne me
„ hait pas, & je n'en suis que plus
„ malheureux. Le Pere de ma Maî-
„ tresse me tient le pied sur la gorge
„ de la maniere la plus impitoyable; &
„ je dois, ou signer ma ruine, ou re-
„ noncer pour jamais à l'aimable *Ga-
„ lathée*. Que ferai-je? Mes plaintes
„ sont inutiles. Les tempêtes, qui des-
„ cendent de nos Montagnes ne sont
„ pas plus rudes que le vieux Gentil-
„ hom-

„ homme ; & c'eſt parler à nos rochers,
„ que de lui adreſſer les prieres les plus
„ humbles, & les plus touchantes. Il
„ eſt vrai que ma Maîtreſſe m'écoute,
„ & qu'elle ſoupire tendrement ; mais,
„ ſa douleur ne fait qu'augmenter la
„ mienne. Elle eſt trop bien née, pour
„ déſobeïr à ſon Pere ; & je l'eſtime
„ trop, pour vouloir être heureux aux
„ dépens de ſon devoir, & de ſa répu-
„ tation.

„ Avant que de m'être livré à cette
„ paſſion, auſſi agréable d'un côté, que
„ malheureuſe de l'autre, rien n'étoit
„ capable de troubler ma belle humeur.
„ Je danſois, je chantois, je brillois
„ par mon enjoument dans toutes les
„ compagnies des Dames. N'ayant
„ qu'un déſir indéterminé de leur plai-
„ re en general, je ſuivois mon pen-
„ chant ſans la moindre inquiétude : je
„ ne me génois pas même pour avoir
„ de l'eſprit ; perſuadé qu'on déplait
„ plus facilement au beau ſexe, par un
„ excès que par un manque de génie.
„ La tendre *Galathée* a renverſé tout
„ d'un coup ce plan d'une félicité ai-
„ zée. Je ſuis triſte, inquiet, taci-
„ turne. Je crains tout, je n'eſpere
„ rien. Il eſt vrai qu'elle fait tous ſes
„ efforts

„ efforts pour me consoler de la dureté
„ de son Pere. Elle reçoit mes visites
„ à toute heure du jour, elle desespere
„ mes rivaux par ses rigueurs, & par
„ toute sa conduite elle persuade à tout
„ le monde que je dois bientôt être le
„ plus heureux des mortels.

„ Vous rajeuniriez, mon cher Mon-
„ sieur, si vous pouviez nous voir nous
„ promener ensemble, lorsqu'une belle
„ soirée d'Eté semble répandre le calme
„ sur tout l'univers. Nous goutons alors
„ toute cette joye pure & naturelle, dont
„ une tendresse sincere peut inonder
„ deux cœurs également touchez.

Je m'enivre en marchant du plaisir de la voir.

„ L'heureux couple, qui habita le Pa-
„ radis, ne gouta pas dans ses promena-
„ des un plaisir plus parfait. Le murmu-
„ re d'un ruisseau, dont le cours semble
„ se régler sur la lenteur de nos pas, me
„ paroit rude auprès de la voix de mon
„ aimable maitresse: les tons plaintifs des
„ tourterelles, qui attendent leurs compa-
„ gnes dans les grottes prochaines, n'ont
„ rien de tendre, & de touchant en com-

parai-

„ paraiſon de cette eſpece de mélodie, „ que le cœur de ma Galathée ſait mé- „ nager à toutes ſes paroles. Mais, helas! „ tous ces plaiſirs font place à la plus „ cruelle amertume, dès que j'ai perdu „ ma maitreſſe de vue. Je vois que je ne „ fais que perdre mon tems, & qu'il n'y „ a pas la moindre apparence, que je „ la poſſede jamais. Son Pere ſait que je „ ne ſaurois vivre ſans elle, & il ſait en „ même tems, que ſi je ſouſcris à ſes „ conditions, je trainerai avec elle une „ vie triſte & languiſſante. Je vous con- „ jure, Monſieur, de vouloir bien y „ mettre ordre, en décidant ſur les pro- „ poſitions ſuivantes.

„ L'Autorité d'un pere ne doit-elle „ pas dans un païs libre s'accommoder „ aux droits légitimes du cœur de ſa fille?

„ Les Peres, qui ſont obligez de „ donner le vetement & la nourriture „ à leurs Enfans, quand ils ſont jeu- „ nes, ne ſont-ils pas obligez quand ces „ Enfans ſont parvenus à un certain „ âge, de ſatisfaire à leurs paſſions, „ pourvû qu'elles ne s'écartent pas du „ devoir?

„ Si vous trouvez bon, comme je le „ crois très néceſſaire de prendre le Pe- „ re ſous votre *Tutelle*, la fille n'eſt- „ el-

„ elle pas en droit de me prendre pour
„ son *Tuteur* ?

„ Ces points, & d'autres semblables,
„ faute d'être décidez une fois pour
„ toutes, causent de grands desordres
„ dans le monde; & il me semble que
„ ce seroit une entreprise digne de vos
„ lumieres, de votre expérience, & de
„ votre amour pour le genre-humain,
„ de fixer nos opinions à ces égards.
„ Tous nos Septentrionaux vous en
„ conjurent, & sur-tout moi, qui me
„ fais un devoir & un plaisir d'être &c.

AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

„ MONSIEUR,

„ JE suis déja dans la vingt & troi-
„ sieme année de mon âge, & j'ai
„ un amant, à qui mon Pere a per-
„ mis de me rendre visite sur le pied
„ de mon futur mari. Vous voyez bien,
„ qu'il n'est pas de mon intérêt de le
„ perdre, puisque d'ailleurs c'est un
„ homme de mérite, & qui m'auroit
„ plû il y a six ans. Cependant, je
„ ne sai comment faire pour me le

„ conserver. Je remarque que mon
„ Pere se prévaut de la passion, que
„ cet honnête homme a pour moi, qu'il
„ veut le tyranniser, & qu'il a dessein
„ d'éxiger de lui des conditions capa-
„ bles de le faire deserter, malgré tou-
„ te la vivacité de sa tendresse.

„ Il m'ordonne de marquer à mon
„ amant beaucoup de froideur, & une
„ indifference parfaite. Je dois lui o-
„ béir; je le sai: mais, si vous voulez
„ bien insérer cette Lettre dans votre
„ feuille volante, le pauvre Garçon ne
„ sera pas choqué de mon procedé, &
„ il en démêlera la contrainte, sans
„ beaucoup de peine. Je l'aime au de-
„ là de l'imagination; & je suis telle-
„ ment satisfaite des conditions qu'il
„ nous propose, que je le prie de ne
„ pas aller plus loin. Je ne veux pas
„ qu'il croye un jour m'avoir achetée
„ trop cher. Ma Mere est instruite
„ de ma tendresse pour lui, & par con-
„ séquent il faudra bien que mon Pere
„ se rende. Je suis &c.

„ P. S. Permettez-moi de prendre
„ cette occasion, pour l'assurer de ma
„ tendresse, & pour le supplier de faire
„ le contract de mariage d'une telle
ma-

„ maniere que je puisse trouver mon
„ bonheur plûtôt à être sa *femme*, qu'à
„ être sa *veuve*.

Voici encore deux autres Lettres, qui ne roulent pas sur la même matiere; mais, qui regardent le mariage, & qui par conséquent ne viennent pas ici mal-à-propos.

„ NOus, qui avons signé celle-ci,
„ nous sommes mari & femme
„ depuis quinze ans, & vous saurez,
„ s'il vous plait, que depuis le jour de
„ nos Nôces, nous nous sommes que-
„ rellez régulierement deux fois par
„ jour, quoique nous ayons une véri-
„ table tendresse l'un pour l'autre. La
„ raison de cet inconvénient domesti-
„ que, c'est que nous sommes tous deux
„ également vifs, & que nous ne nous
„ donnons pas l'un à l'autre le loisir
„ d'avoir raison. C'est là la malheu-
„ reuse source de nos chicanes, qu'un
„ peu plus de patience & de sang froid
„ de part & d'autre préviendroit indu-
„ bitablement. A la fin, nous nous
„ sommes avisez d'un expédient, qui
„ fait merveilles: nous sommes conve-
„ nus, que le prémier de nous qui se

„ passioneroit ne manqueroit pas de se
„ retirer dans un autre chambre, &
„ que de là il écriroit ses Griefs au pré-
„ tendu offenseur; que le porteur du
„ billet seroit un de nos Enfans, & que
„ celui à qui la lettre s'adresseroit se-
„ roit obligé de demander pardon,
„ quand il seroit sûr de n'avoir pas tort.
„ Nous avons arrêté qu'il falloit mu-
„ tuellement nous faire ce petit sacrifi-
„ ce, parce que nous trouvons que
„ c'est un bienfait digne de cette com-
„ plaisance de vouloir bien sortir de la
„ chambre, & prendre la peine d'écri-
„ re une lettre, simplement dans la vue
„ d'éviter des querelles. Nous nous
„ trouvons parfaitement bien de cette
„ methode, qui nous donne le tems
„ de penser. Ajoutez-y les souris, &
„ les manieres enfantines de nos petits
„ messagers, dont la vue ne manque
„ jamais de calmer un reste de dépit,
„ qui peut s'être sauvé de l'effort de
„ nos Réfléxions. Depuis cet heureux
„ Periode, nos Enfans & nos Domes-
„ tiques ne s'apperçoivent plus de nos
„ Divisions, & n'en tirent plus occa-
„ sion de négliger leurs devoirs. Ce
„ qui plus est, depuis ce tems nous re-
„ marquons l'un dans l'autre une infi-

„ nité

„ nité de bonnes qualitez, dont nous
„ ne nous étions point apperçus aupa-
„ ravant ; par ce que nous étions trop
„ impatiens pour nous éxaminer à fond,
„ & pour nous rendre une justice mu-
„ tuelle. Nous nous sommes crus obli-
„ gez de vous communiquer notre se-
„ cret, parce que nous en croyons la
„ connoissance très utile au public.
„ Nous sommes, &c.

„ P. S. Dans ce moment, ma femme
„ m'écrit de la chambre prochaine,
„ qu'elle n'aime point dans ma lettre
„ *nos chicanes*, & qu'il vaudroit mieux
„ mettre *nos fréquens débats*. J'y souf-
„ cris ; mais vous saurez, que, puisque
„ débats il y a, c'étoit toujours notre
„ coutume d'entrer dans ces débats,
„ dans un *Committé de toute la Maison*.

AUTRE LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ COmme je crois que nous autres
„ gens mariez, nous sommes sous
„ votre tutelle aussi-bien, que ceux
„ dont la conduite est moins réguliere,
„ je suis bien aise de vous faire savoir

„ que ma femme eft du nombre de cel-
„ les, qui ne font jamais, ni trop fatis-
„ faites, ni trop mécontentes. J'avoue
„ pourtant que dans le caractère de la
„ mienne le mécontentement entre un
„ peu trop. Elle eft extrémement dans
„ le gout des *foliloques*; &, tout en fe
„ promenant dans la maifon, elle fe
„ laiffe échapper certains proverbes in-
„ terrompus, qui marquent d'une ma-
„ niere vague, qu'elle voudroit bien
„ voir tout fon ménage fur un autre
„ pied: tels font, *Je ne dis rien, mais...*
„ *Je fai bien ce que je fais, moi... Tout*
„ *celà eft fort bien; mais, je fens bien où*
„ *le fouker... J'ai la tête plus groffe que*
„ *le poing; & fi n'eft-elle point...* Pour
„ moi, je la laiffe parler tranquille-
„ ment, fans daigner m'informer du
„ fujet de fes plaintes, que je ne cher-
„ che que dans fa conftitution. Je l'ap-
„ pelle d'ordinaire *mon petit murmure*;
„ & je fuis tellement fait à ce bruit
„ fourd, que je ne faurois m'endormir
„ fans l'entendre. Vous ne feriez pas
„ mal, ce me femble, de communi-
„ quer ce petit *phénomene* au public;
„ afin que bien des gens qui s'imagi-
„ nent, que leur femmes font de mau-
„ vaife humeur, aprennent qu'elles ne

„ font

„ sont qu'un peu mécontentes. Il est „ bon de savoir distinguer une *maladie* „ d'avec une passion. Pour moi, je „ suis sûr que bien des gens mangent, „ boivent, & dorment à merveilles, „ quoi que dans le fond ils soient sez „ malades. N'y en a-t-il point qui „ parviennent à un âge décrepit, sans „ avoir jamais senti de leur vie ni joie „ ni affliction? Je suis, &c.

DISCOURS LXI.

Magne Parens, sanctâ quàm Majestate verendus! BUCHANAN.

Pere de l'Univers, que ta sainte Majesté te rend venerable!

IL ne sera pas nécessaire que je m'excuse auprès de mes Correspondans, sur ce que je préfere aujourd'hui à toutes leurs Lettres, celle que je vais communiquer à mes Lecteurs, avec l'Extrait qui l'accompagne. On verra dans ces pieces mêmes les raisons de ma conduite.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ VOus vous êtes fait un devoir de
„ faire souvent mention dans vos
„ feuilles volantes de ce que vous avez
„ trouvé de plus excellent dans les ou-
„ vrages de quelques-uns de nos Théo-
„ logiens Anglois. C'est votre gout
„ pour ces sortes de matieres, qui me
„ donne la hardiesse de vous envoyer
„ l'Extrait d'un Sermon, qui, pour la
„ force de l'Esprit, l'exactitude du ju-
„ gement, & le sublime de l'expres-
„ sion, ne cede en rien aux plus belles
„ productions des Peres de l'Eglise pri-
„ mitive. Le sujet qui est traité dans
„ cette excellente piece, est Dieu lui-
„ même: ce grand sujet y est manié
„ d'une maniere à faire honneur à no-
„ tre Nation, & à prouver avec force,
„ que rien n'inspire aux hommes des
„ pensées plus grandes & plus nobles,
„ que l'Etude constante de notre sainte
„ Religion, telle qu'elle est enseignée
„ dans l'Eglise Anglicane. L'échan-
„ tillon, que je vous envoye, fera voir
„ encore évidemment, que la force de

„ l'as-

„ l'assistance du saint Esprit ne s'est
„ point affoiblie par le tems, & par la
„ corruption humaine; & qu'il ne tient
„ qu'aux membres de notre Eglise d'al-
„ ler au même dégré de vertu où par-
„ vinrent les saints les plus distinguez,
„ qui ont été les premiers successeurs
„ des Apotres. Voilà tout ce que je
„ vous dirai touchant les passages, que
„ je vous prie de communiquer au pu-
„ blic. J'ajouterai seulement, qu'il
„ sont tirez d'un des Sermons de *l'Evê-*
„ *que Beveridge*, & que je suis avec
„ une véritable estime, votre &c.

PHILOTHÉE.

EXTRAIT D'UN SERMON DE L'EVEQUE BEVERIDGE.

MOïse, choisi de Dieu pour mener le peuple d'Israel hors d'Egypte, demande à l'Eternel; sous quel de ses noms sacrez il annoncera ses ordres aux Israelites, pour qu'ils reconnoissent sa Commission, comme venant de la part du Dieu de leurs Peres? L'Eternel lui répond: *Je suis ce que je suis*; & il ordonne à Moïse de dire au peuple: JE SUIS *m'a en-*

voyé vers vous. C'est sur ce sujet notre admirable Auteur fait les xions suivantes.

„ Dieu ayant voulu se reveler a
„ sous ce titre *Je suis ce que je su.*
„ nous enseigne par là à ne rien ren-
„ fermer dans son idée qui puisse ad-
„ mettre des bornes, mais à le consi-
„ dérer comme l'*Etre en general*, com-
„ me l'*Etre des Etres*, qui, ayant don-
„ né *l'existance* à tout, a le droit le plus
„ naturel de disposer de tout avec l'Au-
„ torité la plus absolue. Dieu ne ré-
„ pond pas à Moïse, je suis le *Dieu*
„ *vivant*, le *Grand Dieu*, le *Dieu véri-*
„ *table*, le *Dieu qui existe de toute Eter-*
„ *nité*; il ne dit pas, *Je suis le Créa-*
„ *teur tout puissant, le maitre & le con-*
„ *servateur de tout l'Univers*: non, il
„ se contente de dire *Je suis ce que je*
„ *suis.* Si Moïse avoit voulu connoî-
„ tre un nom de Dieu, qui exprimât
„ sa nature d'une maniere pleine, &
„ parfaite, il n'auroit pas été possible à
„ Dieu lui-même de satisfaire à ce dé-
„ sir. Quel langage peut fournir une
„ expression propre à renfermer toute
„ la gloire & toute la Majesté de l'E-
„ tre suprême, dont les descriptions les
„ plus fortes, & les plus étendues, ne
„ sau-

„ roient donner une idée complette, à
„ une intelligence finie. Cependant,
„ le nom que Dieu se donne ici appro-
„ che le plus de cette perfection, &
„ elle nous désigne de quelle nature
„ doivent être les pensées, que nous
„ formons de lui. Si nous étions seu-
„ lement capables de bien comprendre
„ tout le sens renfermé dans ce titre,
„ nous aurions une idée du prémier
„ Etre, la plus grande, & la plus jus-
„ te, dont de simples créatures puis-
„ sent être susceptibles. La réponse,
„ que Dieu donne à Moïse, nous met
„ devant les yeux plusieurs attributs
„ essentiels de la Divinité. Son *unité*
„ paroit, en ce qu'il dit, *Je*; son exis-
„ tence, en ce qu'il dit, *je suis*; son
„ éxistence indépendente, l'être qu'il
„ posséde en lui-même, & de lui-mê-
„ me, en ce qu'il dit, *Je suis ce que je*
„ *suis*.

„ Ces expressions nous font sentir,
„ non seulement que Dieu est *un*, mais
„ encore, que c'est l'Etre le plus sim-
„ ple & le plus pur. En se faisant con-
„ noitre à Moïse, il trace tout son ca-
„ ractere d'un seul trait, & ne se dé-
„ couvrant que du côté de son *existen-*
„ *ce*. *Je suis ce que je suis*, dit-il, je

„ suis l'*Etre* en general, sans aucune
„ composition, sans aucun mélange.
„ Nous devons inférer de là, que Dieu
„ n'est pas un composé de differentes
„ parties, & de facultez differentes,
„ mais un être qui est *un*, *qui est ce*
„ *qu'il est*, & dans lequel il n'y a rien
„ qui ne soit *Dieu lui-même*. Il est vrai
„ que l'Ecriture sainte attribue à Dieu
„ certaines perfections qui paroissent
„ distinguées les unes des autres, com-
„ me la bonté, la justice, la sagesse.
„ Cependant, nous ne devons pas nous
„ mettre dans l'Esprit, que ce sont au-
„ tant d'attributs réellement séparez,
„ comme les vertus, & les différentes
„ facultez de l'ame le sont en nous.
„ Puisque ces attributs appartiennent à
„ la Divinité, ils ne sauroient être ni
„ réellement distinguez les uns des au-
„ tres, ni réellement distinguez de la
„ Nature Divine, dans laquelle nous
„ supposons qu'ils soient. Je dis, *nous*
„ *supposons*: car, à parler proprement,
„ ils ne sont point dans l'Essence de
„ Dieu; mais, ils sont son essence, sa
„ Nature même, qui agissant de diffé-
„ rentes manieres sur différens objets,
„ nous paroit agir par différens Princi-
„ pes, parce que nos esprits bornez
„ n'ont

„ n'ont pas la force nécessaire de for-
„ mer une idée totale de l'*Etre infini*.
„ Dieu est un *Acte pur*, & *simple*; &;
„ par conséquent, il ne sauroit avoir
„ rien en lui, qui ne soit cet Acte pur
„ & simple lui-même, qui se propor-
„ tionnant pour ainsi dire, à la nature,
„ & au mérite de chaque créature, sem-
„ ble à notre intelligence finie se par-
„ tager en différentes branches, que
„ nous appellons les perfections de
„ Dieu. Mais Dieu lui-même, dont
„ l'entendement est aussi infini que son
„ Essence, ne se considere pas sous les
„ différentes Notions de sagesse, de
„ bonté, & de justice : il ne se com-
„ prend que comme le *Jehovah*, l'E-
„ tre par excellence; & c'est pour cet-
„ te raison, qu'il ne dit pas à Moïse,
„ *je suis sage, je suis juste, je suis bon*,
„ mais uniquement *je suis ce que je suis*.

Ayant raisonné de cette maniere sur le prémier des noms mystérieux, que Dieu se donne, pour encourager Moïse à conduire le Peuple d'Israel hors d'Egypte, l'Auteur passe au *second*, & il l'explique de la maniere que voici:

„ Quoique, *je suis*, soit la prémiere
„ Personne d'un Verbe, cette expres-
„ sion ne laisse pas d'être employée ici,

„ comme un ſubſtantif, & comme un
„ nom propre, *Je ſuis m'a envoyé vers*
„ *vous*: Maniere de parler étonnante!
„ mais, quand Dieu parle de lui-mê-
„ me, il ne ſauroit être aſſervi à des
„ Regles Grammaticales, puiſque ce
„ qu'il nous dit èſt au deſſus de nos
„ idées, & par conſéquent *inacceſſible*
„ aux termes les plus ſignificatifs &
„ les plus ſublimes du langage ordinai-
„ re. Quand l'Eternel veut reveler ſa
„ Nature à l'homme, il faut bien qu'il
„ ſe ſerve d'expréſſions que l'uſage
„ n'autoriſe pas. Cet uſage en a-t-il pu
„ introduire, qui fuſſent conformes à
„ la Majeſté de cet Etre infini?

„ Lorſque Dieu parle de ſon eſſence
„ éternelle & indépendante, il dit, *Je*
„ *ſuis ce que je ſuis*; mais, quand il par-
„ le de ſon être d'une maniere rélative
„ aux hommes, & ſur-tout à ſon peu-
„ ple, il ſe contente de dire *je ſuis*. Il
„ ne dit pas, je ſuis *leur lumiere*, *leur*
„ *vie*, *leur force*, *leur guide*, *leur ro-*
„ *cher*, *leur haute rétraite*: il dit ſim-
„ plement *je ſuis*. S'il m'eſt permis de
„ m'exprimer ainſi, c'eſt comme s'il
„ nous donnoit un *blanc-ſigné*, dans le-
„ quel nous ſommes les maitres d'écrire
„ tout ce que nous pouvons raiſonna-
blement

„ blement désirer. Etes-vous foible ?
„ *je suis la force.* Etes-vous pauvre ? *je*
„ *suis la richesse.* Etes-vous affligez ?
„ *je suis la consolation.* Etes-vous mala-
„ de ? *je suis la santé.* Etes-vous sur
„ le point de mourir ? *je suis la vie.*
„ Tout vous manque-t-il ? *Je suis tout :*
„ *je suis* Sagesse, Puissance, Justice,
„ Bonté, Miséricorde, Grandeur,
„ Gloire, Majesté, Indépendance, E-
„ ternité. En un mot, *je suis.* S'il y
„ a quelque chose de convenable à vo-
„ tre nature, & de propre à vous satis-
„ faire dans toutes sortes de conditions,
„ *c'est moi qui le suis.* S'il y a quelque
„ chose d'aimable en lui-même, & de
„ digne de tous vos désirs, *c'est moi qui*
„ *le suis.* S'il y a quelque chose de
„ pur, de saint, de grand, de propre
„ à faire votre bonheur, *C'est moi qui le*
„ *suis.* Par cette seule expression *je suis,*
„ Dieu se répréſente comme notre bien
„ souverain & universel, & il nous per-
„ met d'apliquer ce nom Mistérieux à
„ tous nos besoins, à tous nos desirs, à
„ tous les differents états où nous puis-
„ sions nous trouver.

Dans un autre endroit, l'Auteur fait les Réflexions suivantes sur la même matiere.

„ Il

„ Il y a plus de consolation, plus de
„ joye réelle, plus de satisfaction de
„ l'ame, dans un seule pensée sur Dieu,
„ formée d'une maniere digne de cet
„ Etre, qu'on n'en doive attendre des
„ honneurs des Richesses, & des plai-
„ sirs des sens, réünis dans un même
„ sujet. Ramassons donc nos pensées
„ répandues sur les choses périssables; &
„ concentrons les dans une seule pen-
„ sée; que nous puissions élever jus-
„ qu'au trône de l'Etre suprême.

„ Comprenons-le, puisque nous ne
„ saurions faire autrement, sous l'idée,
„ sous l'image, sous la ressemblance de
„ quelque chose de fini; réunissons
„ tout ce qu'il y a de grand & de Ma-
„ jestueux; & imaginons nous en mê-
„ me tems, que l'Etre dont il s'agit
„ est encore infiniment plus grand, in-
„ finiment plus Majestueux. Repré-
„ sentons-le à notre esprit, comme un
„ *Etre* qui possede l'éxistence en lui-
„ même, & de lui-même, & qui la
„ communique à tout ce qui éxiste
„ hors de lui; comme un *Etre* si pur
„ & si simple, qu'il n'y a rien en lui
„ qui ne soit lui-même, & qui ne soit,
„ comme lui, *existence & vie*, considé-
„ rées dans leur plus grande simplicité.

Con-

„ Confiderons-le comme un Etre tel-
„ lement *infini* & *immense*, qu'il eſt par
„ tout où quelque choſe éxiſte, & que
„ hors des bornes du monde, tout *eſt*,
„ par ce qu'il y eſt lui-même; comme
„ un Etre ſi ſage, & ſi illimité dans
„ ſes connoiſſances, que d'un ſeul coup
„ d'œuil, il voit ce que les Anges font
„ dans le ciel, ce que les Oizeaux font
„ dans l'air, ce que les Poiſſons font
„ ſous les ondes, ce que les hommes,
„ les brutes, & les plus vils inſectes
„ mêmes font ſur la terre. Concevons-
„ le comme un Etre ſi puiſſant, qu'en
„ voulant ſimplement il peut faire tout
„ ce qu'il veut; comme un Etre ſi
„ grand, ſi bon, ſi glorieux, ſi im-
„ muable, ſi ſouverain, ſi infini, ſi
„ éternel, ſi incompréhenſible, que
„ dirai-je? ſi *éxiſtent*, que plus nous le
„ conſiderons, l'aimons, l'adorons,
„ l'admirons, & plus nous ſommes ca-
„ pables & obligez de le conſidérer,
„ de l'admirer, de l'adorer, & de l'ai-
„ mer. Enfin, dépeignons-le à nous-
„ même, comme un *Etre*, où nos
„ idées les plus ſublimes ne ſauroient
„ atteindre, & que nos plus grands ef-
„ forts ne ſauroient jamais ſervir digne-
„ ment.

Per-

„ Persuadez, qu'il nous est impossi-
„ ble de proportionner nos pensées à
„ la Nature divine,* formons d'elle au
„ moins les pensées les plus sublimes,
„ qui puissent sortir d'une intelligence
„ bornée. Dans cette vue, abandon-
„ nons-nous nous mêmes, abandon-
„ nons tout ce qui est terrestre & fini:
„ Donnons à notre méditation tout
„ l'essor possible, élevons la toujours
„ de plus en plus; &, quand nous
„ sentirons tous nos efforts épuisez,
„ songeons que la Divinité est encore
„ infiniment au dessus de l'Idée la plus
„ noble & la plus complette que nous
„ puissions en former. Alors, perdus
„ dans cette mer immense de perfec-
„ tions, étonnez, confus, proster-
„ nons-nous devant le trône de Grace;
„ & désirons ardemment d'être bientôt
„ délivrez de la prison obscure, qui
„ nous enferme, afin que nos ames
„ prenant leur vol vers le séjour de
„ l'Eternité, y puissent voir l'Etre in-
„ fini face à face, & jouïr à jamais de
„ sa présence glorieuse.

DIS-

DISCOURS LXII.

Hic est aut nusquam quod quærimus. HORAT.

Ce que nous cherchons se trouve ici, ou nullepart.

JE ne donnerai aujourd'hui à mes Lecteurs, sinon quelques passages de deux de nos Théologiens Anglois. Ce sont de grands hommes, l'un & l'autre, mais d'un Génie différent. Le prémier s'attire l'admiration du public par l'art merveilleux qu'il possede de mettre la vérité dans tout son jour, & de convaincre la raison. Le second nous charme par la fécondité d'une imagination réglée propre à tracer les portraits les plus beaux de la vertu, & à exciter dans nos cœurs l'amour le plus vif pour elle. L'un est un Théologien grand Philosophe, l'autre un Théologien grand Orateur. Voici ce que j'ai tiré du prémier.

„ Supposé que le monde ait eu un „ commencement, il faut de nécessité, „ qu'il ait été produit avec dessein, ou „ par un simple hazard. Il doit avoir „ reçu la forme, d'un Etre, qui en a

„ arrangé les différentes parties ; & cet
„ Etre doit posséder les attributs de
„ *bonté*, de *puissance*, & de *sagesse*, dans
„ le dégré le plus éminent. En un
„ mot, l'Auteur du monde doit être ce
„ qu'on appelle *Dieu*. Ou bien, il
„ faut supposer que la matiere, exis-
„ tant de toute Eternité, ait été dans
„ une confusion éternelle de mouve-
„ mens jusqu'à ce qu'enfin l'Ordre soit
„ sorti du sein du desordre, & que les
„ différentes parties de cette matiere,
„ s'attachant les unes aux autres, aient
„ produit l'arrangement admirable, qui
„ s'étend sur tout l'Univers. Cette
„ seconde supposition peut-elle entrer
„ dans l'imagination d'un homme sen-
„ sé ? Peut-on se mettre dans l'Esprit,
„ que dans cette variété étonnante des
„ corps, qui tendent tous à un but
„ fixe, le Hazard peut avoir égalé une
„ sagesse, qui absorbe tout entende-
„ ment humain ? En vérité, quicon-
„ que admet une pareille extravagance
„ doit arracher ses opinions à sa volon-
„ té ; & non pas les recevoir de sa rai-
„ son.

„ Accordons pour un moment à l'A-
„ thée, que les raisons pour & contre
„ les Principes de la Religion soient
d'un

„ d'un poids égal : il faut avoüer, que
„ dans cette supposition même, il est
„ le plus insensé de tous les hommes ;
„ parce que les Dangers où peuvent
„ nous exposer l'une & l'autre opinion
„ sont d'une inégalité infinie. Je veux
„ qu'un homme croye, qu'il n'y a ni
„ Dieu, ni vie à venir : je veux même
„ qu'il ait raison, mais qu'il n'en soit
„ point convaincu ; car la conviction
„ à cet égard est absolument impossi-
„ ble : quels avantages peut-il attendre
„ de son sentiment ? Ce ne sont que
„ des avantages temporels, puisqu'il
„ ne sauroit se flatter de joüir de quel-
„ que bonheur, quand il n'existera
„ plus. Mais, examinons la nature des
„ avantages que son opinion lui promet
„ dans cette vie. Elle lui procurera
„ une liberté entiere de faire tout ce
„ qu'il veut, & de ne rien réfuser à ses
„ désirs, c'est-à-dire qu'elle lui donne-
ra de motifs plus forts, & plus nom-
„ breux, pour être intempérant, vo-
„ luptueux, injuste. Tristes prérogatives,
„ puisqu'elles ne serviront,
„ qu'à détruire sa santé, à énerver
„ sa raison, à répandre des tenebres
„ sur son entendement, à le rendre
„ odieux aux hommes, & à l'ex-

po-

„ poser à des dangers continuels. Le „ vice ne sauroit jamais procurer u„ ne utilité réelle à un Etre raison„ nable ; & cependant la liberté dans „ le vice est le seul bien, qu'on puisse „ attendre des Principes d'un Athée. „ Mais, tous les hommes ne sont pas „ également portez aux desordres : il y „ en a, qu'un heureux tempéramment „ fait pancher vers la tempérance, vers „ la modération, & vers la justice. „ Pour ceux-là, il ne sauroient rien es„ pérer de l'Irréligion ; & leur heu„ reux naturel peut se promettre les „ secours les plus forts des opinions „ contraires à l'Athéïsme. Il faut a„ voüer pourtant, qu'il y a un avanta„ ge réel attaché à l'incrédulité : c'est „ qu'elle lui ouvre un azile sûr contre „ la rage de la persécution, qui mena„ ce souvent ceux, qui se devouent ve„ ritablement à la réligion, & à la pié„ té ; mais, cet avantage est bien foi„ ble. Si Dieu éxiste, & si l'ame est „ immortelle, qu'elle différence n'y a„ t-il pas alors entre les inconveniens „ de ces deux opinions? Le *fini* ne dif„ fere pas moins de *l'infini* : le *temps* „ n'est pas moins différent de l'*Eter*„ *nité*.

Ce

,, Ce n'est pas tout de convaincre
,, l'incrédule de l'Existence de Dieu:
,, il s'agit encore de le persuader de la
,, Divinité de l'Ecriture sainte; & je
,, ne croi pas qu'il soit difficile de pro-
,, duire cet effet sur un homme, qui
,, s'aime assez lui-même, pour vouloir
,, bien se rendre à l'évidence. Je prie
,, [illegible]x qui sont d'un tel caractere de
,, [illegible]oir bien considérer d'une manie-
,, [illegible]calme & attentive la réflexion sui-
,, vante, aussi simple que forte.

,, S'il y a un Dieu, dont la provi-
,, dence s'étend sur toutes les Creatu-
,, res, n'est-il pas raisonnable de pen-
,, ser, qu'il doit avoir un soin particu-
,, lier de l'homme, la partie la plus
,, noble de tout le monde visible? Ce
,, Dieu a rendu les hommes capables
,, d'une existence éternelle: n'est-il
,, pas naturel qu'il ait mis à part pour
,, eux une félicité éternelle; & qu'il
,, leur ait revelé, par quels moyens, &
,, sous qu'elles conditions, ils peuvent
,, parvenir à un bonheur si convenable
,, à leur Nature?

,, Je croi pouvoir inférer de là, qu'il
,, doit y avoir une révélation; mais,
,, où la trouverons-nous? C'est là des-
,, sus que je veux être entiérement im-
par-

„ partial, & m'en fier aux soins de ceux-
„ là même, qui révoquent en doute
„ l'autorité de ce que j'appelle l'Ecri-
„ ture sainte. Qu'on me produise quel-
„ que livre que ce soit, comme *une ré-*
„ *velation divine*, je l'accepterai comme
„ tel, dès qu'on m'y montrera qu'il en
„ a les caracteres. Qu'on me produise
„ donc un livre dont la Doctrine soit
„ aussi digne de Dieu, que c[illegible]e
„ à la nature & à l'utilité de l'homme,
„ & dont tous les préceptes fortifient
„ & étendent la raison, bien loin de la
„ combattre ou de la détruire : Qu'on
„ me produise un livre dont l'autorité
„ soit fondée sur un nombre infini de
„ Miracles étonnans attestez par plu-
„ sieurs personnes, qui en aient été les
„ témoins oculaires, & qui n'ayent ja-
„ mais été soupçonnés d'aucune vue
„ mondaine : Qu'on me produise un li-
„ vre, qui, outre tous ces sceaux de
„ la Divinité, ait eu la force de triom-
„ pher des prejugez & des passions des
„ hommes, & de s'étendre par tout
„ l'univers sans aucun secours tempo-
„ rel, & même en dépit des Rois les
„ plus puissans, & des Philosophes les
„ plus subtils ; obstacles les plus puis-
„ sans, qui puissent barrer les progrès
d'une

„ d'une Réligion : Qu'on me produise
„ un tel livre, & ce sera ma *Bible*.
„ Mais, si l'on ne trouve point un Pa-
„ reil livre, & si les Caracteres que je
„ viens de tracer conviennent unique-
„ ment & parfaitement à ce que je re-
„ connois pour la *Révélation divine*,
„ qu'y a-t-il de plus naturel, & de plus
„ raisonnable, que de la reconnoître
„ pour telle, & d'y chercher la source
„ de la vertu & du bonheur?

„ Après avoir développé une preu-
„ ve, que je croi propre à convaincre
„ tout homme sensé, de la Divinité de
„ la Doctrine de Jesus Christ, je ferai
„ tous mes efforts pour porter les in-
„ crédules, à se mettre en état d'être
„ accessibles à la force de cette preuve.
„ La matiere est de la plus grande im-
„ portance, personne n'en doute ; &
„ par conséquent, s'il fut jamais de
„ l'intérêt d'un homme d'être impar-
„ tial & raisonnable, il faut l'être ici ;
„ puisqu'il s'agit d'un bonheur, ou
„ d'un malheur éternel. Il faut donc
„ qu'on n'approche de ce sujet qu'avec
„ une ame calme, & dans le silence
„ des passions : il faut qu'on fasse tous
„ les efforts possibles, pour éloigner de
„ son esprit les préjugez & l'intérêt

„ temporel ; féconde source des pré-
„ ventions dangereuses. Il me semble,
„ que je puis avec justice exiger cet
„ *équilibre de la raison*, de tout hom-
„ me, qui veut éxaminer cette matie-
„ re avec succès. Je sai bien, qu'on
„ n'est pas le maitre de croire ce que
„ l'on veut, & que c'est l'*évidence*, &
„ non pas l'*utilité*, qui est en droit de
„ régler nos jugemens ; mais, je sais
„ en même tems, que convaincus de
„ l'importance d'un sujet, nous som-
„ mes les maitres de réfléchir avec at-
„ tention, & avec impartialité, & de
„ suspendre notre jugement jusqu'à ce
„ que par un éxamen severe nous
„ soyons en droit d'en décider.

„ Si cette indifférence pour les *opi-*
„ *nions*, qui procede d'un amour sin-
„ cere pour la Vérité, convient à l'in-
„ crédule, disons la vérité, elle con-
„ vient encore à ceux, qui consacrent
„ leur cœur à la Religion. Si quel-
„ qu'un combat sérieusement les prin-
„ cipes de la Religion, s'il traite ce
„ sujet d'une maniere digne de son im-
„ portance, & s'il marque un désir vé-
„ ritable de se ranger du côté des rai-
„ sons les plus fortes ; il est certain qu'il
„ faut l'écouter, qu'il faut peser les
preu-

„ preuves qu'il allegue, & qu'il est en
„ droit de les soutenir, jusqu'à ce qu'on
„ lui en ait fait voir la foiblesse. Il
„ n'en est pas ainsi d'un homme, qui
„ prétend tourner la Religion en ridi-
„ cule, & renverser par deux ou trois
„ traits d'esprit un sistême établi sur le
„ fondement le plus solide. Un tel
„ homme ne mérite pas qu'on lui ré-
„ ponde; au lieu de répandre du ridi-
„ cule sur la Religion, il se rend ridi-
„ cule lui-même auprès de toutes les
„ personnes sensées, qui sentent qu'il
„ badine aux dépens de ses plus grands
„ intérêts, & qu'il sacrifie le salut de
„ son ame au plaisir de dire un bon-
„ mot.

„ Tous ceux, par conséquent, qui
„ sont trop raisonnables, pour s'étour-
„ dir eux-mêmes par un pareil excès
„ d'extravagance, & par une ivresse
„ d'ame si pernicieuse, doivent entrer
„ dans l'examen de cette matiere avec
„ tout le sérieux imaginable, & consi-
„ dérer d'une maniere tranquille, &
„ attentive les argumens qu'on peut al-
„ léguer de part & d'autre.

„ Loin de cet examen tout intérêt
„ mondain, tous plaisirs des sens, tou-
„ te opiniatreté, tout desir de réputa-

„ tion : il s'agit d'un intérêt infiniment
„ supérieur à tous ces intérêts grossiers.
„ Songeons que les principes de la Re-
„ ligion sont vrais, ou faux ; indépen-
„ demment de nos Réflexions ; & que
„ notre maniere de les considérer n'en
„ change pas la nature. La vérité de
„ tous les objets est déja fixée : *Il y a*
„ *un Dieu, où il n'y en a point* : *Notre*
„ *ame est immortelle, où elle ne l'est pas.*
„ *L'Ecriture est divinement inspirée ; ou*
„ *bien elle ne contient que des impostures.*
„ Ces propositions diamétralement op-
„ posées, sont nécessairement les unes
„ vrayes & les autres fausses ; & nous
„ ne sommes pas les maîtres d'y rien
„ changer... La nature des choses ne
„ se prête point à nos conceptions, &
„ ne se plie pas à nos intérêts. Par
„ conséquent, il faut considérer impar-
„ tialement ce qui est *vrai*, & non pas
„ ce que souhaiterions *qui fut vrai*. „ «
L'autre Théologien, que j'ai indi-
qué brille sur tout dans certains Collo-
ques pleins d'un noble Enthousiasme:
Dans ses *Exstases*, il parle de Dieu avec
la plus haute admiration ; & de lui-mê-
me avec la plus profonde humilité :
Voici de quelle maniere il entame un
discours sur l'Etre suprême. „ Il s'a-
git

„ git à présent de parler de Dieu, de
„ sa nature, & de ses attributs. Mais,
„ qui est suffisant pour ces choses! sur-
„ tout, qui suis-je, moi misérable Ver
„ de terre, que j'entreprenne de parler
„ de celui qui me donne la parole, &
„ dont je tiens la vie, le mouvement,
„ & l'Etre? Je suis un esprit borné.
„ Que dis-je? Je suis un homme cri-
„ minel, & digne de la Damnation.
„ Comment oserois-je former le dessein
„ de dévoiler la Nature de l'Etre infi-
„ ni, du Saint des Saints? Helas! dès
„ que je commence seulement à porter
„ mes réflexions sur lui, mes pensées se
„ troublent au dedans de moi, mon
„ Imagination se confond, ma raison
„ est étonnée, mon cœur se perd dans
„ des sentimens confus, un étourdisse-
„ ment se répand sur toutes les facultez
„ de mon ame, sa justice m'abbat, sa
„ Miséricorde me réleve, sa sagesse
„ m'absorbe, sa gloire m'éblouit. A
„ cause de sa grandeur, comme dit Job,
„ je ne saurois me souffrir. La moin-
„ dre lueur de sa face adorable me don-
„ ne de l'horreur pour moi-même, &
„ me fait repentir dans le sac, & dans
„ la cendre.

DISCOURS LXIII.

—Certum voto pete finem.

Attachez vos desirs à un but fixe.

LEs Philosophes moraux reconnoissent deux sortes de *biens*. Les premiers sont par leur propre nature dignes de nos desirs : les autres, quoiqu'ils ne soient pas désirables par eux-mêmes, le sont pourtant en qualité d'*instrumens* propres à nous procurer les *biens véritables*. On exprime d'ordinaire cette vérité en distinguant entre la *fin* & les *moyens*; distinction, qui excite dans les esprits, qui s'y sont familiarisez, la même idée que celle que nous venons d'exposer d'une maniere plus étendue. La Nature même nous porte à la recherche de la premiere espece de *biens*; mais, nous ne nous attachons à la seconde, que par *réflexion & par choix*.

Les personnes sensées n'envisagent jamais les *moyens*, que comme des sentiers qui aboutissent à quelque *bien réel*; mais, les petits esprits, qui agissent par imi-

imitation, plutôt que par principe; changent le *moyen* en *fin*; & s'il m'est permis de parler ainsi, ils confondent le chemin avec le gîte. La conséquence d'un procédé si bisarre, c'est que de tout un systême de félicité ils n'ont pour leur partage, que les peines & les travaux, & qu'ils se privent des avantages, où ces travaux & ces peines conduisent un esprit juste. Leur vue ne s'étend pas jusqu'à la fin naturelle de ces moyens, & elle se termine dans des objets, qui n'ont qu'une bonté relative, & qui par leur propre nature, sont indifférens, ou bien du nombre des *maux véritables*.

Cette irrégularité de conduite, qui a sa source dans un défaut d'étendue d'esprit, répand les égaremens, qui lui sont naturels, sur toutes sortes d'Etats & de conditions; mais, elle est sur-tout sensible dans trois sortes de personnes, les *Litérateurs*, les *Avares*, & les *Libertins*. Je ferai tous mes efforts pour faire voir jusqu'à quel point chaque classe de ces petits esprits est coupable de cette extravagance; & je commencerai par les *Litérateurs*.

L'Utilité, & le plaisir, sont les deux buts, qu'une créature raisonnable

doit se proposer dans toutes ses entreprises, & , par conséquent , dans le dessein, qu'elle forme de s'appliquer aux Etudes: Les parties du savoir , qui se rapportent à l'imagination, comme la *Poésie* , & *l'Eloquence* , conduisent d'abord l'esprit à un de ces buts , savoir à un plaisir digne de l'homme , & supérieur à tous les plaisirs grossiers des sens. Cette satisfaction delicate & touchante est bien tôt accompagnée d'une utilité réelle, quand des veritez importantes & sublimes, renfermées dans des Allegories justes & dans de belles images , font sur un esprit qui raisonne des impressions fortes & durables. C'est alors, que l'imagination n'est occupée qu'à servir la raison, & qu'elle y fait entrer sans peine l'*instruction* à la faveur de l'*agrément*.

Il en est de même de l'exercice qu'on donne à la raison, en la portant à la découverte de la vérité , cet exercice , non seulement épure l'ame , étend & fortifie toutes les facultez de l'esprit , & asservit les passions à des regles certaines; mais, il nous procure encore la jouïssance immédiate des plaisirs les plus satisfaisans. Les opérations de l'esprit sont accompagnées d'une joye secrete, pro-

proportionnée à l'excellence de notre ame, & d'autant plus touchante, qu'éloignée de nos sens, elle se concentre dans ce qui fait réellement l'homme.

L'exercice qu'on donne à la mémoire est de toute une autre nature. Au lieu d'être accompagné de plaisir, & de nous faire jouïr d'une utilité immédiate, il nous fatigue & nous accable ; sur-tout quand on en fait usage pour parvenir à la connoissance des Langues.

Cette occupation est par sa nature la plus seche, & la plus ingrate, qu'on puisse concevoir ; &, jamais un homme raisonnable ne s'y livreroit, si ses vues ne s'étendoient pas plus loin qu'à un vain amas de sons. La sterilité même de ces sortes d'Etudes prouve évidemment, que le motif qui a pu porter les hommes à s'acquerir la connoissance des Langues mortes, a été de pénétrer par là dans les idées des anciens, & de s'enrichir de leurs lumieres.

Il y a pourtant des *Litérateurs*, qui, voyant qu'on fait cas du *Grec* & du *Latin*, s'engagent étourdiment dans l'Etude de ces langues, pour l'amour de ces langues mêmes ; & sans former le moindre dessein d'en faire quelque usage. Ils palissent sur les livres anciens, unique-

ment pour en recueillir quelques phrazes, & quelques autres minuties, auxquelles ils prêtent une valeur extraordinaire, parceque la connoissance en est rare, quoique cette *Rareté* ne vienne que du mépris qu'ont pour elles les bons Esprits. Dans ces ouvrages admirables il vont à la chasse des expressions, avec une ardeur merveilleuse, & ils dédaignent de s'arrêter un moment sur les maximes de morale, sur les tableaux des mœurs les plus exacts & les plus vifs; sur les plus profondes découvertes dans les arts, & dans les sciences, sur les pensées les plus justes, & sur les images les plus brillantes.

Il ne considerent tous ces thrésors, que comme un fatras philosophique, qui n'est pas du ressort de l'*Erudition*. Le vrai savoir, selon eux, ne doit rouler que sur des mots, sur des points, sur des virgules. Jamais, un de ces fameux *Critiques* lit-il Platon, d'un esprit attentif aux Lumieres qui sortent de ses ouvrages de toutes parts. S'attache-t-il à Ciceron, pour y puiser ces grands sentimens de vertu, & ces nobles maximes de l'amour de la Patrie, que ce grand Orateur a su mettre dans leur plus beau jour? Suit-il tout le fil des Histoires

Grec-

Grecques & Romaines, dans le dessein de régler sa conduite sur les grands modelles qu'elle offrent à notre bon-sens? Non. *Platon est un autheur Grec*, *Le Latin de Ciceron est beau*, *Il y a de la Patavinité dans Tite Live*: voilà tout ce qu'il en sait, & tout ce qu'il en veut savoir. Il y a des mots dans les Histoires, comme dans les Harangues; & il faut citer les unes & les autres, simplement pour authoriser quelque Phraze.

Il n'y a point d'amusement plus noble & plus convenable à l'Esprit humain, que la Lecture des bons Auteurs: rien ne sauroit nous rendre plus propres à vivre agréables à nous mêmes, & utiles aux autres hommes. Mais, quand on s'y jette avec un génie borné, & incapable de Réflexion, quand on n'y examine le sens, que pour l'amour des parolles, on s'adonne à une occupation, à la quelle certainement la Nature ne nous a pas destinez, & qui n'a rien de commun avec les plus nobles facultez de notre ame. Bien loin de cultiver & d'orner notre raison, une Lecture si mal dirigée l'enrouille, l'avilit, & la rend incapable de procu-

rer le moindre avantage à la société. Tout ce que ces sortes de savants gagnent par leurs *veilles* & par leurs *Lucubrations*, c'est l'Encens qu'ils se prodiguent les uns aux autres, en se plaçant réciproquement au haut du temple de Mémoire, bien au dessus de tous ceux, qui ont su pénétrer dans la Nature des sciences les plus utiles.

La même petitesse d'Esprit, qui est la source de cette espece de *Pédanterie* est l'orgine véritable de l'*avarice*. Les expressions & l'argent ne doivent être considerez, que comme les signes des Choses. La connoissance des unes, & la possession de l'autre, n'est d'aucun usage, si on ne les destine pas à une fin plus éloignée.

Pour faciliter parmi les hommes le commerce de tont ce qui peut remplir leur besoins naturels, ou imaginaires il a fallu convenir d'un certain *signe fixe*, auquel on pût réduire la valeur de toutes les productions de la Nature, & de l'art. On s'est servi de ce signe, pour se transporter mutuellement la proprieté des choses, de la même maniere, qu'on fait usage des mots, pour se communiquer les Idées. L'*Or* brillant, rare, & d'une nature inaltérable, paroit

roit avoir été déstine par la providence, à rendre un service si considérable au genre-humain; & c'est par là qu'il a commencé à s'attirer notre estime & notre tendresse, qu'il mérite en qualité de *Moyen excellent*. Mais, certaines gens, qui ne savent pas distinguer ce *moyen* d'avec sa *fin*; frappez de l'attachement, que tous les hommes paroissent avoir pour ce métail, ne songent pas à la cause de cette espece de passion ridicule en elle-même, & l'attribuent au prix réel de cet instrument commode du commerce.

Je crois pouvoir inférer de là, que le même homme, qui elevé dans le Cabinet s'occupe à entasser des expressions dans sa mémoire, s'il avoit été elevé dans un Comptoir, auroit entassé de l'or dans ses coffres. L'avare & le Litérateur agissent par le même Principe, quoique sur des objets différens: ils ont la même sorte de génie, & leur ame est précisément dans la même situation.

Si l'on vouloit examiner à fond le caractere de nos *Esprits-forts* modernes, on trouveroit sans peine, que leurs égaremens les confondent avec les deux viles especes d'hommes, dont je viens de

de développer le naturel. Les vues courtes de ces prétendus sages se terminent dans les objets qui les frappent immediatement, & leur attachement spécieux pour la liberté de penser, & pour la vérité, ne vient que d'un ridicule sophisme, qui confond la *fin* avec les *moyens*. Mais, cette matiere vaut bien la peine d'être réservée toute entiere pour une autre occasion.

DISCOURS LXIV.

—— Docebo
Unde parentur opes, quid alat formetque Poetam. HORAT.

Je vous enseignerai d'où la Poesie tire ses richesses, & ce qui est propre à former, & à nourrir le Poete.

C'Est un plaisir très flatteur pour moi, qui prens si fort à cœur les intérêts des belles lettres, de me sentir capable d'ouvrir à mes contemporains une route vers le Parnasse, aussi abrégée, que peu commune. De la maniere, dont on gouverne à present la Poesie, elle consiste dans la connoissances de certaines regles à peu près mécha-

chaniques, semblables aux *recettes*, qu'une habile Ménagere suit en faisant des compôtes, & des confitures. Comme il y a peu de gens, qui ne se soient familiarisez avec la sorte d'Eloquence qui regne dans ces *recettes domestiques*, je crois que je ne ferai pas mal d'en imiter le stile : ce sera un sûr moyen de rendre ma nouvelle Méthode intelligible à ceux de mes Lecteurs, qui ont l'esprit le plus borné.

Je commencerai par l'*Epopée*, par ce que tous les Critiques conviennent unanimement que c'est l'effet du plus grand effort de génie, dont l'Esprit humain soit capable. Je sai que les François m'ont déja prévenu, en assujettissant cette sorte de compositions à des Regles fixes ; mais, par malheur, ils en ont rendu l'éxécution impossible à la plûpart de ceux qui brulent d'envie de l'entreprendre. Ils prétendent qu'il faut nécessairement du génie, pour réüssir dans ces sortes de Poemes : & qui ne sait pas, que les génies d'un certain ordre sont un peu rares dans tous les siécles, & même dans le nôtre, qui est pourtant si éclairé ? Je serois bien fâché, que mes compatriotes fussent plus long-tems arrêtez par un pareil obsta-

cle ;

ole; & je m'en vais faire tous mes efforts, pour prouver invinciblement, qu'on peut faire un Pöeme Epique, sans Génie, sans Erudition, & même sans beaucoup de Lecture. On m'avouera sans doute que cette méthode est admirable pour un si grand nombre de Poetes, qui avouent ingénument qu'ils n'ont jamais lu, & qui nous font voir par leurs excellens Ouvrages, qu'ils n'ont jamais rien appris.

L'*Avare* de Moliere remarque sur la maniere de donner un repas, qu'avec de l'argent il n'est pas difficile d'y réüssir, & que l'habileté d'un Cuisinier expert consiste à en venir à bout sans argent. On peut dire precisement la même chose de la composition d'un Poeme Epique. Rien de plus facile, pour un homme qui à du génie; mais, la grande habileté consiste à s'en tirer glorieusement, sans que le génie y entre pour quelque chose. Voilà ce que j'entreprens d'enseigner ici, en faisant présent au public d'une recepte claire & pratiquable, qui mettra de simples Chansoniers, & des Dames même, en état de briller par des productions de cette nature.

On m'objectera d'abord, j'en suis

fûr, qu'un Poeme Epique doit étaler par tout des idées juftes de tous les art & de toutes les fciences. Mais, cette difficulté ne doit point décourager les Poetes ignorans, tant qu'il y aura au monde des *Index*, & des *Dictionaires*, qui font les Magazins du *Savoir*. D'ailleurs, c'eft une Maxime établie, que les termes de l'art doivent être bannis du Stile poetique; &, fur ce pied là, quand un poete pécheroit un peu contre la nature des fujets même qu'il décrit, ce feroit un grand hazard fi le public s'en apercevroit. Ce qu'on fait le mieux des Arts & des Sciences, ce font les termes qui leur font propres. Il eft vrai qu'il y a une branche de l'Erudition qui lui paroit affez néceffaire, c'eft la Géographie ancienne, qui doit lui enfeigner à placer jufte les Villes, les Montagnes, & les Rivieres; mais, il peut faire fa provifion de cette fcience à petit frais. *Cluverius* * ne coute que quatre fols.

On prétendra encore qu'il eft abfolument néceffaire au Poete en queftion, de bien entendre les langues anciennes. Mais, ce n'eft pas là une affaire. Déjà il eft de notoriété publique, que les plus

* *C'eft un Traité de la Geographie ancienne.*

plus grands Litérateurs, sont des gens sans génie; & puis, il faut distinguer entre Grec, & Grec. Par exemple, il y a le *Grec original*, & le *Grec*, sur lesquels nos Traducteurs font leurs *versions Anglbisées*. Je serois bien faché d'avancer ici des Paradoxes; mais, je crois ne rien outrer, en assurant, que cette derniere sorte de *Grec* peut être appris sans peine dans une heure de tems. J'ai connu un homme, qui se rendit habile Grec, en jettant seulement l'oeuil, sur une page gauche d'un Homere, imprimé à * Cambridge. Il n'y a rien là, qui doive surprendre. On vit dans nos jours avec les Auteurs, comme avec les personnes qu'on fréquente: un homme, qui a quelque Education, se familiarise à la premiere vue avec les uns & avec les autres. Comme il suffit à un habile Général de voir le terrain qu'il veut conquérir, il suffit à un bon Poete Moderne de regarder en passant un Auteur, qu'il veut s'approprier. Voilà des préparatifs de reste: venons au fait.

* *Le* Grec *y est d'un côté, & l'Anglois de l'autre.*

RE-

RÉCEPTE POUR FAIRE UN POEME EPIQUE.

Pour ce qui regarde la Fable.

Prenez de quelque vieux Poeme, Histoire ou Roman, comme Geofroi de Monmouth, ou Don Belianis de Grece, tous les évènemens qui sont susceptibles de longues descriptions. Remplissez en votre imagination, & ramassez les tous ensemble dans une seule & même fable. Prenez en suite un Héros dont le nom soit sonore & harmonieux, & jettez-le à corps perdu au milieu de toutes ces avantures. Laissez-le travailler là jusqu'au douzième volume, & ne l'en tirez, que lorsqu'il sera prêt à se marier, ou à conquérir un Empire; car, la fin d'un Poeme Epique doit être heureuse: c'est la regle.

Pour faire une Episode.

Prenez quelques restes des avantures, que vous aurez rassemblées, & qu'il vous aura été impossible d'en-

chainer

„ chainer à celles où vous engagez
„ votre Héros. Envelopez-y quelqu'au-
„ tre personage, dans un petit Poeme
„ à part, qui peut n'avoir rien de
„ commun avec le corps de l'ouvrage,
„ que la même Réliure.

Pour la Morale, & l'Allégorie.

„ QUe votre composition aille tou-
„ jours son grand chemin. Quand
„ elle sera achevée, vous pourrez à vo-
„ tre loisir en tirer l'Allégorie, & la
„ Morale. Ayez soin seulement de n'y
„ point épargner vos efforts.

Pour les Mœurs, ou les Caractéres.

„ PRenez toutes les qualitez les plus
„ excellentes des plus celebres Hé-
„ ros de l'Antiquité; &, si vous ne
„ pouvez pas les réduire à une certaine
„ consistance, jettez les pêle-mêle sur
„ le dos de votre principal personage.
„ Si vous avez quelque Patron, n'ou-
„ bliez pas sur-tout de faire usage des
„ vertus, dont il se pique d'être orné;
„ &, pour ne point lui rendre ce ser-
„ vice inutilement, tirez de l'Alpha-
„ bet les lettres qui composent le nom

„ du

„ du dit Mécenas, & placez-les à la
„ tête d'une epitre dédicatoire. Il n'est
„ pas nécessaire que vous entriez trop
„ scrupuleusement dans la Nature des
„ grandes qualitez, que vous donnez à
„ votre Héros; puisqu'on n'a pas dé-
„ terminé encore s'il faut que le Héros
„ d'un Poeme Epique soit *honnête-hom-*
„ *me*. Pour vos Caracteres subalternes,
„ vous n'avez qu'à les chercher dans
„ Homere, & dans Virgile, & les lier
„ à d'autres noms. Il n'y a là rien
„ d'embarassant.

Pour le Merveilleux.

„ PRenez des Divinitez mâles & fe-
„ melles, autant que vous en pour-
„ rez employer; partagez-les en deux
„ portions égales, & mettez Jupiter au
„ milieu. Que Junon les fasse fermen-
„ ter, & que Vénus les mollifie. Ayez
„ soin, sur-tout, de bien faire trotter
„ Mercure, & de donner de l'exercice
„ à ses Talonnieres. Si vous avez be-
„ soin d'Anges, & de Démons, allez
„ vous en fournir chez le *Tasse*, qui en
„ a à revendre. Ces Dieux, & ces
„ *esprits*, sont autant de ressorts, sans
„ lesquels la Machine Epique s'arrête-
„ roit

„ roit à tout moment. Dès que vous
„ verrez votre Héros dans un embaras,
„ d'où ni votre Esprit ni aucun moyen
„ humain ne pourront le tirer, appel-
„ lez le Ciel au secours ; & les Dieux
„ feront votre affaire en moins de rien.
„ Horace est formel là dessus.

Pour des Descriptions.

„ Si vous voulez faire comme il faut
„ celle d'un orage, prenez les qua-
„ tre vents, & jettez les ensemble
„ dans un même Vers, ajoutez-y
„ de la pluie, des éclairs, du tonnere,
„ de chaque ingrédient *quantum sufficit.*
„ Brassez bien ensemble vos ondes, &
„ vos nuages ; jusqu'à ce que le tout
„ se mette à fermenter ; & épaississez
„ votre description par-ci par-là de
„ quelques rochers, & de quelque bancs
„ de sable. Ne lâchez pas votre tem-
„ pête de la caverne de votre imagina-
„ tion, avant que tout ne soit prêt à
„ partir en même tems.

Pour une Bataille.

„ Ramassez tout ce qu'il y a de plus
„ tempêtueux dans tous les com-
„ bats

„ bats de l'Iliade, & modérez le grand „ feu qui y regne, en y mêlant un „ peu du sang froid de la valeur d'E- „ née. S'il vous est impossible d'em- „ ployer tout ce que vous aurez recueil- „ li là-dessus, faites du reste quelques „ *rencontres*, *escarmouches*, *&c.* Assai- „ sonnez bien le tout de comparaisons „ & de Métaphores; & vous avouerez „ vous même, que vos combats sur- „ passent tout ce qu'on a fait dans ce „ genre-là.

Pour la Description d'une Ville consumée par les Flames.

„ SI vous trouvez une pareille de- „ scription nécessaire, parce qu'il „ est sûr, qu'il y en a une dans Virgile; „ Troye n'est-elle pas à votre service, „ avec tous ses Temples & tous ses Pa- „ lais, dont les flames s'élevent jus- „ qu'aux cieux? Mais, peut être au- „ rez-vous trop de délicatesse pour „ vous en mettre en possession, & vous „ craindrez de passer par là pour pla- „ giaire. Si cela est, mêlez ensemble „ l'incendie de Troye, & celui de Jé- „ rusalem; & soyez sûr que ce sera un „ feu des plus terribles.

„ Pour

„ Pour vos *Metaphores*, & vos *com-*
„ *paraisons*, tout l'univers vous les of-
„ fre en foule: il ne faut qu'avoir des
„ yeux, pour en faire des Magazins
„ entiers. Il est vrai que l'application
„ en est un peu difficile. Consultez là
„ dessus votre Libraire.

Pour la Diction.

„ Vous pouvez là dessus vous en
„ fier à la fortune, pourvû que
„ vous ayez soin de ménager à votre
„ stile un air d'antiquité; en y mélant
„ des tours d'expression antiques, que
„ vous trouverez à foison dans le *Grec*
„ *moderne d'Homere*, & dans les *Avan-*
„ *tures de Thélemaque.* J'ai connu un
„ Peintre sans génie, comme le Poete
„ que je suppose, qui *enfumoit* ses pie-
„ ces pour les faire passer pour Origi-
„ naux. C'est de la même maniere,
„ que vous pourrez rendre votre Poe-
„ me vénérable, en l'obscurcissant par
„ ci par-là, par des Grécismes, & par
„ d'autres phrazes orientales.

Voilà ma Recette, que j'ose garantir infaillible. J'y ajouterai seulement, que tous les Poetes, qui voudront en profiter, doivent bien prendre garde

dans

dans l'opération à un Article très essentiel. C'est de ne jamais craindre de mettre trop de feu dans leur ouvrage. Je leur conseille plûtôt de *précipiter* leurs pensées toutes chaudes sur le papier, & de ne point les mettre à la glace par le moyen de la correction. Hélas! quelque soin qu'on y employe, & avec quelque ardeur on les pousse dans le monde, dès le premier moment de leur naissancc, il n'est pas fort rare de les voir déjà toutes refroidies, avant que d'être entrées chez les Libraires.

DISCOURS LXV.

—— Pauper ubique jacet. OVID.

Le pauvre est par tout méprisé.

C'Est une occupation très digne d'une créature raisonnable, d'entrer dans les penchans, qui ont été enracinez dans les cœurs des hommes pour les lier les uns aux autres, & de se servir de cette utile connoissance, pour augmenter le bon Naturel, & pour échauffer la charité du genre-humain. Telle est sans doute l'Etude favorite de l'Au-

teur de la lettre suivante, qui est pleine d'une charité si vive, que pour peu qu'on soit humain, on ne sauroit la lire sans une tendre émotion.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ JE lis avec plaisir vos feuilles volan-
„ tes, quelle qu'en puisse être la
„ matiere; mais, il n'y en a point
„ dont la Lecture me charme d'avan-
„ tage, que celles, où vous vous ef-
„ forcez, à ranimer la charité des hom-
„ mes, en leur mettant devant les yeux
„ des tableaux frappans de la misere
„ humaine. J'entre alors dans vos vues
„ avec la plus grande ardeur, & je me
„ sens animé du zèle le plus vif, pour
„ contribuer avec vous à l'exécution
„ d'un dessein si généreux. Vous le
„ savez comme moi, Monsieur, un
„ manque d'Esprit & de lumieres n'est
„ pas le défaut de notre siecle: c'est le
„ honteux usage qu'on fait de son ge-
„ nie, & de ses connoissances, qui
„ constitue le vice dominant de notre
„ âge. Ceux, qu'on appelle encore
„ honnêtes-gens parmi nous, souhai-
„ tant

„ tant d'être *riches*, & *habiles*, unique-
„ ment pour l'amour de la *richesse*, &
„ de *l'habileté*; au lieu qu'une person-
„ ne d'un vrai mérite ne considere les
„ biens de la fortune & de la nature,
„ que comme les moiens d'être meil-
„ leur, & plus utile. C'est cette der-
„ niere disposition, que je voudrois
„ fortifier dans mon ame par des Ré-
„ flexions continuelles, quoique je doi-
„ ve me contenter de la vertu toute
„ une depourvue comme je le suis du
„ bien & de la sagesse, qui peuvent,
„ la rendre brillante & avantageuse aux
„ autres hommes. Qu'il est triste pour-
„ tant quelquefois de n'être pas riche!
„ Je l'ai senti avec toute la force ima-
„ ginable il y a quelques jours. Vous
„ saurez, Monsieur, que je fais de
„ tems en tems des *Promenades de Mor-
„ tification*, & que j'employe quelque-
„ fois des journées entiéres, a me pro-
„ curer une *tristesse vertueuse*. C'est
„ alors que je visite tous les Hopitaux,
„ qui se trouvent dispersez dans cette
„ grande ville, & je commence d'or-
„ dinaire par celui, qui nous offre les
„ objets les plus dignes de compassion,
„ en nous mettant devant les yeux les
„ différens égaremens d'une raison em-

„ prisonnée dans un cerveau déréglé. Je
„ me promene dans les vastes Galeries
„ de l'Hopital des fous, & je m'arrête
„ devant chaque chambre, pour offrir
„ mes prieres à Dieu pour des gens qui
„ m'accablent d'injures. J'en vois de
„ pétrifiez, pour ainsi dire, par une
„ douleur morne & sombre: j'en vois
„ d'enjoüez, qui semblent triompher
„ de leur propre malheur: j'en vois de
„ furieux, qui ont revêtu le naturel
„ des bêtes féroces: enfin, j'en vois,
„ qui les yeux levez au ciel, & dans
„ une attitude d'adoration vomissent les
„ Blasphêmes les plus horribles. Après
„ avoir contemplé toutes ces miseres
„ avec l'attention qu'elles méritent,
„ après avoir fait sur elles des reflexions
„ propres à me remplir l'ame, d'un
„ côté, de compassion, & de l'autre,
„ de gratitude, je tâche à diminuer in-
„ sensiblement l'affliction qui me navre
„ le cœur; & je me transporte dans
„ ces azyles charitables, qui ne sont
„ destinez qu'aux indispositions cor-
„ porelles. De cette maniere, je fais
„ un cours de charité dont ma foible
„ vertu tire des avantages inexprima-
„ bles, qui sont inaccessibles à ces
„ hommes qui vivent dans l'abondance
„ &

„ & dans les plaisirs. Ils n'ont pas seu-
„ lement une idée des miseres qui acca-
„ blent un grand nombre de leurs pro-
„ chains, & qui pourroient être soula-
„ gées, par un rien tiré d'un superflu
„ qu'on prodigue dans la recherche de
„ plaisirs criminels, ou du moins ima-
„ ginaires.

„ Je finis ma derniere promenade de
„ cette nature, par visiter l'Hopital de
„ St. Thomas. J'y contemplai une
„ varieté étonnante de tous les maux
„ corporels, qui peuvent répandre de
„ l'amertume sur la vie humaine; mais
„ la particularité, qui est le motif de
„ cette lettre, étoit la vue d'un jeune
„ garçon de dix ans, qu'on alloit faire
„ sortir de la maison, comme *incurable*.
„ Mon cœur fut abimé dans la plus
„ profonde affliction, en songeant à ce
„ que pourroit devenir ce malheureux
„ Enfant, qui, à ce qu'on me dit,
„ n'avoit ni Pere, ni Mere, ni parens,
„ ni aucun ami au monde, dont il pût
„ espérer le moindre secours. Ce pau-
„ vre Garçon lut ma douleur dans tout
„ mon air: il s'approcha de moi, il
„ me conjura de parler pour lui, & de
„ faire en sorte qu'il pût mourir dans
„ l'Hôpital.

„ Hélas! ce n'est pas par un Prin-
„ cipe d'inhumanité, que les Direc-
„ teurs de cette maison agissent ainsi;
„ c'est par impuissance. On ne sauroit
„ les loüer assez sur la maniere dont ils
„ administrent les revenus de l'hopital,
„ sur la bonne nourriture & les excel-
„ lens rémedes, qu'ils procurent aux
„ malades, & sur les tendres soins qu'ils
„ ont pour les malheureux, qui sont
„ sous leur direction. Mais leur fonds
„ n'est pas assez fort, seulement pour
„ fournir aux besoins de ceux dont on
„ espere la guérison; ce qui les force
„ à faire sortir les *Incurables*, pour l'a-
„ mour de ceux dont les maux ne sont
„ pas desespérez. Chaque année, un
„ bon nombre de personnes ont le mê-
„ me sort que le malheureux Enfant,
„ dans je viens de parler, & qui, se-
„ lon toutes les apparences, traine en-
„ core son cadavre vivant dans nos rues.
„ S'il y a quelque chose au monde, qui
„ puisse inspirer de la sensibilité à l'in-
„ humanité même, c'est la situation,
„ que je viens de depeindre, & dont il
„ n'est pas possible d'exprimer toute
„ l'horreur.

„ Selon moy, les Necessiteux ont
„ un droit incontestable au superflu des
„ ri-

„ riches ; mais je doute fort qu'on leur
„ rende justice, avant ce jour redouta-
„ ble, où le masque des distinctions ex-
„ térieures sera arraché aux hommes „
„ qui seront obligez de rendre compte
„ de l'usage qu'ils auront fait de leur
„ malheur, ou de leur fortune. Vous
„ feriez bien pourtant, Monsieur, de
„ remplir les devoirs où vous engage
„ votre titre de *Tuteur de la Nation.*
„ Servez-vous des couleurs les plus for-
„ tes, pour faire un tableau touchant
„ de l'affreux Etat des *Incurables*, afin
„ de porter les hommes les moins durs
„ à se procurer la satisfaction la plus
„ noble, en soulageant un petit nom-
„ bre de personnes, dont les miseres
„ sont jusqu'ici hors de la sphere de la
„ charité publique.

„ Un des Directeurs de cet Hopital
„ m'a dit, que si l'on proposoit d'éta-
„ blir une *retraite à part*, pour ceux
„ qui n'ont plus rien à faire dans le
„ monde, que de se préparer à une
„ mort prochaine, il croyoit que la
„ chose seroit aussi-tôt faite que dite.
„ Je ne trouve pas de moyen plus aisé
„ de faire une pareille Proposition au
„ public, qu'un papier comme le vô-
„ tre ; & „ je vous conseille de ne le

 „ pas

„ pas négliger, si vous voulez qu'on
„ vous croye aussi homme de bien,
„ que vous tachez à le paroitre. Je suis
„ &c.

„ PHILANTHROPE.

Il faut avoüer à l'honneur de cette grande Ville, qu'en la parcourant d'un bout à l'autre, on ne sauroit assez s'étonner des nombreux effets d'une charité Heroïque, qui frappent les yeux de tous côtez. On a songé à la correction des méchants, à l'instruction de la jeunesse, à l'habillement & à la nourriture des gens âgez; en un mot, à tous les besoins, où les différentes Classes d'hommes peuvent être sujets. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'on ne doit gueres tous ces secours, qu'à l'humanité de ceux qui sont dans une condition médiocre. Les personnes distinguées par leur naissance, par leur rang, & par leur bien, sont trop élevez au dessus de notre Espece, pour prendre la moindre part à nos miseres. Bien loin d'en être touchées, elles ne les connoissent pas seulement. Que cette dureté de cœur est monstrueuse! Est-il possible, que le retour de la faim, & de la soif, que ses gens, ne regardent, que comme des

des préparatifs d'un plaisir prochain, ne les fasse pas songer un moment à ceux qui souffrent sous les mêmes besoins, sans être en état d'y satisfaire? De quelle source peut venir une inhumanité si peu naturelle? Je l'ai déjà insinue c'est de de la *gloire*, & de la *grandeur*, qu'une opinion malheureuse attache à la richesse, qui semble placer ceux qui la possedent au dessus du sort des humains; On diroit que toutes les qualitez, qui doivent rendre l'homme digne d'estime, ou de mépris, soient renfermées dans l'*opulence*, & dans la *pauvreté*. Les Thrésors prêtent de la grace, & du prix, à tout ce que leurs possesseurs peuvent dire ou faire. La disette, au contraire, répand un air odieux & meprisable, sur les actions, les discours, & les entreprises des pauvres. Celui qui rampe dans la Nécessité, n'a ni mains, ni langue, ni esprit, pour son propre bien, ni pour celui de ses amis. Il est dans le même état, qu'un léthargique; avec cette difference, que peu de gens daignent soulager ses maux, & que ceux qui le font, lui marquent plus de mépris que de compassion. Dans cette malheureuse conjoncture, toutes les vertus, tous les talens, tout le mérite,

 sont

sont inutiles. Tous les avantages, dont un pauvre est digne, lui sont inaccessibles, & il doit considérer comme inévitables tous les maux qui le menacent. Un *pauvre Heros* doit compter sur des guenilles, comme un pauvre scélérat sur le Gibet. Accablé sous le fardeau de la disette, un homme parle d'une voix tremblante: la timidité accompagne ses entreprises, l'irrésolution les fait échoir. S'il parle, personne ne lui prête l'oreille: il se trouve parmi la multitude, sans qu'on l'apperçoive: il éxiste, pour ainsi dire, sans occuper de terrain. On l'affronte, on l'injurie, impunément. Les loix n'ont rien déterminé en sa faveur. Mais, qui sont ceux, qui le traitent d'une maniere si indigne? Ce sont des créatures, qui lui sont semblables en tout, qui sont sujets aux mêmes besoins, à la même disette naturelle que lui, & qui ont seulement le bonheur de posséder tout ce qui peut les remplir. Cependant, telle est l'insolence de ces hommes, qu'ils refusent de voir en lui leur propre nature, & de reconnoitre que celui qui satisfait avec facilité à tous ses besoins est naturellement dans le même cas, qu'un malheureux qui est privé des mêmes secours.

cours. Cette réflexion est mortifiante: le riche en détourne son esprit, & les autres hommes, pleins de respect & de tendresse pour des thrésors, dont peut être ils ne tireront jamais le moindre avantage, n'ont garde de s'efforcer à le faire raisonner juste sur cet article. Qu'on prononce seulement ces termes, *Il a du bien*, nous voilà d'abord amis de celui dont on fait ce panégyrique, qui concentre en lui tous les éloges imaginables. Jamais vous n'attirerez à quelqu'un un mépris parfait, jamais vous ne le placerez au plus haut dégré d'infamie, si vous ne le décriez en qualité de *pauvre*: ce sont-là les expressions les plus fortes, & les plus significatives, dont il soit possible de se servir. Les hommes ont oublié avec tant de stupidité leur pauvreté & leur impuissance naturelles, que la *disette* & *la richesse* ont occupé dans leur imagination, la place de l'innocence & du crime.

En vérité, ces sortes de Réflexions ne sauroient qu'humilier un honnête-homme & le remplir d'indignation contre la barbarie du siecle. Heureux encore, si ces sentimens douloureux pouvoient apporter quelque remede à un

 mal

mal si invétéré. De la maniere que les hommes sont faits, la chose me paroit impossible; mais, quoique je me sente incapable de procurer le moindre soulagement à ceux de mes prochains qui languissent dans la nécessité, & dans le mépris, je les respecte assez, pour vouloir bien partager leurs maux, par une compassion, qui malheureusement leur est inutile.

DISCOURS LXVI.

Quiete & puræ, atque eleganter actæ
Ætatis placida ac Lenis récordatio.

Rien n'est plus doux, & plus consolant, pour un homme d'âge, que le souvenir d'une vie passée dans la vertu, & dans une tranquillité assaisonnée de plaisirs raisonnables.

J'ai fini une de mes dernieres pieces par une priere très pathetique composée par l'Archeveque de Cambrai. Rien ne seroit plus propre, comme je l'insinuai alors, à donner de la force & de l'Elevation à notre esprit, qu'un recueil des pensées pieuses que les personnes du premier mérite ont adressées à la Divinité, dans leur meditations sur les

les sujets les plus sublimes. Convaincu de cette vérité, je ne donnerai aujourd'hui à mes Lecteurs que deux échantillons d'un pareil recueil, qui, s'ils ne font pas les effets qu'on en doit naturellement attendre, ne sauroient manquer du moins à faire plaisir à ceux qui aiment à pénétrer dans les grandes ames. Une de ces pièces fut trouvée dans le Cabinet d'un illustre Athénien, qui a vêcu il y a plusieurs siecles. C'est un *soliloque*, qui contient toutes les réfléxions sur la vie, & sur les actions humaines, que la simple nature peut faire naitre dans l'ame d'un homme sensé. L'autre est la *priere* d'un Bel-esprit qui est mort depuis peu dans un âge fort avancé, & qui avoit passé sa jeunesse dans tous les desordres, que la mode autorise.

Il est probable que l'Athénien en question ait été Alcibiade, un homme grand jusques dans le vice même, dévoué à toutes sortes de plaisirs criminels, mais capable de s'en détourner avec force, & de donner toute son attention aux affaires importantes; La Nature lui avoit prodigué tous les dons, qu'elle partage d'ordinaire aux hommes. Il avoit de la beauté, grand

 air,

air, de l'esprit, du courage, un genie des plus vastes. Ces avantages lui inspiroient dans la fleur de sa jeunesse un orgueil, qui alloit jusqu'à l'insolence la plus outrée. Ce caractère paroit de la maniere la plus forte, dans la réponse qu'il fit un jour à des personnes, qui l'exhortoient à apprendre la Musique. *Alcibiade*, dit-il, *n'est pas fait pour donner du plaisir; mais pour en recevoir.* Il n'y eut que les leçons de Socrate, qui furent capables de modérer l'arrogance dans cette ame hautaine, & de la rendre accessible aux maximes d'une saine Philosophie. Cet homme de bien, ne réüssit pas entiérement à porter son illustre Disciple à une conduite tout-à-fait réguliere incompatible en quelque sorte, avec un esprit bouillant placé dans la plus haute fortune: mais il fut assez heureux du moins, pour lui procurer certains momens calmes, où il pût consulter ses lumieres dans ce silence des passions. La méditation suivante en est une preuve. Les Savans supposent qu'elle a précédé l'exécution de quelque entreprise périlleuse, qu'Alcibiade avoit formée, pour le bien de sa Patrie.

„Je me trouve à présent dans une solitude parfaite: mes oreilles ne sont

„ pas

„ pas flattées par la musique ; „ mes yeux
„ ne sont pas attentifs à la beauté ; au-
„ cun de mes sens ne reçoit des im-
„ pressions capables de rompre la suite
„ de mes pensées. Dans cet état „ il
„ me semble, que je découvre en moi-
„ même quelque chose de sacré. Qu'est-
„ ce que c'est que mon éxistance ? Je
„ m'y trouve placé sans mon choix ; &
„ Socrate me dit pourtant, qu'il me
„ faudra rendre compte de la maniere
„ dont je m'en serai servi. Mes sens
„ calmez ne me communiquent rien de
„ touchant ; & „ dans cette absence de
„ tous les objets extérieurs, je sens
„ chez moi un *Etre* indépendant de
„ toutes leurs opérations. Pourquoi
„ donc mon ame ne sauroit-elle exis-
„ ter, absolument déliée de tous les
„ organes, qui lui communiquent ces
„ objets ? J'apperçois même que plus
„ mon ame se ferme aux plaisirs des
„ sens : plus toutes ses facultez ont de
„ force, plus j'approche d'une existan-
„ ce pure & simple, & plus je décou-
„ vre en moi quelque chose de grand,
„ de noble, & de Divin. Si cette ame
„ est plutôt affoiblie, que fortifiée,
„ par tout ce qui y entre de corporel,
„ n'est-il pas raisonnable d'en inférer,
„ qu'elle

„ qu'elle est destinée à un séjour plus
„ conforme à sa nature, que ce corps,
„ qui la gêne & l'emprisonne, qui l'a-
„ vilit en lui procurant des délices, &
„ qui en releve l'excellence en l'affli-
„ geant. Oui, il y a une vie à venir:
„ je suis un être immortel, & je vais
„ faire usage de cette conviction, pour
„ servir plus noblement ma Patrie.

On ne voit dans ce Soliloque, que l'aurore de la raison, qui répand une foible lumiere dans une âme livrée jusqu'alors à la sensualité; mais, il y a quelque chose de plus fort dans la piece de notre contemporain, qui fut trouvée après sa mort parmi ses Papiers, & que pendant sa vie il avoit communiquée à un petit nombre d'Amis. On y voit une raison éclairée des lumieres du Christianisme, & retirée enfin par la vieillesse du bourbier des vices & des plaisirs. Elle est fatiguée du souvenir importun d'une longue suite de débauches de corps & d'esprit, elle ne sauroit faire sur tous ces desordres, que d'affreuses réflexions; &, à peine ôse-t-elle se soulager, en implorant le secours de la miséricorde Divine. Cette Priere est très capable de faire impression sur ceux qui pendant leur jeunesse

font

font un pareil usage d'une belle imagination, & d'un génie supérieur.

„ O Dieu Tout puissant, je n'ôse
„ lever les yeux vers le throne de la
„ grace, quand je songe que je ne me
„ suis acquis de la reputation dans le
„ monde, qu'à mesure de l'insolence
„ avec laquelle je t'ai offensé. Hélas!
„ Seigneur, mon éxistance ne doit être
„ prolongée dans ce monde, ni dans
„ l'autre, que pour égaler sa durée à
„ la punition que mes crimes ont me-
„ rité. Je commence à te craindre, o
„ mon juste juge. Que cette crainte
„ tardive ne me soit pas inutile! Je
„ tremble, je frissone en me présentant
„ devant ta face redoutable. Faut-il,
„ mon Dieu, que je ne te considere
„ qu'avec frayeur, toi, dont la bonté
„ est infinie? O mon Redemteur, jette
„ un œil de pitié sur les inquietudes,
„ qui me dévorent. Sauveur du mon-
„ de, fais un miracle de grace en ma
„ faveur. Qui t'a offensé comme
„ moi? Je ne saurois me dérobber à
„ ta présence. Où fuirois-je arriere de
„ ta face? Je ne puis que m'humilier
„ devant elle, dans le sac, & dans la
„ cendre. Mon ame est frappée du re-
„ pentir le plus vif. Je m'abhorre moi-
„ mê-

„ même. Non seulement je me suis é-
„ loigné de toi, mais, j'ai ôsé te
„ combattre. Toutes les facultez de
„ mon ame se sont liguées pour faire
„ la guerre à celui dont elle tirent leur
„ origine. S'il est possible que vous me
„ pardonniez les crimes que j'ai com-
„ mis moi-même, comment me par-
„ donnerez-vous ceux, que j'ai fait
„ commettre aux autres? *Je me suis*
„ *réjoui dans le mal, comme dans la pros-*
„ *perité.* Fai Grace, du moins, Sei-
„ gneur, à ceux qui t'ont offensé en
„ suivant mes détestables leçons, &
„ qui ont violé tes Loix sacrées, en-
„ trainez par l'Exemple de mes brillans
„ desordres. Pour moi, Seigneur, je
„ crains d'avilir la sainteté en esperant
„ le pardon pour moi-même; Dois-je
„ me flatter, que ta justice se laisse
„ fléchir par quelques remords d'une
„ vieillesse impuissante, & qu'ils ex-
„ pient une jeunesse qui s'est servie de
„ de tout son feu pour te deshonorer
„ d'une maniere plus frappante? Je ne
„ suis desormais qu'un objet de ton in-
„ dignation, & de ta colere, mais,
„ pendant que ce soufle est encore dans
„ mes narines permets moi de te sup-
„ plier de rammener à toi les miséra-
„ bles

„ bles pêcheurs que j'ai détournez du chemin du salut. Soufre que les prieres, que l'Auteur de leur chute t'adresse pour eux, soient de quelque efficace. Mais, mon Créateur, celles que je repans devant ton throne, pour moi-même, me seront-elles inutiles? Faudra-t-il de nécessité que je périsse? Mon ame ne sauroit soutenir cette affreuse idée. Non, mon Sauveur, l'excez de mes crimes n'a pas épuisé ta miséricorde. Ah! Seigneur, qu'il y ait un intervalle heureux, entre mes forfaits & ma mort, & que j'aye le tems de préparer mon ame souillée par tant d'habitudes vicieuses, pour le séjour de la sainteté, & de la joye spirituelle. Accorde-moi le tems de prévenir le scandale, que, sans cette grace, je donnerois encor après ma mort. Que je ne peche pas par mes malheureux écrits, quand je ne serai plus: que j'administre moi-même le contrepoison à ceux, qu'ils ont empoisonnez, & ouvre pour mon ame les thrésors de ton immense miséricorde. „

C'est une triste situation pour un Moribond, que d'être persuadé qu'il a passé toute sa vie dans de vains amusemens;

mens; mais, quelle horreur n'est-ce pas pour un homme qui est dans un lit de mort, de souhaiter que toutes ses actions soient ensevelies dans un oubli éternel. Cependant, c'est une misere où s'exposent un grand nombre de ces personnes, que des talens extraordinaires ont rendus les plus propres à glorifier Dieu. C'est quelque chose de monstrueux, que l'amour de la réputation & les impressions de la mode, puissent tellement tyranniser un homme d'esprit, que dans le Cabinet même il néglige de gayeté de cœur les réflexions qui s'offrent à son ame, pour la tourner vers ses plus grands Intérêts. Voilà ce qu'on peut appeller une extravagance préméditée. La raison, qui s'est détournée une fois de ses principes soutient & fortifie cette Phrenesie abominable. Elle n'itoit jamais à un si haut dégré, si des talens supérieurs mal employez, ne concouroient à l'appuyer par des efforts continuels.

Cependant, tout ce qui nous environne nous avertit que rien n'est stable & permanent dans ce monde. Doit-il être difficile à ces sortes de gens, de se mettre dans l'Esprit, qu'ils ne sont ici que pour quelque momens; & cette seule

ſeule idée ne devroit-elle pas les détourner de ces *honteux efforts*? Un ſeul grain de bon ſens eſt préférable au plus beau génie, dont on fait un ſi malheureux uſage. C'eſt ce que j'ai ſenti avec force, en parlant l'autre jour ſur de pareilles matieres, avec un de mes vieux amis. Voici ce qu'il me dit de la maniere la plus touchante.

„ Il eſt indigne d'un Philoſophe „ Chrétien de ſouffrir qu'aucun objet „ de ce monde le faſſe ſeulement balan„ cer ſur ſes devoirs. En vain la rai„ ſon eſt-elle fortifiée par la foi, ſi el„ le ne produit pas dans notre conduite „ de plus grands effets, que ceux que „ la lumiere de la nature répand ſur les „ actions d'un ſage Payen.

„ Pour moi, qui compte ſur les ſe„ cours de la Grace, j'oſe mépriſer „ tout ce que la maſſe generale des „ hommes appelle grand & glorieux. „ Je ne veux plus agir comme un être „ mortel: je me conſidere comme une „ créature, à qui la naiſſance a donné „ un commencement, & dont la durée „ doit être infinie. Le trépas ne met„ tra point des bornes à mon exiſtan„ ce; il ne fera que l'étendre, & l'an„ noblir. N'eſt-il donc pas raiſonna-

„ ble,

„ ble, que j'aye toujours ma grande
„ destinée devant les yeux, & que je
„ me conduise en tout comme un Etre
„ immortel? Sans doute: la raison, &
„ mon intérêt, l'éxigent de moi. Je
„ veux tacher desormais à ne rien faire,
„ que je n'approuve encore dans mille
„ & mille années d'ici.

DISCOURS LVII.

Nimirum insanus paucis videatur, eo quod
Maxima pars hominum morbo jactatur eodem. HOR.

Celui qui ne songe qu'à ses propres interêts paroit extravagant à peu de personnes, parce que la masse generale des hommes est malade de la même maladie.

IL y a dans l'esprit humain un desir inquiet d'être heureux ce desir est le grand principe de toutes nos actions, il nous est aussi essentiel, que l'Etre même, & il est inséparable de toute Créature qui pense, & qui sent. Les brutes mêmes en sont animez, à proportion de la vivacité de leur imagination, & de leurs sentiments. Mais comme nôtre esprit est annobli par des facultez

plus

plus étendues que celles qu'on découvre dans les Bêtes, l'homme digne de ce nom n'est pas content de songer a ses propres avantages; il se confond avec tous les êtres qui lui ressemblent, & il ne se trouve parfaitement heureux, s'il ne voit chez son prochain la même felicité qu'il brigue pour son propre individu. Il travaille avec une ardeur presque égale au bonheur du genre humain, & a son propre bonheur. Tout homme proportionnant ses vues à la dose de cette generosité, qu'il sent dans son ame, donne à sa tendresse pour son prochain des bornes plus ou moins étroites. A peine y a t'il un seule créature humaine dont l'ame soit assez resserrée, pour concentrer tous ses desseins dans l'amour propre & pour ne les pas étendre en quelque maniere aux autres hommes; le cœur le moins genereux a toujours quelque peu de tendresse de reste pour sa famille & pour ses amis; donnons à une ame quelques degrez de grandeur & de noblesse de plus, elle embrassera les interêts de toute la societé dans laquelle elle vit; & si nous supposons un homme, qui par une force de raison, & par une etendue d'esprit & de cœur superieures repond a tou-

toutes les vues du Créateur; il enveloppera tout le genre humain dans la tendresse qu'il a pour lui-même. Il ne bornera point ses desseins generaux dans la race presente, mais il les repandra sur toutes les différentes successions de generations futures.

Une générosité, si utile au genre humain, est bien éloignée d'être inutile à ceux qui la possedent; ils en tirent les avantages les plus considérables. C'est une source abondante, & continuelle de satisfactions sublimes, inaccessibles à tous ceux, qui ont des sentiments plus bas & plus avilis par un amour propre grossier. La félicité de toute l'Espece a la liaison la plus étroite avec la félicité particuliere d'une ame raisonnable; à mesure que nos actions contribuent au bien general des hommes, nous devons passer pour nos propres bienfaiteurs & pour les bienfaiteurs du genre-humain.

Dans une de mes dernieres *feuilles volantes*, j'ai observé, que les gens, qui ont peu d'étendue d'esprit, sont sujets à déplacer leurs vues, & à les attacher aux *moyens*, au lieu de les étendre vers la fin naturelle de ces moyens; j'ai taché de faire sentir toute l'extravagance d'une

d'une pareille conduite, par laquelle ne recherchant que la possession d'objets indifferens en eux-même:, on se prive de la felicité réelle, ou l'usage raisonnable de ces objets pouvoit nous faire arriver. J'ai consideré ces Maximes avec rélation aux Literateurs & aux Avares; je m'aquiterai aujourd'hui de ma promesse en les appliquant aux *Esprits-forts*.

La *Liberté*, & la *vérité* sont les deux seules *fins* ou ces Messieurs font profession de tendre, ainsi pour leur faire sentir methodiquement leur extravagance, je ferai tous mes efforts pour leur prouver en premier lieu; que la Liberté, & la verité ne sont pas des biens réels par eux mêmes, & qu'elles ne les deviennent que lorsqu'on les destine à leur véritable *fin* Je ferai voir ensuite que cette *Liberté*, & cette *vérité*, que nos Esprits-forts tachent avec tant d'ardeur d'établir parmi nous tendent à détruire une des fins principales de nos actions, savoir la félicité du genre-humain; d'où il s'ensuit que cette Secte bien loin de meriter notre tendresse & notre estime, se rend digne de l'éxécration de tous les gens de bien. Enfin je me fais fort de démontrer, que sous

 pré-

présente de s'intéresser pour la *Liberté*, & pour la *vérité*, elle introduit réellement dans le monde l'erreur, & l'Esclavage.

Nous avons établi comme une maxime incontestable que c'est le devoir de chaque particulier d'avoir pour but de ses actions la félicité du prochain, & que le degré d'étendue qu'on donne à ce but fait le degré de la vertu considerée, comme rélative à la Societé. J'en conclus, que c'est une prérogative excellente, que la liberté de faire des actions avantageuses au Genre-humain, jointe à la connoissance de certaines véritez capables de plaire à l'esprit ou de diriger toutes nos facultez vers leurs véritables fins; mais s'ensuit-il qu'un honnête-homme doive préferer la liberté de faire des meurtres à l'utile contrainte des Loix Divines & humaines? En inferera-t'on qu'un homme sensé aimera mieux la connoissance d'une vérité triste & affligeante, qu'une agréable erreur, propre à consoler & à réjouir son ame sans l'exposer au moindre inconvenient? En vérité, quiconque a le sens commun, croira avoir peu d'obligation à un homme, qui lui aura laissé la liberté de suivre les desseins furi-

rieux ; que peuvent inspirer la frenesie, ou la fievre chaude ; quelle reconnoissance peut exiger de nous une personne, qui se hâte de nous donner de mauvaises nouvelles, & qui par là nous plonge dans des afflictions qu'une heureuse ignorance auroit reculées ?

Cependant ne voilà-t'il pas un tableau exact de la conduite de ces prétendus Patrons de la *vérité* & de la *Liberté* ? de quels monstres ces Chevaliers errants entreprennent-ils de délivrer la terre ; c'est du joug que la Réligion impose à nos ames, de l'attente d'un jugement à venir, des frayeurs d'une conscience troublée ; & de quelle maniere veulent-ils nous affranchir de toutes ces contraintes, est-ce en réformant l'homme & en bannissant le vice de son cœur ? non ; c'est en l'encourageant à lâcher la bride à toutes ses passions. Voyons encore de quelle nature sont les véritez importantes, dont ils veulent convaincre le genre-humain. Ils font tous leurs efforts pour nous mettre dans l'esprit, qu'une Providence sage & juste est une chimere, que l'Ame est corporelle, que la Réligion est une ruse politique, mise en usage par des genies superieurs, pour asservir l'esprit

 hu-

humain à la vertu, & par là à l'ambition des inventeurs d'un Piege si subtil; que les bonnes nouvelles que nous donne l'Evangile d'une immortalité bienheureuse sont autant de fables & d'impostures; enfin que c'est un orgueuil mal fondé de nous croire faits à l'image de Dieu, & que nous devons nous persuader modestement, que notre nature est de niveau avec celle des Bêtes, qui perissent. Mais je vous prie, quel avantage, quel plaisir ces belles Notions peuvent-elles procurer au Genre-humain? est-il utile à la societé que les gens de bien perdent de vue les récompenses de la vertu? Le genre-humain verra-t'il son bonheur general affermi quand les méchants seront confirmez dans leurs desordres, par la persuasion, qu'ils ne leur attireront aucun supplice dans une vie future?

Je veux bien supposer pour un moment que ces Messieurs sont les Protecteurs de la *liberté*, & de la *vérité*, mais c'est d'une Liberté, & d'une vérité, qui doivent les faire considerer comme les ennemis de la Paix, & de la felicité publique. Ce qu'il y a de bien plus terrible encore dans leur conduite c'est que la supposition que je viens de faire

est

est fausse, & qu'en les examinant d'une maniere aussi attentive qu'impartiale, on trouve qu'au lieu de songer à affermir sur le trône la Liberté & la vérité ils introduisent dans le monde la servitude & l'erreur.

Nous sommes composés de deux parties; la premiere, qui est la plus vile consiste dans les sens & dans les Passions, que nous avons en commun avec les Brutes; la seconde est la raison, qui constitue proprement l'homme, & qui forme tout ce que nous avons de grand & de noble. La partie la plus basse & la plus vile est presque toûjours la plus forte; elle remporte d'ordinaire la Victoire sur la Raison, qui engagé dans une lutte continuelle avec cette ennemie opiniâtte, si elle n'étoit pas animée par la Religion, se verroit bientôt entierement soumise aux tirans les plus cruels; par la l'homme deviendroit pour jamais le triste esclave de ses sens & de ses passions, & tomberoit dans la servitude la plus honteuse & la plus accablante. C'est un malheur inévitable pour tous ceux, qui cherchent à s'affranchir, en détruisant l'empire de la Réligion.

Ils ne réussissent pas mieux dans leur

autre dessein, qui consiste à travailler à l'avancement de la vérité ; prêtons quelque attention aux Maximes qu'ils nous débitent ; ne sont-ce pas autant d'absurditez pitoyables, qu'en dépit des lumieres naturelles, & de la révelation ils veulent établir, sur de froides railleries, sur des Sophismes grossiers, & sur des Notions si mal digerées, qu'on soupçonneroit ces Messieurs de prendre le titre d'Esprits-forts, comme les Hypocrytes usurpent le nom de devots, pour pallier l'impieté la plus horrible.

Je finirai ce Discours par un Parallele exact entre les trois classes d'hommes, qui s'égarent faute d'étendue d'esprit, je veux dire entre les *Litterateurs*, les *Avares*, & les *Esprits-forts*. Un Litterateur se livre tout entier à l'amour de l'Erudition ; lorsqu'il se l'est acquise, son discernement en est-il plus exact, son imagination plus riche, & plus vive, ses manieres plus douces & plus polies ? A-t'on remarqué qu'un Avare, après s'être chargé d'un superflu ridicule, mange, boit, ou dort avec plus de tranquillité & de satisfaction ? Son esprit est-il plus tranquille, goute-t'il les douceurs de la vie d'une maniere plus pure & plus vive, que ses voisins ?

L'Es-

L'Esprit-fort pretend avoir le droit de penser librement, il l'a, personne ne le lui dispute; mais quel usage en fait-il; Brille-t'il par quelque importante découverte dans les arts & dans les sciences? lui doit-on quelque invention nouvelle, qui puisse contribuer à la félicité publique; voit-on dans ses écrits des desseins plus profonds, une méthode plus claire, un raisonnement plus fort, & plus correct, que dans les ouvrages d'autres habiles gens?

En verité ces sortes d'hommes ont précisement le même genie, & ils ne font que s'en servir differemment; au lieu que les Litterateurs & les avares ne sont que des gens ridicules & méprisables, les Esprits-forts sont ridicules, méprisables, & souverainement pernicieux pour la societé civile.

DISCOURS LXVIII.

Exuviæ tristes Danaum.

Tristes dépouilles des Grecs.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ DAns la suppoſition, que vous
„ voulez bien vous abaiſſer
„ quelquefois jusqu'à prendre connoiſ-
„ ſance de certaines peccadilles, qui
„ ſortent plûtôt d'une mauvaiſe habi-
„ tude, que d'un mauvais cœur, je
„ prens la liberté de vous communi-
„ quer mes rémarques ſur une petite
„ coutume raiſonnablement imperti-
„ nente, qui eſt fort en vogue parmi
„ nous. Je ne ferai pas un plus long
„ préambule, perſuadé que le meilleur
„ moyen de s'inſinuer dans les bonnes
„ graces d'un homme accablé d'affaires
„ importantes, c'eſt de venir d'abord
„ au fait.

„ Il s'agit d'une Geſticulation fort
„ uſitée parmi certains harangueurs ſu-
„ balternes, qui déployent leur Rhe-
„ torique dans les Caffez de cette bon-

„ ne ville, au grand ennui d'un nom-
„ bre considerable de fidelles & Loyaux
„ sujets de Sa Majesté; cette gesticula-
„ tion consiste à enlever les boutons
„ des honnêtes gens, d'un tour de main
„ fort adroit.

„ Ces Orateurs ne sont pas en état
„ de prononcer quatre paroles de suite
„ avant que d'avoir saisi un de vos bou-
„ tons; mais dès qu'une fois leur élo-
„ quence s'est assurée de cet appui, el-
„ le bat la campagne à merveilles sans
„ courir le moindre risque de broncher.
„ Je ne sai pas comment mes compa-
„ triottes s'y prennent pour se sauver
„ des doits destructeurs de ces habiles
„ gens; pour moi je suis assez malheu-
„ reux pour y laisser toujours quelque
„ piece, & je puis vous assurer que
„ pendant les trois dernieres années
„ leurs raisonnemens m'ont couté plu-
„ sieurs douzaines de boutons de diffe-
„ rens volumes. Aussi prends-je toû-
„ jours la précaution, en commandant
„ un habit, de me faire faire quelque
„ douzaines de boutons de réserve,
„ pour remplacer ceux que je perds
„ journellement dans la vehemence du
„ discours.

„ Cette maniere de s'emparer d'un

F 5 „ hom-

homme, pour qu'il n'échappe point „ à la force d'un argument, est sur-„ tout en usage dans les Caffez Bour-„ geois, & il faut avouër qu'elle n'est „ pas encore établie dans les Caffez po-„ lis, qui sont voisins de la Cour; vous „ remarquerez encore, s'il vous plait, „ qu'elle est plus ordinaire aux Politi-„ ques du plus bas rang, qu'à toute au-„ tre classe d'hommes, & que ceux „ qui brillent le plus parmi ces esprits „ rafinez, sont ceux d'un âge peu a-„ vancez, qui ne font qu'essayer leurs „ talens de ce côté-là. Si vous êtes „ assez hardi pour faire la moindre ob-„ jection à un de ces Messieurs, il a-„ vance sur vous d'un pas ferme; il lo-„ ge la main sur un de vos Boutons, „ & en moins de rien il fait vous con-„ vaincre de la force de ses preuves. „ Je me souviens que, lorsque nous re-„ çumes la nouvelle que Dunquerque „ avoit été livrée entre nos mains, un „ jeune-homme grand Politique, & en „ même tems habile Ingenieur s'étoit „ placé au milieu d'un Caffé des plus „ achalandez de la Ville; là chargé „ de dedommager Sa Majesté très-„ Chrêtienne d'une perte si considera-„ ble, il se mit à fortifier Gravelines;

de

„ de la maniére du monde la plus expe-
„ ditive. L'ouvrage fut poussé avec
„ tant de vigueur & de succès, qu'en
„ moins d'un quart-d'heure, de l'aveu
„ de plusieurs de nos plus riches Bour-
„ geois, la ville étoit aussi forte par
„ mer, & par terre, que Dunquerque
„ l'a jamais été. En un mot, tout le
„ cercle attentif qui environnoit notre
„ Ingenieur, applaudit à son habileté,
„ & jugea que la place étoit imprena-
„ ble; je fus assez téméraire cependant
„ pour en attaquer un des ouvrages de
„ dehors; mais je ne m'étois pas enco-
„ re logé sur la Contrescarpe, que mon
„ homme ravi de montrer, qu'il savoit
„ attaquer aussi bien que défendre fit
„ une vigoureuse sortie sur un de mes
„ boutons; quoique sans vanité je fisse
„ une assez belle deffense, il s'en ren-
„ dit maitre en deux minutes; encou-
„ ragé par ce succès il en investit d'a-
„ bord un autre, & il l'auroit forcé
„ certainement avec la même rapidité,
„ s'il n'avoit pas été détourné de son
„ entreprise par un courier, qui lui
„ porta la nouvelle d'une collation, où
„ sa présence étoit absolument necessai-
„ re pour donner l'assaut général à un
„ grand pâté. Là dessus il troussa bon

 de

„ de lever le siege, & il fit sa retraite,
„ avec quelque espece de précipitation.

„ Pour rendre justice à tout le monde il faut que je vous dise que dans les Caffez que fréquentent nos jeunes Jurisconsultes, on va un peu plus bride en main; vous y pouvez haranguer, avec ceux là même qui se mêlent de Politique, sans qu'il vous en coute tout au plus que deux Boutons par jour. Moi-même, qui vous parle, j'ai eu l'avantage hier au soir de recevoir un surcroit étonnant de lumieres sur les affaires d'Etat, & j'ai vu ce matin après un examen très exact qu'il n'y avoit qu'un seul bouton à redire à tout mon habit. Pour les Caffez brillants, qui sont les rendez-vous des gens de Cour, vous pouvez y faire l'Orateur, ou prêter attention aux harangues des autres, sans que vos boutons y perdent le moindre fil. . . . .

„ Outre ces Orateurs vehemens, il y en a une autre sorte, qui n'aiment pas moins à parler d'action, mais dont le geste est plûtôt caressant que guerrier. Ces bonnes gens, dans le tems qu'ils travaillent à vous éclairer l'esprit, s'occupent à vous *adoniser*;

ils

„ ils vous accommodent les cheveux, „ ou bien ils prennent la peine de ra- „ juster les plis de votre cravatte, & „ d'en égaliser les deux bouts.

„ On peut supporter en quelque sor- „ te les gesticulateurs de cette espèce, „ qui dans l'esprit de ceux qui les é- „ coutent dans le fond ne tachent qu'à „ s'insinuer, & qui veulent gagner leur „ bienveuillance, en leur rendant avec „ humilité les services d'un Valet de „ chambre; mais je vous avoue, Mon- „ sieur, que je me révolte, contre une „ autre race de Harangueurs qui pous- „ sent l'insolence, jusqu'à prendre un „ homme violemment par la cravate, „ & qui l'étranglent presque pour le „ mieux persuader. C'est votre affai- „ re, ce me semble, Monsieur, d'em- „ pêcher qu'on ne triomphe dans les „ disputes, par la force des bras, & „ vous feriez bien, de fixer une certai- „ ne distance entre les deux parties, „ qui se chamaillent sur l'état & sur „ l'Eglise. Quoi! parce que je ne suis „ pas de l'opinion d'un homme il aura „ le droit de m'ajuster à sa fantaisie, „ de gater mes habits, & même de me „ secouer & de me faire faire la pirou- „ ette dans une chambre?

„ Rien ne me fied mieux à mon a-
„ vis qu'une perruque à la Cavaliere,
„ dont un des bouts me pend sur la
„ poitrine dans le temps que l'autre me
„ tombe negligeamment sur l'épaule,
„ cependant j'ai un ami, qui ne me
„ parle jamais avec quelque chaleur,
„ qu'il ne me jette le nœud de devant
„ sur le dos, au grand detriment de
„ mon pauvre couvrechef, qui perd
„ toujours par là quelques cheveux,
„ qui restent attachez aux boutons de
„ mon habit. Vous pouvez croire si
„ je m'accommode de cette conduite,
„ moi qui n'ai jamais touché cet hom-
„ me du bout du doit, quoique je dis-
„ pute avec lui depuis dix années d'ar-
„ rachepied. Il rend quelquefois des
„ services semblables à des gens qui
„ portent leurs cheveux, & qui ne sau-
„ roient en perdre quelques uns sans
„ douleur; & comme ceux qui sont
„ coeffez de cette maniere sont d'ordi-
„ naire de jeunes gens, j'ai craint plu-
„ sieurs fois que sa civilité ne lui attirât
„ quelque querelle. Il est vrai que dans
„ le temps qu'il leur rejette la chevelu-
„ re sur le dos, il songe à les instruire
„ par ses discours; mais vous savez,
„ que parmi nos jeunes Cavaliers, il y
en

„ en a plus qui sentent, qu'il y en a
„ qui pensent, c'est pourquoi vous se-
„ riez fort bien de l'avertir de n'etre
„ pas si serviable a l'égard des gens,
„ qu'il ne connoit pas familierement. Il
„ devroit sentir qu'il n'y a qu'un ami
„ intime, qui puisse se resoudre, a se
„ communiquer avec lui par la vue,
„ par le tact, par l'ouie, & par l'en-
„ tendement tout a la fois. Je suis &c.

„ P: S: J'ai une sœur, qui se sauve
„ des mains de ces parleurs d'actions en
„ leur abandonnant son éventail qu'elle
„ leur permet de chifonner tout leur
„ soul: mais comment ferons nous nous
„ autres hommes, qui n'avons pas de
„ moyens toujours prests pour faire une
„ si utile diversion.

ARREST DE L'AUTEUR.

„ JE suis d'avis qu'aucun harangueur
„ public ou particulier n'a le moin-
„ dre droit, de chifonner d'autres
„ habits, que les siens; je lui permets
„ de badiner avec son chapeau, de
„ fouiller dans ses poches, d'arranger,
„ ou de deranger sa Perruque, de gri-
„ macer, de secouer la teste, en un
mot

„ mot d'employer tous les mouvements
„ du corps qui puissent faciliter son é-
„ loquence; mais je déclare, que c'est
„ violer la liberté Angloise, que d'user
„ de main mise sur un homme, pour
„ forcer son attention, & j'ordonne,
„ que tout suffrage extorqué a une
„ personne par une pareille contrainte,
„ sera nul & sans effet.

DISCOURS LXIX.

Sed te, decor iste, quod optas.
Esse vetat, votoque tuo tua forma repugnat.
OVID.

Vos agréments mêmes vous empêchent de parvenir a cette réputation que vous souhaitez, & votre beauté s'oppose a vos vœux.

LE malheur d'etre sujet a la Calomnie, dit un Auteur judicieux, est un tribut que le merite paye au public, & Mylord Verulam remarque parfaitement bien, que ceux qui n'ont point de vertu ne sauroient la pardonner aux autres.

Je ne sai pas comment il se fait, que depuis que le monde est monde le beau sexe s'est distingué du coté de la médisance, & de la Calomnie; Juvenal lui-mê-

même ne traitte pas les femmes si mal, qu'elles se traittent mutuellement, & si l'on ramassoit les jugements qu'elles forment les unes des autres, on leur croiroit a toutes le plus afreux Caractère, que l'imagination puisse fournir.

Il y a certains Critiques trop hardis, selon moi, qui osent entreprendre de prouver, contre l'autorité de toutes les Histoires, que la Vertu de Lais égaloit ses charmes; mais que les Phrynés de son temps choquées de cet assemblage odieux de beauté & de merite dans une meme personne de leur sexe, ont suborné les Historiens, pour la dépeindre a la posterité sous les traits d'une Courtizane avare.

Pour moi j'ai les plus tendres égards pour cette aimable partie du genre-humain, & je suis au desespoir qu'elle en ait si peu pour elle même; un amour propre un peu raisonné devroit porter les femmes a ne rien negliger, pour s'entraider a soutenir leur reputation commune, mais par malheur un amour propre grossier leur fait faire presque a toutes les plus grands efforts, pour sapper leur propre réputation, en travaillant a detruire celle des autres.

L'au-

L'autre jour un des fils de Mylady Lizard demanda à sa Mere, qui pouvoit etre assez lache pour répandre des bruits si injurieux de Mademoiselle. . . Eh qui seroit-ce mon fils, repondit elle, sinon quelqu'une de ses bonnes amies. Un autre de ses fils lui dit là dessus, que Belise insinuoit par tout que Dorinde avoit des dents artificielles; je ne m'en étonne pas, repartit Myladi; c'est que Dorinde a répendu la premiere que Belise devoit la fraischeur de son teint, a une certaine eau dont elle seule avoit la Recette.

C'est ainsi que ces aimables babillardes épuisent leur esprit inventif à se rendre suspectes reciproquement, sans songer, qu'il y a parmi nous une troupe de malheureux, qui sont ravis de trouver la baze de leurs médisances dans les discours des Dames memes, charmez d'enlaidir les belles, & de noircir le Caractere de celles qui ont de la vertu.

La jeune Demoiselle, qui m'a fait l'honneur de m'écrire la Lettre suivante merite la Protection de notre sexe, puisqu'elle est traittée par le sien de la maniere la plus injuste, & la plus cruelle. Ce sont les hommes qui ont été la cause

cause innocente de son malheur; c'est aux hommes par conséquent a défendre son innocence contre les insultes de ses ennemis. S'ils avoient été plus chiches a lui donner des éloges, les femmes auroient été moins prodigues dans les calomnies, dont elles l'accablent.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ J'Ignore a quel âge vous bornez la
„ premiere fleeur de la jeunesse d'une
„ fille, mais je sai bien qu'a peine
„ suis-je sorti de ma quinzieme année;
„ mon Pere, qui est mort il y a trois
„ ans m'a laissée sous la direction d'u-
„ ne tendre Mere, avec un bien, si-
„ non considerable, au moins tel, que
„ je puis esperer un jour d'etre avanta-
„ geusement établie dans le monde.
„ Dès que la bien-séance nous eut per-
„ mis de sortir de la retraite, où les
„ premieres semaines du deuil nous a-
„ voient condamnées, ma Mere tou-
„ jours attentive a me procurer quel-
„ que plaisir, me mena avec elle dans
„ toutes les compagnies, qu'elle fre-
„ quentoit; elle fit plus; persuadée
que

„ quecees sortes de divertissements n'é-
„ toient pas assez vifs pour une per-
„ sonne de mon age, elle me permit
„ d'accompagner mes parentes aux spec-
„ tacles, qui malgré leur innocence
„ ne lui convenoient pas a cause de
„ son veuvage. Deux années s'écou-
„ lerent de cette maniere dans les plai-
„ sirs, qui doivent faire les plus fortes
„ impressions sur une imagination no-
„ vice, sur tout quand aucun chagrin
„ n'y mêle la moindre amertume. Tout
„ le monde m'accabloit de caresses,
„ les Dames avancées en age se fai-
„ soient un devoir de me dire a l'envi
„ les unes des autres, que je ne faisois
„ que croitre & embellir, & les jeunes
„ se disputoient ma compagnie comme
„ un plaisir & comme une espece
„ d'honneur; Mais a peine fus-je en-
„ trée dans la troisieme année de cette
„ vie delicieuse, que mes parentes com-
„ mencerent a dire a ma Mere, que
„ Mademoiselle Julie n'étoit plus un
„ Enfant, & qu'elle devenoit grande
„ fille. Je m'apperçus moi-même que
„ je m'attirois les regards des jeunes
„ Cavaliers, & que par tout ils me
„ distinguoient avantageusement de mes
„ amies; mais je remarquai, qu'à me-
sure

„ sure des progrez que je faisois dans
„ l'estime des hommes, je reculois dans
„ la faveur des femmes; celles, qui
„ m'avoient honorée de l'amitié la plus
„ intime ne me marquoient plus que
„ de l'indifference & que le froid le
„ plus glacé; d'autres prestants de la
„ malice a toutes mes expressions, me
„ faisoient dire des choses, qui ne m'é-
„ toient jamais venues dans l'esprit, &
„ de la elles prenoient occasion de
„ rompre avec moi tout commerce.
„ J'entendois dans tous les lieux a l'en-
„ tour de moi des murmures, dans les-
„ quels je ne comprenois, sinon que
„ j'étois une petite Demoiselle, qui a-
„ voit bien ses petites humeurs, &
„ d'autres sens vagues de la même na-
„ ture, dont il m'étoit impossible de
„ faire voir la fausseté; aussi ne m'en
„ mettois-je gueres en peine; j'avois
„ un fier mépris pour toutes ces mali-
„ gnes insinuations, jusqu'a ce que la
„ semaine passée ma Mere revint au lo-
„ gis en me disant, qu'il couroit un
„ bruit dans la ville, qui devoit me
„ ruiner de réputation en qualité de
„ Belle-fille; j'eus beau lui demander
„ ce que c'étoit, mais craignant de me
„ chagriner trop, elle me refusa opi-
nia-

„ niatrement de m'éclaircir le dessein, & „ peutestre ne l'aurois-je jamais deviné, „ sans une rencontre, que j'eus hier „ dans une assemblée de Messieurs & de „ Dames. „

„ Il y avoit entre autres un Cavalier „ très spirituel, qui après avoir badiné „ ingenieusement avec la plûpart des „ autres Dames, en les raillant & en „ leur contant fleurettes s'adressa à la „ fin à moi; pour vous, Mademoisel„ le, dit-il, je ne saurois rien vous di„ re de plus juste qu'en vous appli„ quant ces vers de Mr. *Prior.*

Sa taille qui se perd par degrez dégagée
Ravit par sa proportion,
Et sa molle démarche avec art négligée
Charme par son expression.

„ A peine eut-il prononcé ces vers que je „ remarquai une grimace maligne sur le „ visage de plusieurs Dames, qui la se„ conderent par cette partie de l'exerci„ ce de l'éventail, qui exprime le dédain. „ Une d'entr'elles voulant me mortifier „ d'une maniere plus sensible demanda à „ ce Cavalier, s'il ne se souvenoit pas de „ ce que *Congreve* dit sur la taille d'Aure„ lie; il ne repondit rien; mais dans l'in-

stant

„ ſtant même il déclama ces vers d'un
„ ton, & d'un air qui marquoient qu'il
„ entendoit fineſſe.

„ Le Cyclope qu'Etna cache dans
„ ſon Enfer ſe courbe, & s'enlaidit,
„ dans tems qu'il travaille

A tirer avec art d'une maſſe de fer
Ces corps, qui d'Aurelie embelliſſent la
Taille.

„ Il n'étoit pas difficile de remarquer
„ la maligne ſatisfaction que ces vers
„ répandirent dans la compagnie. Tou-
„ tes les Dames les unes après les autres
„ ſe firent un plaiſir de répeter les deux
„ dernieres lignes, ſous pretexte d'ad-
„ mirer la juſteſſe & la force des ex-
„ preſſions; tout en les prononçant el-
„ les me montroient les unes aux autres
„ du coin de l'œuil, & je vous avoue,
„ Monſieur, que ma confuſion fut auſſi
„ grande, que ſi ce paſſage m'étoit ap-
„ pliquable avec toute l'exactitude poſ-
„ ſible.

„ Comment faire, Monſieur, pour
„ me tirer de cet embarras. Quel
„ moyen peut-il y avoir au monde
„ pour moi, de convaincre le public
„ de la fauſſeté d'une pareille Calom-
„ nie

„ nie! Helas, c'est bien peu de chose
„ que la beauté, puisqu'elle attire de
„ pareils malheurs à celles, qui la pos-
„ sédent; la Nature ne m'a-t-elle donc
„ prodigué ses faveurs, que pour m'ac-
„ cabler de disgraces; les hommes
„ m'ont rabatu les oreilles mille fois de
„ la finesse aizée de ma taille, du bril-
„ lant de mes yeux, de l'incarnat de
„ mes levres, du juste mélange des lis
„ & des Roses, qui brille, à ce qu'ils
„ pretendent, sur mon teint; mais il
„ vaudroit mieux pour moi que mon
„ visage n'eut simplement rien de des-
„ agréable, que ma voix fut ni rude,
„ ni douce, & qu'il n'y eut rien de
„ choquant dans tout mon corps; alors
„ je pourrois mener une vie tranquille,
„ sans m'attirer l'amour & l'admiration
„ de votre sexe, & par là la haine & la
„ calomnie du mien. Je suis, &c.

„ JULIE. „

Tout ce que je puis répondre à ma belle *Correspondante*, c'est qu'elle doit se consoler par la considération que voici; les femmes qui répandent d'elle des bruits si injurieux, sont persuadées elles-mêmes que ces bruits sont faux; elles

les pourront persuader à d'autres femmes, qu'ils ont quelque fondement, mais les hommes sont assez au fait du tour d'esprit du beau-sexe, pour n'être pas les dupes de sa malice. Ayez bon courage, ma charmante Demoiselle, cette malignité n'est qu'un tribut, que des tailles plus massives, & moins aizées, payent à la délicatesse de la vôtre; suivez le conseil d'un bon vieillard, au lieu d'être mortifiée de ces calomnies, riez-en de toutvotre cœur; c'est le veritable moyen de les détruire; on ne cherche qu'à vous donner du chagrin, vangez-vous-en en ne vous chagrinant point? Je serois au desespoir, que pour vous mettre à l'abri de pareilles sottises, vous voulussiez renoncer à une seule ligne de proportion dans votre taille, ni à la soixantieme partie d'un de vos traits, quand même les charmes, qui vous resteroient seroient capables de rendre cette perte insensible. Continuez seulement à vous montrer dans les assemblées les plus brillantes; paroissez-y d'un air aisé & naturel, & bientôt tout le monde sera desabusé sur une si noire imposture; il n'est pas fort difficile de distinguer entre les graces, que donne la nature, & cel-

les que prête un corps de fer.

Je finirai par le recit d'un fait, qui a une grande rélation avec la matiere de ce discours : Un jeune Gentilhomme de la Province devint, il y a quelques années, éperdûment amoureux d'une personne qui étoit dans la premiere flœur de son age, & qui passoit dans tout le Païs pour une beauté achevée ; après qu'il lui eut fait la cour assez long-tems, avec toute l'ardeur possible, elle méprisa plusieurs partis plus considérables que ce jeune amant, & elle résolut de le rendre heureux ; jamais joye ne fut égale à celle du Cavalier ; mais à peine eut il été douze mois tranquille possesseur de tant de charmes, qu'il commença à y devenir insensible ; son dégoût prit tous les jours de nouvelles forces, mais ne voulant rien négliger pour le cacher à sa malheureuse Epouze, il résolut de faire diversion à son chagrin en quittant pour quelques mois la campagne pour la ville ; cependant, pour que ce petit voyage n'allarmât pas la tendresse de sa femme, il trouva à propos de la mener avec lui. Après y avoir passé quelques jours il fut mené dans une compagnie, où il étoit inconnu. La conversation y tom-

ba sur son Epouze ; & plusieurs Dames se mirent à parler d'elle avec tout le mépris possible ; *Eh voilà donc cette Pecque Provinciale dont on a tant fait de bruit ; comment a-t'elle pu faire pour s'eriger en beauté ; il faut que les hommes de ce Païs-là ait les yeux plaisamment batis. Je crois avoir l'œuil aussi bon, qu'un autre, mais j'ai bien de la peine à découvrir le moindre trait passable dans tout son visage ?* voilà un precis de leurs discours, qui donnerent à notre jeune Epoux la plus grande satisfaction. Dès qu'il fut de retour chez lui, il embrassa sa femme avec transport, en lui disant, que ce n'étoit que depuis ce jour-là qu'il étoit persuadé, qu'elle avoit des charmes infinis, puisque les autres femmes, ne vouloient pas lui en accorder la moindre dose.

DISCOURS LXXI.

— Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem. HORAT.

N'accordons le nom de Poëte, qu'à celui, qui a quelque chose de divin dans l'Esprit, & dont le genie est une source de pensées sublimes.

LETTRE.

„ MONSIEUR.

„ DOcile à vos sages avis je ne neglige point la Lecture des auteurs Classiques, quoique je m'attache de toutes mes forces à l'Etude de la Théologie. Je les considere comme de fécondes sources d'Eloquence, & de bon-sens, & je suis persuadé, qu'un genie encore novice ne sauroit suivre de meilleurs Modelles; par une attention vive à leur stile, & à leur tour d'esprit, on apprend à éviter ces écœuils, contre lesquels une imagination dereglée peut jetter la jeunesse amoureuse de tout ce qui brille. Tels sont l'amour outré pour la déli-

„ catesse, le mépris du naturel, un
„ excès d'images, de faux ornemens,
„ des expressions hazardées ; comme
„ mes amis pretendent que j'ai quelque
„ genie pour la Versification, je l'es-
„ saye quelquefois, & je sens avec plai-
„ sir que mon esprit n'est plus dans cet
„ âge pueril qui se plait aux Antithè-
„ ses, & qui croit faire merveilles, en
„ écrivant par Epigrammes. Ce qui
„ me porte à m'en flatter, c'est que je
„ me sens un gout mâle & raisonnable
„ pour ce qu'on appelle en matiere de
„ Poesie, l'art de peindre les objets, &
„ d'imiter la nature.

„ Rien n'est plus propre à nous char-
„ mer, que ces Tableaux fidelles, ef-
„ fets d'une aimable magie qui produit
„ des especes d'apparitions dans notre
„ esprit ; la raison en est peut-être,
„ qu'en traçant ces images, on n'y
„ employe que les traits, & les cou-
„ leurs, qui placent les objets dans leur
„ jour le plus favorable ; peut-être est-
„ ce l'agréable illusion qui nous trans-
„ porte vers les objets absents, qui sont
„ les plus capables d'égayer notre ima-
„ gination ; peut être encore la source
„ de ce plaisir doit-elle être cherchée,
„ dans la comparaison que nous faisons

„ de la copie, & de l'original, & dans
„ l'étonnement où nous jettent l'art &
„ le genie du Peintre. Il est probable
„ même que toutes ces causes concou-
„ rent à produire dans nos cœurs cette
„ satisfaction, mais quand même il nous
„ seroit impossible de demêler les prin-
„ cipes d'un plaisir si naturel, nous
„ n'en serions pas moins persuadez de
„ la réalité de l'effet, qui frappe gene-
„ ralement tous les hommes.

„ La description d'un paisage, ou
„ d'un jardin fait moins d'impression
„ sur nous, que celle des attitudes &
„ des passions d'un Etre animé; & ces
„ derniers Tableaux nous touchent à
„ mesure que ces attitudes & ces pas-
„ sions marquent de la vivacité; un
„ cheval, qui pait tranquillement nous
„ frappe moins, qu'un cheval, qu'on
„ pousse dans la carriere; & celui-ci
„ ne nous anime pas tant, qu'un cour-
„ sier, qui fait des efforts de vigueur,
„ & d'agilité dans un combat furieux.

„ Rien n'est plus difficile selon moi,
„ que de bien exprimer par des cou-
„ leurs, ou par des paroles, certains
„ mouvemens aussi violents, que passa-
„ gers; ces descriptions demandent une
„ grande force d'imagination, & beau-

„ coup

„ coup dénergie dans le stile, qualitez
„ qui se trouvent dans la Poesie orien-
„ tale, avec bien plus d'étendue, que
„ dans celle des Grecs, & des Ro-
„ mains; l'Etre suprême, qui a trouvé
„ à propos de s'accommoder au genie
„ de ceux, à qui il a daigné reveler ses
„ oracles a mis dans la bouche de ses
„ Prophetes, un langage si fort & si
„ sublime, qu'il étonne & abaisse l'or-
„ gœuil des plus beaux Esprits. Nous
„ trouvons entre autre dans le livre de
„ Job, le plus ancien des Poemes un
„ grand nombre de ces descriptions vi-
„ ves, & de ces tableaux parlants. Tel
„ est le portrait du Cheval; je prendrai
„ la liberté de vous communiquer quel-
„ ques rémarques que j'ai faites sur cet-
„ te noble description, en la mettant
„ en parallele avec les images, qu'Ho-
„ mere, & Virgile nous ont tracées du
„ même sujet. Voici comme le peint
„ l'Auteur Grec dans son Iliade.

Tel trainant les Lambeaux de ses liens brisez
Un Coursier orgœuilleux fait par ses bonds aisez
Disparoitre sous lui le terrain des campagnes;

Rien n'arrête ses pas, ni torrents, ni montagnes;
Flairant de loin l'objet de ses amours fougœux
Il sait rompre, ou franchir, ce qui barre ses vœux.
Il suit d'un pas haté, quand la course l'altere
Le sentier reconnu d'une onde salutaire;
Là de sa soif brulante il étanche l'ardeur,
Et de son sang bouillant modere la chaleur;
Sans frayeur il se livre au cours de la riviere;
Les Séphirs dans les airs font flotter sa criniere.
Il hannit de plaisir; l'Echo répond au bruit,
Devant ses flancs nerveux l'onde s'écarte & fuit.

„ Le portrait que nous donne Virgile „ du même animal a quelque chose de „ plus fini; Le Poete Grec n'en parle „ que par forme de comparaison, au „ lieu que le Poete Latin a pour but de „ nous instruire exactement de la natu- „ re de cette Bête genereuse. Il s'y „ prend de la maniere que voici:

Le cheval plein de feu, quand de loin il entend

Les

Les instrumens guerriers, les cris du combattant,
Dresse une oreille vive, & palpitant de rage
Il promet le combat à son noble courage;
D'un pied impatient il gratte le terrain,
Par ses bonds de son maitre il fatigue la main.
En lui chaque attitude est haute, noble, fiere,
Sur son col gros, massif, badine sa criniere,
Sa corne est ronde, noire, & son pied sec, nerveux,
La campagne s'ébranle à ses sauts furieux
La force, & la valeur logent dans sa poitrine
Des nuages épais sortent de sa narine;
Ses longs hannissemens font retentir les airs
Son œuil ouvert, brillant, fait partir des éclairs;
Dez qu'on lui rend la main, plus promt qu'une Tempête
Au milieu du carnage un seul élans le jette.

„ Voyons à present quel tableau en „ trace l'Histoire de Job; nous ne sau„ rions considerer ce tableau que dans „ un jour qui lui est très desavanta„ geux. Ce livre est écrit dans une

„ langue, dont il nous est impossible
„ d'avoir une connoissance suffisante;
„ le stile en est oriental, & uniquement
„ propre a des peuples d'une imagina-
„ tion échauffée, qui pense & qui s'ex-
„ prime d'une maniere fort éloignée
„ de notre tour d'esprit ; Enfin c'est
„ un poeme & par conséquent il doit
„ perdre beaucoup de sa force & de sa
„ beauté par une traduction en prose.
„ Cependant la description; que nous
„ en allons emprunter, est tellement
„ au dessus de celles que les autheurs
„ Payens nous ont données du même su-
„ jet, qu'il est aizé de voir que les
„ plus belles images d'un autheur mor-
„ tel sont languissantes, quand on les
„ compare avec les idées que le créa-
„ teur forme lui-même des êtres à qui
„ il a donné l'existance : Le Poete sacré
„ introduit Dieu lui-même parlant ainsi
„ à son serviteur Job:

As-tu donné la force au cheval? as-tu revêtu son col de tonerre? l'effrayeras tu comme une sauterelle? Le son magnifique de ses narines est effrayant; il creuse la terre de son pied; il s'égaye en sa force, il va à la rencontre d'un homme armé; Il se rit de la frayeur, & ne s'épouvente de rien,

rien, ni ne se détourne point de devant l'Epée; Il n'a point peur des fleches, qui sifflent autour de lui, ni du fer luisant de la halebarde, & du javelot; Il engloutit la terre plein de motion, & de rage, & il ne croit pas que ce soit le son de la trompette; parmi les trompettes il dit Ha! ha! il flaire de loin la bataille, le tonnerre des Capitaines, & les cris de triomphe.

„ Voilà un raccourci pompeux de „ toutes les images grandes & vives, qu'il „ est possible de former au sujet de ce „ noble animal; Elles sont exprimées „ avec une force de stile qui auroit pu „ fournir aux grands genies de l'antiquité „ des regles du véritable sublime, „ s'ils avoient eu le bonheur de pouvoir „ la prendre pour modelle. Entre toutes „ les beautez de cette description, „ celle qui me frappe particulierement „ c'est qu'au lieu que les Poetes que j'ai „ citez ne peignent que les mouvemens „ exterieurs, & la figure du cheval, le „ Poete sacré fait découler d'un principe „ interieur toute l'action qu'il lui „ donne; ce qui prête de l'esprit & de „ la vie à son tableau. Je crois encore „ dignes de remarque les traits suivans. „ *As-tu revetu son cou de tonnerre?*

„ Tout ce qu'Homere & Virgile di-
„ sent du cou du Cheval regarde la cri-
„ niere. Pour l'Auteur sacré, il se sert
„ de la figure hardie du tonnerre, non
„ seulement pour exprimer le mouve-
„ ment de cette belle partie du cheval,
„ & la criniere flottante, qui fait nai-
„ tre naturellement l'idée d'un éclair,
„ mais encore pour dépeindre la force
„ & l'agitation violente qu'on remar-
„ que dans le cou d'un coursier vigou-
„ reux ; cette agitation est si vive &
„ impetueuse, que toute autre *metapho-*
„ *re* en auroit donné une idée foible
„ dans le stile Oriental.

„ *L'Effrayeras-tu comme une sauterel-*
„ *le ?* Il y a une double beauté dans cet-
„ te expression ; non seulement elle mar-
„ que le courage du cheval en deman-
„ dant s'il est possible de lui inspirer de
„ la frayeur, mais elle donne encore l'i-
„ dée la plus forte & la plus vive de
„ son agilité. Elle insinue, que s'il y
„ avoit moyen de l'effrayer, il s'échap-
„ peroit avec la même legereté qu'une
„ sauterelle.

„ *Le son magnifique de ses narines est*
„ *effrayant*, ou proprement *l'orgueil de*
„ *ses narines est terrible*. Cette maniere
„ de s'exprimer est plus energique & en

meme

„ meme tems plus concise que celle de
„ Virgile, qui fait pourtant le plus beau
„ vers qui fut jamais composé sans in-
„ spiration,

Collectumque premens volvit suis naribus ignem.

„ *Il s'égaye dans sa force... Il se rit de*
„ *la frayeur... Il ne croit pas que ce soit le*
„ *son de la trompette... Parmi les trom-*
„ *pettes il dit ha! ha!...* Tous ces ter-
„ mes marquent un courage qui décou-
„ le d'un principe interieur, comme je
„ l'ai déja insinué ; Il y a encore une
„ beauté particuliere dans cette Phraze:
„ *il ne croit point que ce soit le son de la*
„ *trompette*, c'est-à-dire il le souhaite si
„ fort, il le desire avec tant d'ardeur,
„ qu'il ne sauroit se l'imaginer, mais
„ dès qu'il se trouve au milieu de cette
„ musique guerriere, dès qu'il en est
„ sur, il dit *Ha! ha!* il en témoigne
„ sa joye pour ses hannissements: sa do-
„ cilité est merveilleusement bien de-
„ peinte par la fermeté avec laquelle il
„ affronte le brillant des épées, le sifle-
„ ment des fleches, & le fer luisant de
„ la Hallebarde, & du javelot. Ce trait
„ a été fort heureusement imité par

„ *Oppien*, qui avoit lu le livre de Job, „ selon toutes les apparences. Voici „ comme il parle :

Environné de cris de tumultre & de sang.
L'intrépide coursier sait conserver son rang,
Le son de la Trompette est pour lui plein de charmes,
Il attache un œuil ferme au vif éclat des armes ;
Docile au moindre mot, au moindre mouvement,
Il s'arrête tout court, ou part dans le moment.

„ *Il engloutit la terre*, est une Phraze „ dont se servent encore aujourd'hui les „ Arabes compatriottes de Job, pour „ exprimer une vitesse prodigieuse. Les „ Latins employent une expression, qui „ y a beaucoup de rapport.

— *Latumque fuga consumere campum.*
NEMESIEN

Carpere prata fuga... VIRGIL.
— *Campumque volatu*
— *Cum rapuere, pedum vestigia quæras.*

Il n'est pas possible de donner une image

„ image plus noble & plus hardie d'une „ agilité extraordinaire, qui fait dispa- „ roitre, pour ainsi dire, dans un mo- „ ment sous le cheval les campagnes, „ qu'il parcourt; Je n'ai rien vu qui „ approche davantage de ce trait de „ l'Auteur sacré que ce passage de Mr. „ Pope, dans son Poeme intitulé *la fo-* „ *rest de Windsor.*

L'impatient coursier palpite en chaque veine
D'un œuil vif & brulant il devore la pleine;
Deja prez, monts, ruisseaux, pareissent parcourus,
Qu'il s'arrête un instant, mille pas sont perdus.

„ *Il flaire de loin la bataille, le tonner-* „ *re des capitaines & les cris &c.* Autres „ expressions fortes pour dépeindre l'im- „ patience du cheval; Lucain en em- „ ploye de pareilles, avec cette force „ d'imagination, qui lui est si naturelle,

Ainsi lorsque de cris tout le Cirque resonne,
Le Coursier orgœuilleux, que son maitre emprisonne
Ecume de fureur, bondit, ronge son frein;

Se

Ses efforts redoublez le détachent enfin;
D'un saut impetueux il franchit la barriere
Et plein de noble audace il fond dans la
carriere.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre &c.

JEAN LIZARD.

DISCOURS LXXII.

—Constiterant hinc Thisbe, Pyramus illinc
Inque vicem fuerat jactatus anhelitus oris.

Thisbé étoit d'un côté de la muraille, Pyramus de l'autre, & ils prenoient plaisir de s'unir du moins par leur haleine.

Je n'ai garde de donner mes discours pour autre chose, que pour un assemblage de ce que je vois, de ce que j'entends, & de ce que je pense de mon propre fond; il y entre bien des choses, qui ne sont pas de mon cru, & qui fruits de ma lecture & de mes conversations avec des amis éclairez, ne me lais-

laissent que le mérite de les mettre en œuvre. Ce qui me chagrine, c'est que certaines matieres graves, que je fournis quelquefois à la reflexion de mes Lecteurs s'attirent moins leur attention, que des sujets badins plus propres à amuser, qu'à instruire. Cette triste expérience me force à ne considerer d'ordinaire le vice que de son côté ridicule, & comme une partie de cet amas de mœurs dereglées, que le terme specieux de *Galanterie* sauve dans son sens indeterminé. A moins que de m'y prendre ainsi, je cours risque d'aller au sortir des caffez chez les beurieres, & de perdre en même tems mon travail, & ma réputation. Quelle mortification pour un Auteur de se voir justement le moins lu, lorsqu'il a fait les plus grands efforts pour meriter de l'être; je veux faire de mon mieux pour m'épargner ce chagrin, & puisqu'il faut parler galanterie, je parlerai galanterie; c'est l'unique moyen de plaire universellement, dans un siecle, ou l'esprit d'intrigue amoureuse est descendu jusqu'aux classes les plus viles de la populace, & ou les Laquais mêmes savent languir, & soupirer dans les regles.

Il y a quelque tems que passant par de-

devant une maison distinguée, je fus l'heureux spectateur d'une Scene de basse galanterie des plus Comiques. Une Servante étoit occupée à frotter les vitres au dedans de la maison, pendant que son très humble serviteur le Laquais jouissoit de la félicité d'en faire autant au même chassis du côté de la rue. La soubrette ne paroissoit d'abord que songer uniquement à son ouvrage, & ayant poussé son haleine contre un des paneaux, la suivit un torchon à la main, pour rendre à la vitre sa beauté naturelle; Le pauvre galant accablé de l'air froid de sa belle tira du fond de sa poitrine un soupir qui sembloit devoir être le dernier de sa vie, & d'un air triste & abatu il se mit à imiter la manœuvre de sa cruelle; pendant quelques momens il continua à travailler & à languir de la même maniere; à la fin la belle déridant son front l'honora d'un souris gracieux, mais dans le moment même étendant son torchon devant son visage elle se fit un plaisir de se derober à son admirateur, qui dans une tendre extaze sembloit vouloir forcer tous les obstacles, qui le séparoient de l'objet aimé; avec ce joli manége il parcoururent la moitié d'un chassis; alors chan-

geant

geant de badinage ils se firent un divertissement de couvrir de leur haleine le même carreau, comme s'ils avoient envie de s'entrecommuniquer une partie de leur *Etre*, & de se confondre dans ces exhalaisons.

Les deux amants se donnerent ces marques de tendresse, en tirant de leur *proximité distante* tout ce qui pouvoit flatter le plus leur imagination, jusqu'à ce qu'enfin le chassis fut assez transparent pour que l'amant pût voir dans leur entier tous les charmes de sa maitresse; alors comme s'il n'avoit travaillé, que pour parvenir a ce but, il se jette dans la maison d'un air impatient pour voir sans doute si le brillant des vitres ne fardoit pas sa belle; heureusement pour lui toute la famille étoit sortie; Le couple galant disparut bientost, & il est assez aparent qu'il mit en jeu plus d'un des cinq sens de Nature.

Cette conjecture n'est pas sans fondement; d'ordinaire les amants du plus bas étage font une application plus promte, de leurs soupirs & de leurs tendres regards, que les personnes d'une certaine éducation, qui habituez à un plus grande réserve se disputent le terrain avec plus de methode.

Je

Je me suis fort souvent diverti à faire la revue de toute la galanterie subalterne, qui regne dans la ville, j'ai pris quelquefois un fiacre pendant une journée entiere pour examiner dans ce point de vue toute la foule qui se présentoit a mes yeux. Ce spectacle a son merite, puisqu'on peut assûrer, que dans toute cette multitude prodigieuse d'habitans de Londres, il n'y a peut-être pas une seule créature humaine, qui ne soit engagé dans l'amour d'une maniere legitime, ou criminelle. Ce qui m'a paru toujours le plus amusant dans cette revue, c'est d'observer les intrigues de ces mâles & de ces femelles, dont la vocation est d'agir en public. Si pendant l'Eté rien n'est plus agréable qu'un bois qui résonne de mille accents variez d'oiseaux, qui se font l'amour, on peut dire que pendant toute l'année la Ville n'est pas moins divertissante pour ceux, qui savent demêler les marques de tendresse que se donnent par leurs cris les *personnes publiques*, dont je viens de parler; elles sont partagées en differentes classes de males & de femelles qui paroissent faits les unes pour les autres. Les Fiacres, les Porteurs de chaise, & les Crocheteurs

teurs sont les amants nez des Laitieres, des Herbieres, & de toutes les Revendeuses. Tout cela compose une espece de monde Sauvage, où l'on exprime ses pensées, & ses désirs, par des termes, dont ceux, qui ne sont pas initiez dans ces misteres, sont incapables de deviner la signification; c'est ainsi que souvent une Fruitiere paroît avoir perdu l'esprit en criant des denrées qu'elle n'a point, mais ceux qui sont du secret savent que ce cris n'est autre chose, qu'un rendez-vous qu'elle donne à un Fiacre, qui pousse ses maigres haridelles de l'autre côté de la rue, & qui la comprend à merveilles. Il en est de la même maniere de mille heurlements tendres, qui étourdissent les passants, incapables de distinguer les termes du *negoce subalterne* d'avec les déclarations d'amour affectées à la *basse galanterie*.

La modestie est tellement decriée parmi nôtre petit peuple, que l'exterieur même en est entierement hors de mode; & la marque la plus sensible de la corruption generale de nos mœurs, c'est que les gens du commun exposent leurs vices avec la derniere effronterie aux yeux mêmes des personnes, à qui ils

ils doivent le plus de respect. Les differents ordres, qui composent la nation se suivent de si prez, & s'imitent avec tant d'ardeur, que les desordres les plus honteux descendent des gens les plus qualifiez jusqu'à la plus vile populace par la pente la plus aizée, & sans faire aucune cascade sensible. Cette triste vérité est sur-tout palpable dans ce peuple de Laquais, qui infeste toutes les rues de nôtre bonne Ville. J'ai toujours cru que c'étoit une grande résolution que d'oser passer par devant une troupe de valets de pieds polis, & du grand air. Ces Messieurs, singes constans de leur maitres savent railler, faire l'amour, satiriser de bonne grace, tourner des passants en ridicule, & faire des Commentaires malins sur les habits, & sur la figure des Bourgeois. La licence, dans laquelle on leur permet de vivre, ente sur ces ames viles differens caracteres à la mode; c'est par là que la livrée a ses *chefs de parti*, ses *petits-maitres*, & ses *esprits-forts*.

Quel ravage ces Messieurs ne doivent-ils pas faire dans les mœurs de cette Ile, s'il est certain, comme j'en suis persuadé, que tout homme d'une conduite irréguliere entraîne pour le moins

une

une femme dans ses désordres ; rien de plus contagieux que le vice ; & par conséquent rien de plus sage que d'éviter le crime de repandre le poison de nos mauvaises mœurs sur le caractere de nos prochains. Juvenal enseigne aux gens d'age à respecter les Enfans, & à ne rien dire en leur présence, qui puisse faire de dangereuses impressions sur leurs tendres ames. Cette maxime est très appliquable à la conduite qu'il faudroit tenir avec des domestiques, & ce seroit une espece de vertu de daigner leur cacher les deformitez de notre ame. Notre interêt seul devroit nous porter à cette prudente réserve. Toute autorité est foible, si elle n'a pas pour baze, une véritable estime pour celui qui exerce cette autorité. Les moyens de subsister, que nos domestiques reçoivent de nous, ne suffisent point pour leur inspirer de la soumission, quand nos habitudes vicieuses nous rendent les objets de leurs railleries, & de leur mépris ; jamais on n'est bien servi, que par des gens qui ont une haute idée de notre merite ; & nous nous efforcerons en vain à leur inspirer des sentimens de veneration pour nous, si nous leur étalons sans honte des déreglemens, que nous voudrions

drions bannir de leur conduite.

Un homme ſage peut rire quelquefois quand il voit dans un valet l'imitation des airs ridicules de ſon maitre, mais un amateur de la vertu, ne ſauroit être que mortifié quand il voit les deſordres des gens diſtinguez entez ſur l'ame de ceux, qui le ſervent.

Il n'y a rien ou nos Domeſtiques marquent plus de docilité que dans l'imitation de nos divertiſſements; ne faudroit-il donc pas que le ſimple ſens commun nous dictât la prudence de leur cacher tous nos plaiſirs, qui s'éloigneroient de l'innocence? Quelle preſomtion inſupportable de prétendre, que la ſimple conſidération qu'ils nous doivent, les détournent du vice, dans le tems que des motifs infiniment plus relevez n'ont pas la force de renfermer nos propres deſirs dans les bornes de la vertu?

Je l'ai deja dit; ce ſont les vices à la mode, & ſurtout ceux qui entrent dans la compoſition de ce qu'on appelle galanterie, que les gens, qui nous ſervent, aiment le plus à emprunter de leurs maitres. Juſqu'ici ils ne ſe ſont pas encore aviſez de faire des Elegies & des Chanſons; excepté ce ſeul trait, les

copies

copies valent a peu près les originaux. Mais quels funestes effets ne produit pas une imitation si abominable, & en même temps si naturelle? De là cette race malheureuse de batards qui expiant les crimes de ceux, qui leur ont donné le jour, ou languissent toute leur vie dans une afreuse disette, ou trouvent la mort dans les premiers jours de leur existance.

La possession d'un bien considerable semble en quelque sorte extenuer le crime de ceux, a qui elle fournit les moyens de se livrer a des voluptez criminelles; mais la pauvreté & la servitude liées aux vices qui sont naturels a l'abondance, & a la superiorité du rang, composent un Monstre, qui fait a mon avis, la honte particuliere de ce malheureux siecle. Je suis sur que bien des gens ne daignent pas seulement prêter attention à cette particularité mortifiante, & que d'autres en font un sujet de raillerie; mais pour moi j'y trouve un vaste champ de tristes réflexions; persuadé que de la corruption de nos domestiques derivée de la negligence, & des mauvais exemples des maitres découle un grand nombre des malheurs, qui inondent notre na-

tion, aussi bien que tous les autres peuples de l'Europe. De cette source impure sortent les miseres & l'afreuse disette, qui accablent la vieillesse decrepite. De là les brigandages & les meurtres, ou une malheureuse naissance porte la vigœur de la jeunesse destituée de bien & d'éducation. Si aux malheurs qui naissent du libertinage des gens de famille communiqué à leurs *Laquais*, on vouloit bien opposer les heureux effets de la conduite paternelle d'un maître à l'égard de ses Domestiques, il me semble que rien ne seroit plus naturel que de faire tous les efforts possibles pour se rendre les Bienfaiteurs de la patrie, en veillant sur les mœurs de ceux qui nous servent.

Lycurgue gouverne sa famille d'une maniere si noble, & si prudente, que dans un païs où l'esclavage est si peu connu aux gens du plus bas ordre même, ses Domestiques jouissent d'une liberté, qu'ils chercheroient envain chez tout autre maitre. Il est le Banquier, le conseiller, l'ami, & le Pere de tous ceux, qui dépendent de lui ; la tendresse est la Loi generale de sa maison. Un valet trouve une route sure à la faveur de ce bon Maitre, en aimant ses

ſes compagnons, & en leur rendant ſervice; chacun d'eux ſe recommande ſoi même; en parlant avantageuſement du merite des autres. Pluſieurs petites fortunes sont ſorties de ſa bonté comme d'une ſource feconde, & il menage ſes bienfaits avec tant de prudence, que cette ſource bien loin de s'épuiſer par les canaux où elle ſe jette, ne fait que ſe frayer une route à d'autres ruiſſeaux ſubdiviſez. Il fait du bien avec un diſcernement ſi juſte, qu'il augmente ſes richeſſes en les repandant; mais ce qu'il y a de plus grand en lui, c'eſt qu'il inſtruit par ſon exemple ceux qu'il rend heureux, dans l'art de faire un bon uſage de leur bonheur. Je connois pluſieurs perſonnes, que non ſeulement il a enrichies, mais qu'il a rendues encore capables d'être riches avec bienſeance, & avec dignité.

DISCOURS LXXIII.

Mens agitat molem. VIRG.

Une Intelligence anime tout cet Univers.

LEs véritez les plus ſublimes, qui à peine ont été acceſſibles aux genies les plus beaux & les plus cultivez du Paganiſme ſont devenues à preſent familieres aux eſprits les plus bornez; C'eſt là un vaſte champ de reflexions ſatisfaiſantes, pour un homme qui conſidere les choſes d'un œuil philoſophe & qui poſſede une ame capable d'être charmé du progrès que les connoiſſances les plus utiles font parmi le genre humain.

De quelle ſource peut deriver une revolution ſi ſurprenante dans les ames humaines? d'ou vient, que des Provinces habitées autrefois par des peuples idiots & ſauvages ſurpaſſent dans la connoiſſance la plus relevée de la Théologie, & de la morale, l'ancienne Grece, & les autres païs orientaux, qui ont été regardez comme le ſejour des Arts, & & des Sciences? Eſt-ce un effet de la

ſu-

superiorité de nos talents, & de l'étendue de notre genie? quoi? nos artisans les plus vils auroient l'esprit plus delié, que les Philosophes anciens, qui se sont acquis le plus de réputation? non; cet heureux changement n'est dû qu'au Dieu de la vérité, qui a daigné descendre du Ciel pour être notre Docteur, & pour nous communiquer ses lumieres; ce n'est pas parce que nous sommes genies transcendans, mais parce que nous sommes Chrétiens, que nous sommes instruits des plus augustes veritez, qui sont cachées au reste des hommes.

S'il y a quelques *Esprits-forts*, qui ne sont pas Athées confirmez, la charité doit nous porter à croire, qu'ils n'ont jamais reflechi sur ce que nous venons d'avancer, & que c'est un fait, qui leur est entierement inconnu. C'est dans le dessein de les arracher à une si funeste ignorance, que je vai comparer ici les idées que les Chrétiens se forment de l'éxistance & des attributs de Dieu, avec les Notions grossieres dont le monde Payen avilit ce grand & noble sujet. C'est ainsi qu'un esprit libre de prévention pourra voir d'un seul coup d'œuil tout ce qu'on peut penser de bas

& de déraisonnable, sur la plus auguste matiere, mis en parallele avec tout ce qu'on en peut dire de plus sensé & de plus sublime. Je ramasserai pour cét effet quelques passages de l'Ecriture Sainte que je prierai les Esprits-forts de vouloir bien considerer simplement comme des maximes de quelques Philosophes.

Quoi qu'il y en ait plusieurs, qui sont appellez Dieux, cependant il n'y a qu'un seul Dieu pour nous; il fit les Cieux, & les Cieux des Cieux avec toutes leurs armées, la Terre & ce qu'elle contient, la Mer & tout ce qui y est contenu; Il a dit qu'elles soient, *& elles furent; Il a étendu les Cieux, il a fondé la Terre; & il l'a suspendue sur le Neant. Il a mis des barrieres à la Mer, & il lui a dit, c'est jusqu'ici que tu viendras, c'est ici que s'arrêteront vos flots orgueilleux; Le Seigneur est un esprit invisible, dans lequel nous avons la vie, le mouvement, & l'Etre; Il est la source de la vie; il conserve hommes & bêtes; Il donne la nourriture à toute chair; L'ame de tout Etre vivant est dans sa main; le Seigneur appauvrit & enrichit, il abbaisse & il éléve, il tue & il vivifie; Il blesse & il guerit; Par lui les Rois regnent, & les*

Prin-

Princes administrent la justice ; aucun de nos cheveux ne tombe à terre sans sa volonté ; Tous les Anges lui sont soumis, toutes les puissances lui obeissent ; Il destine la Lune pour les saisons, & le Soleil connoit le lieu où il doit se coucher ; Il tonne par sa voix, & il la dirige sous toute l'Etendue des Cieux, & ses éclairs vont jusques aux bouts de la Terre ; Le feu & la Grêle, la Nege & les Exhalaisons remplissent sa volonté ; Il fait du vent ses Anges, & des flammes du feu ses Ministres ; Le Seigneur regne d'age en age, & son Empire est un Empire éternel ; La Terre & les Cieux periront ; Mais, toi, Seigneur, tu es permanent ; Ils veilliront comme un habit, tu les rouleras comme un vêtement, & ils seront changés, Mais tu es toûjours le même, & tes années n'auront jamais de fin ; Dieu est parfait en connoissance, son intelligence est infinie ; Il est le Pere des lumieres ; sa vue s'étend jusques aux bouts de la terre ; il voit sous toute l'Etendue du Ciel ; Dieu regarde tous les Enfans des Hommes du lieu de son sejour, & il considere toutes leurs œuvres ; Il limite notre route, & il compte nos pas ; Il connoit toutes nos voyes ; Il nous voit quand nous entrons dans nos cabinets, & que nous fermons la porte sur nous. Il fait cha-

chacune des choses, qui nous entrent dans l'esprit, & il est impossible de lui cacher aucune de nos pensées; Il est le scrutateur des cœurs & des reins. Dieu est bon envers tous, & ses tendres gratuitez s'étendent sur tous ses ouvrages; Il est le Pere de l'Orphelin, & le Juge de la veuve; Il est le Dieu de Paix, le Pere de Misericorde, & le Dieu de toute consolation. Le Seigneur est grand, & nous le connoissons point; sa grandeur est impenetrable: qui est ce, sinon lui, qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, & les cieux avec un Empan. Il pese les Montagnes au Crochet, & les coteaux à la Balance. A toi, Seigneur, est la grandeur, la puissance, la gloire, la Victoire, & la Majesté; tu es très grand; tu es très grand, tu es revêtu de gloire; Le Ciel est ton trône, & la Terre le marchepied de tes pieds.

Le genie le plus étendu & le plus beau peut-il s'élever à une idée de la Divinité plus magnifique, plus juste, & en même tems plus aimable, que celle que nous venons de voir peinte par les images les plus fortes, & exprimée par les termes les plus nobles & les plus pathetiques; cependant c'est là le langage de Bergers, & de Pecheurs. Ces nobles sentimens furent particuliers

à

à des Juifs idiots, & à de pauvres Chrétiens persecutez, pendant que les Nations puissantes, & éclairées se livroient à une idolatrie brutale, dont voici une élegante description empruntée d'un de nos Auteurs sacrez.

Qui est-ce qui a formé un Dieu fort, & qui a fondu une image taillée, pour n'en avoir aucun profit; le forgeron prend le Ciseau, & travaille avec le charbon, & le forme avec des marteaux; Il le fait à force de bras, même ayant faim, tellement qu'il n'en peut plus, & il ne boit point d'eau; il en est tout fatigué. Il plante un frene, & la pluie le fait croitre. Il en fait du feu, & il en cuit du pain, il en mange sa chair, laquelle il rotit, & s'en rassasie; Il s'en chauffe aussi, & du reste il en fait un Dieu; il l'adore & se prosterne devant lui, & lui fait sa requête, & lui dit: delivre moi, car tu es mon Dieu. Nul ne rentre en lui-même; & n'a ni connoissance, ni intelligence, pour dire: J'ai brulé la moitié de ceci au feu, & même j'en ai cuit du pain sur les charbons; j'en ai roti de la chair, & j'en ai mangé, & du reste en ferois-je une abomination? adorerois-je une branche de bois?

Si au milieu d'un peuple devoué à un culte si extravagant, un homme se ce-

claroit pour la *liberté de penser*, en sécouant le joug d'une pareille Idolatrie, il faut avouer qu'il feroit honneur à la nature humaine, & qu'il meriteroit le titre glorieux de défenseur de la raison; titre qui a tant de charmes pour nos Esprits-forts. Mais a-t'on le même droit chez une Nation, qui n'adresse son Culte, qu'à l'Etre suprême, & dont la Réligion, tout au moins, n'a rien vu dans ses dogmes, ni dans ses ceremonies, qui choque directement nos lumieres naturelles? Un homme, qui dans de telles circonstances se voile du prétexte de la liberté de penser pour décrier la Réligion de sa Patrie, ne découvre qu'une ame destituée de discernement, & incapable de distinguer entre un esprit libre, & un esprit de contradiction.

Je sai bien qu'un petit nombre de nos Esprits-forts prétend avoir un sérieux attachement pour la Réligion naturelle, mais il me semble qu'ils démentent cette prétention par un travers, qui paroit n'avoir sa source que dans une stupidité invincible; Ils aiment la Réligion naturelle, & ils font tous leurs efforts pour décréditer les livres sacrez, qui ont conduit cette Religion naturelle

le dans l'ame de nos peuples. N'est-il pas naturel de croire que si leur dessein réussit l'effet perira avec la cause, & que nous rentrerons dans le gouffre de cette Idolâtrie où s'âbiment tant de Nations, qui ne connoissent point la Réligion revelée.

A parler proprement, je crois qu'on feroit tort à qui que ce soit d'entre nos Esprits-forts modernes, en le supposant engagé dans les extravagances de l'Idolatrie; mais il est palpable que par imprudence, ou de dessein premedité, il fait tout ce qu'il peut pour y engager les autres hommes. Qu'en faut-il conclure! sinon, que sa conduite l'expose à la facheuse alternative, je ne dis pas de passer pour un fou, ou pour un scelerat, mais de s'attirer le mépris, ou l'execration du genre-humain.



DISCOURS LXXIV.

Igneus eſt ollis vigor, & cæleſtis origo. VIRG.

Il y a dans les hommes un feu divin, & des marques de leur origine celeſte.

LA faculté de comprendre eſt de réfléchir qui nous place au deſſus des Brutes nous expoſe à un grand nombre de troubles & d'inquiétudes, dont les Etres d'un ordre inferieur ne ſont pas ſuſceptibles à cauſe de leur inferiorité même. C'eſt par le moyen de cette faculté, que nous anticipons ſur les chagrins dont des malheurs futurs nous menaçent; c'eſt par elle que des maux imaginaires nous tirons de veritables douleurs, & qu'ingenieux à nous tourmenter nous ſavons aggrandir & multiplier celles qui naiſſent d'un deſaſtre inévitable.

Une vérité ſi ſenſible doit nous engager à faire tous nos efforts, pour faire un bon uſage de ce don ſublime, qui, tandis qu'il n'eſt que l'inſtrument de notre imagination, & le premier reſſort de nos deſirs dereglés, nous rend plus

miserables que les brutes, dans la même proportion, qu'il nous éleve au dessus d'elles.

Un des meilleurs moyens de bien employer cette faculté c'est de se servir d'une prérogative commune à tous les Etres qui perissent; elle consiste dans la force de rappeller notre ame des objets, qui font impression sur les sens, & de tourner toute son activité sur elle même.

C'est en faisant usage d'un privilege si inestimable, que je réussis souvent à mettre des bornes aux chagrins, qui ont leur source dans ces petites infortunes méprisables, qui varient la vie humaine; le moyen qu'elles fassent des impressions durables, sur une ame, qui se considere comme une image de la Divinité; sur une ame qui se releve par la contemplation satisfaisante de ses propres attributs, & qui sait y découvrir le caractere de son origine celeste, & une route qui peut la conduire à la connoissance du Pere des esprits.

Jamais l'attention que je porte sur moi-même, ne me cause une joye plus vive, que lors qu'elle se prête toute entiere à la consideration de mon immor-

talité; C'eſt alors que je me ſens capable de regarder avec un noble mepris tout malheur paſſager, perſuadé que je ſuis le maitre de jouir, dans un petit nombre de momens, d'une félicité parfaite, & inalterable. Sans cette certitude conſolante, il vaudroit mieux être le plus ſtupide & le moins vivant de tous les animaux, qu'un Etre intelligent mis à la torture par un deſir invincible d'exiſter toûjours, ſans pouvoir eſperer avec fondement, qu'un deſir ſi naturel ſera un jour rempli.

C'eſt avec la plus grande ſatisfaction, par conſequent, que je vois l'inſtinct, la raiſon, & la foy ſe liguer enſemble pour m'aſſurer d'une ſi precieuſe vérité. Elle nous a été revelée par la Divinité même, les Philoſophes les plus éclairez l'ont decouverte, & les idiots ont un vif penchant à la recevoir, dez qu'on la leur propoſe. C'eſt encore un amuſement fort agréable de réflechir ſur les differentes formes ſous leſquelles le Dogme de l'immortalité de l'ame a paru dans le monde; La Metempſicoſe de Pythagore, le Paradis voluptueux de Mahomet, & le ſombre Empire de Pluton abboutiſſent tous au même centre, je veux dire à la durée

de

de notre existance après la mort, & à une distribution de peines, & de recompenses, proportionnées à la conduite des hommes dans cette vie.

Mais dans tous ces plans d'une vie avenir il y a quelque chose de grossier, & un manque de vrai-semblance, qui choquent un esprit raisonnable & fait à la Réflexion. Rien, au contraire, n'est plus naturel & plus sublime, que l'idée que la revelation nous donne d'un bonheur futur; ce que l'œuil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, & ce qui n'est point entré dans l'esprit de l'homme pour le concevoir, c'est là ce que Dieu a préparé pour ceux, qui l'aiment; les *Siftemes* dont nous avons parlé ci-dessus ne sont que des portraits ornez, & embellis de ce qu'on appelle félicité dans ce monde, au lieu que dans la description indeterminée & generale, que nous venons de voir, il y a une grandeur & une noblesse, qu'il est difficile d'exprimer; elle nous fait sentir qu'il faut une élevation d'esprit extraordinaire, non seulement pour être capable de gouter les délices du Paradis des Chrétiens, mais encore pour en former quelque idée.

Il

Il eſt vrai, que pour ſe proportionner à notre imagination foible, & à la baſſeſſe de nos conceptions, nos livres ſacrez employent ſouvent les termes de *lumiere*, de *gloire*, de *couronne*, de *triomphe*; ces images ne ſervent qu'à nous donner un leger craïon, d'une felicité qui eſt infiniment au-deſſus de nos idées ordinaires: la même choſe paroit encore dans les expreſſions ſuivantes:

Celui qui eſt aſſis ſur le Throne les couvrira comme un Pavillon. Ils n'auront plus deſormais ni faim, ni ſoif, & ils ne ſeront plus expoſez aux ardeurs du ſoleil; ni à aucune autre ardeur, parce que l'agneau qui eſt ſur le throne ſera leur Paſteur; il les menera aux ſources d'eaux vives, & Dieu eſſuiera toute larme de leurs yeux. Il n'y aura plus pour eux ni mort, ni peine, ni inquietude; toutes choſes vieilles ſont paſſées; voici toutes choſes ſont devenues nouvelles; il n'y aura plus de nuit; & ils n'auront plus beſoin de la lumiere du ſoleil, Car le ſeigneur Dieu leur donnera ſa lumiere, & il les abreuvera dans le fleuve de ces delices. Ils regneront a jamais, & ils recevront une couronne, qui ne ſe fletrit point.

Quelques vagues, que ſoient ces ima-

images, elles ne laissent pas de remplir nos cœurs de la joye la plus vive. Ne faut-il pas avoir l'imagination bien seche, & l'esprit bien sombre pour preferer à ces idées, celle de l'annéantissement de notre Etre? ne faut il pas même être d'un bien mechant naturel, pour détourner les hommes de la persuasion d'une verité, qui quoique presentée à l'ame dans l'éloignement lui est si agréable, & en même temps si utile? Je dis plus, il faut être d'une stupidité parfaite pour ne pas voir, qu'il y a un Dieu, ou pour sentir que ce Dieu existe, sans s'appercevoir que notre systheme d'une vie future est une consequence naturelle de son existance, & des attributs, qui demandent que le *monde intelligent* soit crée pour une fin, aussi bien que le *monde corporel*.

Je ne sai de quel principe deriver ce tour d'esprit de nos défenseurs de la liberté de penser, a moins que ce ne soit d'un manque d'occupation, joint a une malheureuse affectation de singularité, source feconde d'erreurs. Dans la supposition que ma conjecture est juste, je vai faire quelque effort pour deraciner ce mal, en instruisant nos

Phi-

Philosophes par excellence sur deux articles, qu'ils semblent n'avoir jamais honorez de leur attention.

Premierement, ce qui nous attire l'estime & l'admiration des hommes sensez ce n'est pas d'avoir des idées singulieres, mais d'avoir des idées singulieres, qui charactérisent un genie superieur, & un cœur rempli d'un amour extraordinaire pour le genre-humain. Prendre un de ces objets pour l'autre est une meprise, qui ne sauroit naître que d'une grande confussion d'Idées, & je suis le plus trompé des hommes, si nos Esprits forts modernes ne surpassent pas tous les Auteurs du monde, en raison confuse, & en imagination dereglée.

Ces Messieurs me permettront de leur enseigner en second lieu, qu'il y a un très grand nombre de sujets à la portée de l'esprit humain, qu'on peut les considerer en differents jours, & de differentes faces, & que leurs differentes combinaisons sont innombrables; il y a par consequent une infinité de matieres, sur lesquelles il peuvent exercer leur raison, sinon au grand avantage de leur prochain, du moins d'une maniere amusante

musante pour eux-mêmes sans être choquante ou pernicieuse à l'égard des autres. S'ils veulent bien employer de ce côté-là leurs talens de penser avec liberté, & la prodigieuse force de leur esprit, ils auront peut-être l'avantage de raisonner de travers, sans qu'on y prenne garde seulement. Mais en vérité il est insupportable de voir des gens former, sans esprit & sans raisonnement le dessein de ruiner de fond en comble les loix divines & humaines; on ne sauroit leur permettre de tourner en ridicule & de mépriser impunément leurs compatriottes, parce qu'ils ajoutent foi à des véritez, dont dépend la felicité presente & future du genre-humain. Pour moi, je promets à ces grands hommes de ne rien négliger pour rendre leurs personnes & leur conduite aussi méprisables & aussi odieuses, qu'elles meritent *de l'être*.

Je remplirai ce qui me reste de vuide dans mon papier, d'une Lettre que je viens d'écrire à un jeune homme, dont les pieces enrichissent fort souvent ma feuille volante, telles qu'elles sortent de sa plume, & sans que j'y change la moindre chose:

MON-

„ MONSIEUR,

„ J'Ai bien reçû votre derniere Let-
„ tre, avec les discours, qui y é-
„ toient renfermez, & qui ont pres-
„ que suffi pour remplir mes deux der-
„ nieres feuilles volantes. Je ne saurois
„ que me considerer moi-même avec
„ mépris & avec mortification, quand
„ je songe, que j'ai perdu plus d'heu-
„ res que vous n'en avez vécu, quoi-
„ que vous me surpassiez en tout ce
„ qui doit rendre la vie desirable à un
„ homme de bien. Avant que de vous
„ connoitre, je me suis imaginé que
„ c'étoit la Prérogative des intelligen-
„ ces celestes seules, de joindre de
„ grandes lumieres à une grande inno-
„ cence dans les mœurs. Quand au
„ milieu de la bouillante jeunesse où
„ vous vous trouvez, on est capable
„ de se divertir à former les reflexions
„ les plus sublimes & les plus pieuses,
„ & qu'on se fait un plaisir d'y répon-
„ dre par sa conduite, on est parvenu
„ au plus haut degré de perfection, &
„ de felicité, dont la vie humaine soit
„ susceptible. J'espere qu'un éloge si
„ vrai ne vous sera pas indifferent. Le

plus

„ plus grand honneur qu'un jeune-
„ homme puisse recevoir c'est quand il
„ est respecté & reveré par un hom-
„ me d'age, qui n'est pas au dessous de
„ lui, ni en rang, ni en fortune: le no-
„ ble mépris que vous avez pour les
„ plaisirs, pour les richesses, & pour les
„ dignitez doit vous les attirer un jour
„ selon toutes les apparences. Je vous
„ les souhaitte, non pas pour l'amour
„ de vous, mais pour la seule raison
„ qui puisse vous les rendre agréables
„ à vous-même; je veux dire, pour
„ l'amour d'un grand nombre d'hon-
„ nêtes-gens, qui trouveront leur bon-
„ heur dans le vôtre,

Je suis, &c.

DISCOURS LXXV.

Inest sua gratia parvis. VIRG.

Les petits hommes ne laissent pas d'avoir leur agrément.

UNe des meilleures regles de conduite est celle qui veut, que nous cherchions notre bonheur dans l'art de nous accommoder à la nature

ture & d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. L'Auteur de la Lettre suivante est tellement convaincu de la verité de cette maxime, qu'il fait un sujet de plaisanterie d'une chose qui seroit pour un petit esprit une source inarissable de chagrin & de mauvaise humeur. Il faut savoir que par rapport à la taille il ne sauroit gueres passer que pour un demi-homme, mais c'est le meilleur petit homme de l'univers ; il est toûjours pendu aux côtez de ses amis, & il fait tous ses efforts pour montrer que dans les petites boetes on conserve le meilleur onguent, depuis peu il a erigé une societé par le moyen de laquelle il se flatte d'acquerir une petite réputation aux gens de sa taille. Voici sa Lettre.

„ MONSIEUR,

„ JE me souviens de vous avoir en-
„ tendu dire en parlant des gens,
„ dont la figure est renfermée dans
„ de bornes étroites, que souvent on
„ ne prendroit pas garde à leur petites-
„ se, si toutes leurs manieres n'annon-
„ çoient pas un petit homme, qui en-

„ rage

„ rage de n'être pas plus grand; cer-
„ tainement on n'eſt preſque jamais ri-
„ dicule pour être ce que l'on eſt, mais
„ pour vouloir être ce que l'on n'eſt
„ pas, & cette réflexion eſt également
„ vraye & par rapport à l'ame, & par
„ rapport au corps.

„ Il faut avouer pourtant que tous
„ les hommes ne ſont pas coupables au
„ même degré d'une ſi impertinente
„ affectation, & vous ſerez bien aize
„ d'apprendre que de concert avec
„ quelques autres Pigmées comme moi
„ j'ai formé une cotterie, & que nous
„ avons reſolu d'être hardiment petits.
„ Oui, Monſieur, nous ſommes tous
„ entré dans une conjuration formelle,
„ pour ſoutenir la dignité de notre pe-
„ titeſſe ſous la mouſtache de ces Col-
„ loſſes du genre-humain, de ces Hy-
„ perboles de notre eſpece, de ces geants
„ qui croient valoir mieux que nous,
„ parce qu'ils nous regardent de haut
„ en bas.

„ Le jour de notre établiſſement a
„ été le 21. de Decembre, le jour le
„ plus court de l'année, dans lequel
„ nous celebrerons déſormais l'anniver-
„ ſaire de cette heureuſe inſtitution,
„ en mangeant enſemble un plat de
„ chevrettes.

La

„ La salle que nous avons choisie
„ pour y tenir nos assemblées est dans
„ *la petite place*; & ce qui nous a sur-
„ tout déterminé, à preferer ce quar-
„ tier à tout autre, c'est qu'il nous
„ met dans le voisinage de *l'opera des*
„ *Marionettes*, pour les acteurs duquel
„ nous sentons tous une tendresse fra-
„ ternelle.

„ La premiere fois que nous nous
„ y trouvames en corps, une bonne
„ vieille nous amena son fils, en disant
„ qu'elle seroit bien aize qu'il fut ele-
„ vé dans notre Ecole, par ce qu'il y
„ avoit des garçons si posez & si jolis:
„ ce petit accident ne nous a point dé-
„ couragez; nous n'avons pas laissé
„ d'inviter a être des nôtres tous ceux
„ dont la stature n'excede pas cincq
„ pieds, mais ils nous ont envoyé pour
„ la plupart faire leurs excuses, sous
„ pretexte qu'ils n'étoient pas duement
„ qualifiez pour etre membres de no-
„ tre Cotterie.

„ Un d'entre les invitez nous a fait
„ dire qu'en effet il n'avoit pour à pre-
„ sent que cinq pieds, mais que son
„ cordonnier & son perruquier lui a-
„ voit promis à eux deux le surcroit
„ de deux pouces.

„ Un autre nous a allegué qu'il étoit
„ assez malheureux pour avoir une
„ jambe plus longue que l'autre, &
„ qu'il avoit été pris a son desavanta-
„ ge par ceux qui avoient accusé sa
„ figure de n'être haute que de cincq
„ pieds, puisque montée sur son autre
„ jambe elle avoit pour le moins cincq
„ pieds deux pouces & demie. Il y en a
„ eu qui ont poussé leur vanité jusqu'à
„ revoquer en doute l'exactitude de no-
„ tre *mesure*, & d'autres au lieu de re-
„ pondre, comme il falloit, à notre
„ politesse nous ont informé de certai-
„ nes personnes plus petites qu'eux;
„ en un mot tous les petits hommes de
„ cette bonne ville, excepté un nom-
„ bre fort limité, ont désavoué la bas-
„ sesse de leur taille, & nous ont re-
„ commandé quelque voisin, ou quel-
„ que parent, qu'ils regardoient com-
„ me plus petit qu'eux. Qu'elle honte,
„ que des gens atteints & convaincus
„ par leur barbe d'être hommes faits se
„ rendent coupables d'autant de tri-
„ cheries, qu'on en découvre dans des
„ Enfans ridiculement ambitieux, quand
„ on veut les mesurer l'un contre l'au-
„ tre.

„ Nous avons achevé depuis peu

„ d'accommoder la sale de l'assemblée
„ à notre fantaisie, & d'en proportio-
„ ner les meubles à notre taille. D'a-
„ bord nous en avons fait ôter tous les
„ fauteuils, chaises, & tables, qui a-
„ voient servi aux hommes ordinaires
„ pendant plusieurs années ; les incon-
„ veniens, où nous avons été sujets
„ lorsque nous en faisions usage, sont
„ inexprimables. Tout le corps de no-
„ tre President étoit abimé dans son
„ fauteuil, & quand il étendoit ses
„ bras de côté & d'autre il ressembloit,
„ au grand détriment de sa dignité un
„ enfant qu'on renferme dans une ma-
„ chine roulante, pour qu'il apprenne
„ à marcher. Cette chaise d'ailleurs
„ étoit si large, qu'un Turlupin en
„ prit un jour occasion de soutenir,
„ que quoique le Président y fut, c'é-
„ toit toujours un *siego vacant*. Notre
„ table d'ailleurs étoit si élevée, qu'un
„ homme entrant par hazard dans la
„ sale lorsque nous étions sur le point
„ de souper, & voyant nos mentons
„ presque appuiez sur nos assiettes nous
„ prit pour une troupe de personnes,
„ qui attendoient une douzaine de bar-
„ biers pour se faire razer. Il arriva
„ une autre fois qu'un membre de no-
tre

„ tre société s'avisa de medire de notre
„ President, qu'il crut bien loin de là,
„ quoique il ne fut qu'éclypsé totale-
„ ment par une grosse bouteille de vin
„ de Florence.

„ Vous voyez bien, Monsieur, que
„ ce sont là des raisons plus que suffi-
„ santes pour changer de meubles; nous
„ nous sommes encore résolus à une
„ autre réforme, qui n'est pas d'une
„ moindre importance; c'est de baisser
„ tellement la porte que tout homme
„ qui excede cinq pieds de hauteur n'y
„ sauroit passer sans se heurter le front;
„ de cette maniere elle n'est propre
„ que pour les gens qui ont la petites-
„ se requise pour avoir l'honneur d'ê-
„ tre de notre corps.

„ Voici quelque statuts de notre so-
„ cieté.

„ Si un de nos membres, quelque
„ duement qualifié qu'il soit, s'efforce
„ à s'élever au dessus de lui-même par
„ la maniere de s'étendre, ou de trous-
„ ser son chapeau; si dans une grande
„ foule il marche sur la pointe des
„ pieds pour paroitre aussi grand qu'un
„ autre, ou s'il met furtivement sous
„ son coussin quelque chose qui le haus-
„ se dans sa chaise, il sera condamné

„ de ne porter pendant tout un mois
„ que des souliers sans talons.

„ Si un membre tire avantage de sa
„ perruque, de son chapeau, de ses
„ souliers, ou quelque autre partie de
„ son ajustement, pour paroitre plus
„ grand, ou plus gros qu'il n'est, il
„ sera obligé de porter des talons rou-
„ ges, & un plumet de la même cou-
„ leur, afin que sa stature réelle soit
„ bornée par des limites remarquables,
„ & qu'on le demêle facilement d'avec
„ ses souliers & son chapeau.

„ Si un membre achete pour son
„ propre usage un cheval de main,
„ haut de plus de quatorze paumes &
„ demie, le dit cheval sera vendu; on
„ lui donnera à la place un petit cour-
„ sier Ecossois, & le surplus de l'argent
„ sera employé à regaler la compagnie.

„ Si quelque membre ose fouler aux
„ pieds les loix fondamentales de la
„ Cotterie, jusqu'à s'élever sur plus
„ d'un pouce & demi de talon, il sera
„ regardé comme coupable du crime
„ de leze petitesse, & il sera chassé de
„ la societé sans aucun delai. Nota
„ bene; le formulaire dont on se servi-
„ ra en exilant un des membres sera
„ conçu en ces mots: *sors d'entre nous*,

„ *&*

„ *& sois grand, si tu peux.*

„ Le sentiment unanime de la socie-
„ té est, que puisque c'est un fait in-
„ contestable que la race humaine est
„ diminuée en stature depuis le com-
„ mencement du monde jusqu'à pre-
„ sent, l'intention de la nature doit
„ être que l'homme soit petit; nous
„ inferons de là que nous sommes plus
„ excellens que les autres mortels, &
„ que nous ne faisons que devancer le
„ Genre-humain dans la perfection jus-
„ qu'à laquelle il doit s'abaisser un
„ jour.

„ Je suis à la lettre

„ Votre très-humble &
„ très petit serviteur.

JEAN LE COURT.



DISCOURS LXXVI.

Homunculi quanti sunt. PLAUT.

Que les petits hommes sont grands à leurs propres yeux.

Seconde Lettre du Sieur Jean le Court.

„ MONSIEUR,

„ Comme notre assemblée s'est séparée aujourd'hui plûtôt que „ d'ordinaire, j'ai tout le loisir qu'il „ me faut pour achever la relation que „ j'ai commencée de vous en donner. „ Je vous ai déja entretenu de la nature „ & des vues de notre établissement, „ & il ne me reste que de vous informer du caractere de nos Membres, „ & des sujets de nos conversations.

„ Les personnes, qui se distinguent „ le plus dans notre societé, sont un „ petit Rimeur, un petit conteur de „ Fleurettes, un petit Politique, & „ un petit Heros. Le premier qui „ s'appelle Theodore *Hemistiche* a été „ élu notre President par tous les suf-

„ frages. Il merite cette dignité non
„ seulement par ce qu'il est le plus pe-
„ tit de toute la bande, mais sur tout
„ par ce qu'il est assez glorieux de sa
„ petitesse, pour s'habiller toujours de
„ noir, afin de paroitre encore plus
„ petit. Ce n'est pas tout, il pousse son
„ merite jusqu'à se courber quand il
„ marche dans les ruës. Il est difficile
„ de voir une figure plus grotesque,
„ c'est un petit bout d'homme tout
„ des plus vifs avec de grands bras, &
„ de grandes jambes; Il ne ressemble
„ pas mal à une araignée, & certaines
„ gens l'ont pris à quelque distance
„ pour un petit moulin à vent. Ces
„ avantages corporels sont soutenus
„ par un magnifique talent pour la
„ poesie, & il nous a promis de com-
„ poser un grand poeme en très petits
„ vers pour celebrer tous les grands
„ hommes de notre taille, qui se sont
„ rendus illustres dans le Monde. Il
„ aime *Statius* à la fureur pour l'amour
„ de ce seul vers par lequel ce Poete
„ latin depeint Tydée:

Major in exiguo regnabat corpore virtus,

Sa bravoure faisoit d'autant plûtôt figure

Qu'elle avoit pour séjour sa petite Nature.

„ Il a même resolu de traduire tou-
„ te la Thebaide uniquement par ten-
„ dresse pour ce petit guerrier.

„ *M. Thomas Trotte menu* est un beau
„ petit Brun, & le Damoiseau le plus
„ galant du siecle. Il est extrémement
„ propre dans ses habits, & pour les
„ avoir faits de bon air il employe le
„ même tailleur qui habille les Princes
„ & les Heros de l'*Opera du voisinage*.
„ La vivacité de son tempéramment le
„ porte à se vanter assez souvent des
„ faveurs du beau sexe. Il y a quelque
„ tems qu'il s'excusa de ne pas rester à
„ l'assemblée, en alleguant un rendez-
„ vous qu'il avoit avec une belle, &
„ même avec une belle de riche taille,
„ qui avoit bien voulu lui promettre
„ de satisfaire à tous ses desirs; Un de
„ la Compagnie, qui est son confident
„ nous assura que la chose étoit vraye,
„ mais que la Dame en question qui est
„ d'une humeur un peu gaillarde lui
„ avoit fait cette promesse à condi-
„ tion que le galant & elle seroient
„ attachez ensemble par le gros or-
„ teuil.

„ Pour notre *Politique* c'est un per-
„ sonnage grave de naissance & habile

de

„ de profession. La gravité d'un hom-
„ me de sa taille, paroit en comparai-
„ son de la gravité d'un grand homme,
„ comme celle d'un chat mis en paral-
„ lele avec celle d'un Lion. Notre *il-*
„ *lustre* a pris l'habitude de s'apostro-
„ pher lui-même quand il est seul, &
„ un jour qu'il croyoit être sa seule
„ compagnie, on l'a entendu se com-
„ parer à un petit cabinet, qui renfer-
„ me tous les secrets des gouverne-
„ mens, & les maximes les plus rafi-
„ nées des Princes.

„ Son visage est pale & decharné,
„ ce qu'il faut attribuer à ses veilles &
„ aux efforts d'imagination qu'il fait
„ pour le bien de l'Europe; il est ap-
„ parent même que c'est la cause de
„ son extrême petitesse, puisque rien
„ n'empêche d'avantage un homme de
„ croitre qu'une succession non inter-
„ rompue de soins inquiets. C'est ainsi
„ qu'il a ruiné sa propre constitution
„ en ne songeant qu'a affermir celle de
„ sa patrie. Il est ce que Balzac ap-
„ pelle un *grand Distilateur des maxi-*
„ *mes de Tacite.* Quand il parle il pe-
„ ze chaque parole avant que de lui
„ donner l'essor; on diroit qu'il craint
„ de nous enrichir trop vite de ces su-

 blimes

„ blâmes remarques, &c. il ne ressemble
„ pas mal à un Alambic qui donne gou-
„ te à goute l'extrait des simples qu'il
„ contient.

„ Il s'agit encore de vous dépeindre
„ notre Heros *le Chevalier de la Brette*,
„ Il se distingue surtout par la longeur
„ de son épée, qui coupe sa figure par
„ une ligne oblique en deux parties à
„ peu près égales, ce qui lui donne la
„ figure d'une mouche qui percée d'u-
„ ne épingle au travers du corps par
„ un enfant malicieux ne laisse pas de
„ marcher. Il lui est arrivé un jour
„ d'appeller un grand homme en duel,
„ pour lui avoir donné dans les yeux
„ d'un coup de sa manche. La chose
„ dont il se vante avec le plus d'osten-
„ tation, c'est que dans toutes ses cam-
„ pagnes jamais boulet de canon ne lui
„ a fait baisser la tête.

„ Au reste à l'age de quatorze ans il
„ étoit tout aussi grand qu'il l'est à cet-
„ te heure ; quelque indifferent que
„ soit cette particularité, je n'ai eu
„ garde de la passer sous silence ; il
„ s'en seroit choqué peut-être, car rien
„ n'est plus colerique que les petits
„ Heros.

„ Ce sont là les Messieurs qui ani-
„ ment

„ ment le plus nos conversations; El-
„ les roulent d'ordinaire sur les acci-
„ dents heureux & malheureux, que
„ nous attire tous les jours notre tail-
„ le; nous les communiquons les uns
„ aux autres, comme matieres de rail-
„ lerie; ou bien comme sujets de con-
„ solation mutuelle. Il y a quelques
„ jours que notre President fit une ru-
„ de chute, parce que le poids de son
„ corps étoit incapable de le soutenir
„ contre au grand coup de vent. Ce
„ malheur lui donna occasion de nous
„ dire que ce desastre n'est pas nou-
„ veau, & que la même chose est arri-
„ vée a un Poete ancien qui étoit tel-
„ lement leger, qu'il étoit obligé pour
„ eviter de pareilles culebutes de se les-
„ ter avec du plomb, d'un coté, &
„ avec ses propres ouvrages de l'autre.
„ Notre *petit amoureux* tout aussi sin-
„ cère que le Poete nous raconta hier,
„ qu'il s'étoit gueri de l'amour qu'il
„ avoit eu pour une grande personne,
„ en prenant trois matins de suite avec
„ son *the* une prise de Roman comi-
„ que, dont *Ragotin* est un des pre-
„ miers Heros.

„ Notre guerrier a plus de réserve,
„ & il est trop glorieux pour nous in-

„ ſtruire des *avantures qu'il a manquées*
„ *de mettre a fin*, & des *accidents ma-*
„ *lencontreux* qui ont varié le cours de
„ ſa vie. Pour le *Politique* il ſe décla-
„ re ennemi juré de la raillerie, & de
„ tout badinage; ſon front auſtere ne
„ ſe deride jamais au recit de nos in-
„ fortunes burleſques, on peut juger
„ de la s'il eſt homme a nous etaler les
„ ſiennes & a les placer dans ce jour
„ agréable qui pourroit leur donner un
„ air riſible: s'il nous communique quel-
„ ques cataſtrophes de ſa vie ſerieuſe,
„ ce n'eſt que par forme de plainte,
„ & nous avons aſſez de complaiſance
„ pour lui, pour ne jamais rire de ſes
„ malheurs, que lorſqu'il eſt abſent.

„ Nous avons un ſoin particulier de
„ nous communiquer tous les traits
„ d'Hiſtoire, & tous les charaćteres
„ d'hommes illuſtres qui ſont propres
„ a faire honneur aux petites figures
„ humaines; *Monſieur de la Brette* qui
„ n'a pas plus de lećture, qu'il n'en
„ faut a un homme de guerre nous é-
„ tourdit continuellement du petit Da-
„ vid, qui fit mordre la pouſſiere au
„ grand Goliat, & du petit Luxem-
„ bourg, qui a rendu Louis quatorze
„ *grand Monarque*; Il n'a garde ſur-

„ tout

„ tout d'oublier *le petit Alexandre le* „ *grand*. Pour le ſieur *Hémiſtiche*, il „ ne ſauroit ſe laſſer d'admirer l'affabi- „ lité d'Auguſte, qui dans une lettre „ a Horace l'appelle ſon *joli petit hom-* „ *me*, & il témoigne une une tendreſſe „ particuliere pour Voiture, & pour „ Scarron, qui ont bien voulu don- „ ner a la poſterité l'idée la plus exac- „ te de leur figure abregée. Il décide „ hardiment contre un grand Litera- „ teur, & tous ſes Sectaires, qu'Eſope „ n'a pas été d'un brin plus grand & „ plus joli, qu'on le depeint d'ordinai- „ re; mais notre guerrier ſe déclare de „ l'opinion du ſavant perſonnage dont „ je viens de parler; il ſoutient que la „ guerre des rats & des grenouilles ou- „ vrage attribué à Eſope eſt une Satire „ ſanglante contre les petits Heros, & „ qu'elle ne ſauroit ſortir que de l'eſ- „ prit groſſier que de quelque marouſle „ d'une taille giganteſque. Quant à „ notre Politique, ſon lieu commun „ favori & qui lui égaye le plus l'ima- „ gination eſt un certain Roi d'Egyp- „ te nommé *Bocbor* qui, ſelon le té- „ moignage de Diodore, fut extreme- „ ment petit, mais qui ſurpaſſa tous „ les hommes qui furent avant lui du

„ côté de la prudence, & de l'art de
„ gouverner.

„ Comme j'ai l'honneur d'être Se-
„ cretaire de notre Societé, c'est mon
„ devoir de recoeuillir tout ce qui se
„ dit, & tout ce qui se fait de remar-
„ quable dans chaque assemblée. C'est
„ là ce qui me met en état de vous
„ communiquer les particularitez que
„ vous venez de voir, & de vous don-
„ ner dans la suite d'autres memoires
„ de la même force, sur un sujet si
„ important. Je dois vous dire enco-
„ re que nous avons des Espions dans
„ tous les quartiers de la ville, pour
„ être informez exactement de la con-
„ duite des Pigmées rébelles, qui ont
„ l'audace de mépriser nos loix & nos
„ statuts; qu'ils prennent garde à eux;
„ les grands airs qu'ils pourront se don-
„ ner dans leurs amours ou dans leur
„ combats, afin de passer pour des
„ hommes formels, n'échapperont
„ point aux mesures que nous avons
„ prises, pour en avoir la plus exacte
„ connoissance; nous en serons instruits
„ à coup sur, & nous en instruirons
„ le public, dans la vue de punir & de
„ réformer ces petits ambitieux.

„ Notre Président m'a accordé à
moi

„ moi ſeul le droit d'expoſer à l'indi-
„ gnation de toute la ville tous ces
„ nains intraitables qui par leurs actions
„ veulent deſavouer leur petiteſſe, quoi
„ qu'il ne leur manque que la pauvreté
„ pour être conduits de foire en foire
„ dans des boetes. Il ne s'eſt reſervé à
„ lui-même en qualité de Poete, que
„ certains ridicules diſtinguez & pro-
„ pres à aiguiſer la pointe d'une Epi-
„ gramme. Adieu, Monſieur, je vous
„ ſalue au nom de toute la ſocieté.

„ JEAN LE COURT, Secretaire.

DISCOURS LXXVII.

—Eſt animus lucis contemptor.

L'ame peut ſe paſſer de la lumiere du jour.

Les Lettres ſuivantes ſont curieuſes & inſtructives, & c'eſt tout ce que je donnerai aujourd'hui à mon Lecteur.

I. LET-

I. LETTRE.

„ MONSIEUR,

„ LE papier que je vous envoye „ contient un passage fidellement „ traduit d'un auteur ancien; si vous „ avez envie de vous en servir laissez à „ deviner à vos Lecteurs, s'il étoit de „ la Religion Chrêtienne, ou Payenne.

Dans l'état, où je me trouve, mes chers amis, je ne saurois m'empêcher de vous communiquer mes pensées sur la mort; plus j'en approche, plus je la contemple de près, & mieux je crois en comprendre la nature; je suis convaincu que nos Peres, ces illustres personnages, pour lesquels j'ai senti tant d'amour & de veneration, ne cessent pas de vivre, quoi qu'ils ayent passé par ce que nous appellons le trepas; certainement ils vivent, mais c'est d'une vie, qui seule est digne de ce nom. En effet quand nous sommes emprisonnez dans des corps, nous ne saurions nous considerer raisonnablement, sinon, comme des galeriens attachez à la chaine; Dans cet état, notre ame, qui est quelque chose de divin & qui tire son origine du ciel me semble des-

hono-

honorée & avilie par son union avec la matiere; Elle est exilée de sa véritable patrie. Je ne conçois qu'une seule raison, qui puisse avoir porté l'Auteur de la nature à attacher nos ames à des corps: c'est afin que le grand ouvrage de l'univers puisse avoir des spectateurs capables d'en admirer l'ordre surprenant, & de s'efforcer à en imiter la noble regularité dans toute leur conduite. Quand je prête attention à l'activité infinie de nos esprits, aux traces, que les choses passées laissent dans notre memoire, & à la penetration par laquelle nous perçons jusques dans l'avenir; quand je reflechis sur tant de nobles découvertes, & sur les grands progrès que nous avons faits dans les arts & dans les sciences il m'est impossible de me persuader, qu'un Etre qui possede la source de tant de choses excellentes soit produit, pour être anéanti. Je crois encore sentir distinctement, que mon ame est une substance simple, qui ne saurait être confondue avec quelque chose d'une nature differente, & j'en conclus, qu'elle est indivisible & imperissable.

Gardez-vous bien par consequent de vous mettre dans l'esprit, mes chers amis, que lorsque je vous serai enlevé, je n'existerai plus, & que n'étant plus avec vous

je ne serai nulle-part ; souvenez-vous que pendant que nous avons vecu ensemble vous n'avez pas vu mon ame, & que cependant vous avez été surs que j'en avois une, dont mon corps empruntoit son mouvement & toute son activité. Pourquoi donc vous imagineriez vous que cette ame séparée du corps n'aura plus d'existance, parce que vous n'en verrez plus les actions ? qu'elle ne feroit pas notre extravagance de rendre, comme nous faisons, des honneurs & des hommages aux grands hommes après leur mort, s'ils étoient entierement anéantis, & si leur ame ne survivoit pas à la matiere, qui l'a enveloppée. Pour moi, je ne saurois jamais concevoir, que l'ame ne vit que pendant qu'elle est liée au corps, & qu'elle perit dès qu'elle l'abandonne, je ne comprends pas qu'elle cesse de sentir & de penser, lorsqu'elle est dégagée de cette enveloppe qui sans elle n'a ni raison, ni sentiment. Il est naturel, au contraire, de se persuader que séparée de la matiere, & jouissant de toute la simplicité, & de toute la pureté de sa nature, elle doive avoir plus de lumieres & plus de sagesse, que lorsqu'elle est obscurcie par le corps, qui l'enveloppe comme un épais nuage. Lorsque le corps meurt, il nous est facile de découvrir ce que déviennent toutes ses differen-

tes parties; mais nous ne voyons point l'ame, ni lorsqu'elle est unie au corps, ni lorsqu'elle en est dégagée, & par conséquent son invisibilité après le trépas n'est rien moins qu'une preuve de son anéantissement. Remarquez encore avec moi, que rien ne ressemble plus à la mort, que le sommeil, & que c'est dans le sommeil, que l'ame fait voir principalement qu'elle a quelque chose de divin dans sa nature; c'est alors que les liens qui l'attachent au corps se relachent pour un tems; de quelle maniere ce qu'elle a de celeste ne brillera-t-il donc pas, lorsque ces liens seront entierement brisez?

II LETTRE.

MONSIEUR.

„ Puisque vous avez bien voulu inse-
„ rer quelques pieces Théologiques
„ dans cet ouvrage excellent qui tous
„ les jours nous instruit, & nous amuse
„ j'ose vous prier instamment de faire
„ un pareil usage des réflexions sui-
„ vantes; il y a de l'apparences, qu'el-
„ les auront les graces de la nouveauté
„ pour le Lecteur Anglois, & si elles
„ sont fondées, on en pourra tirer un
„ gran-

„ grand nombre de conſequences tres
„ importantes.

„ Tout homme qui a lu les Evange-
„ liſtes avec quelque attention doit a-
„ voir obſervé neceſſairement, que no-
„ tre Sauveur n'a jamais negligé l'occa-
„ ſion de ſe ſervir de tout ſon zele
„ pour attaquer l'orgueilleuſe Hypocry-
„ ſie des Pharizéens; ſes diſcours n'ont
„ jamais plus de vehemence, que lorſ-
„ qu'ils roulent ſur ce ſujet. Cette
„ découverte publique de leurs crimes
„ cachez faite par un homme, qui
„ perçoit a travers de tous les voiles
„ brillants ſous leſquels ils couvroient
„ la noirceur de leurs ames, leur in-
„ ſpira une telle rage, qu'ils ſe joi-
„ gnerent tous a le perſecuter, avec
„ toute l'opiniatreté poſſible, juſqu'a
„ forcer Pilate, en quelque ſorte, a le
„ faire mourir.

„ La force & le repetition frequen-
„ des cenſures en queſtion a repandu
„ parmi nous l'air le plus odieux ſur le
„ nom de Pharizéen; nous n'entendons
„ par la qu'un homme qui met un prix
„ execſſif à l'exterieur & à la ceremo-
„ nie de la Religion, ſans ſonger a s'a-
„ nimer de ces ſentimens, qui le por-
„ teroient à la pratique ſincere & gene-
„ rale

„ le des devoirs essentiels ; pratique,
„ qui bien loin de deriver d'un atta-
„ chement a la vaine gloire, & a un
„ sordide interêt ne sauroient avoir
„ pour source que l'habitude d'une
„ solide vertu.

„ C'étoit la véritablement le Cha-
„ ractere des Pharizéens ; tous les qua-
„ tre Evangelistes nous le font voir a-
„ vec une evidence egale. Mais ils
„ nous sont depeints par des couleurs
„ moins noires dans l'ouvrage d'un de
„ ces saints hommes, savoir saint Luc.
„ C'est pour ainsi dire une seconde
„ partie de son Evangile, & elle nous
„ est connue sous le titre d'*Actes des
„ Apotres*. C'est la qu'il entre dans un
„ detail exact de ce que les Apotres ont
„ fait & soufert a Jerusalem en execu-
„ tant les ordres qu'ils avoient reçus
„ de leur divin maitre, comme aussi de
„ la conduite de St. Paul, depuis sa
„ vocation à l'Apostolat jusqu'à son dé-
„ part pour Rome. Ce qu'il y a de
„ remarquable, c'est que dans toute cet-
„ te histoire si exactement circonstan-
„ ciée nous ne voyons pas que les Pha-
„ rizéens ayent jamais traversé les pro-
„ grez de l'Evangile ; nous y decou-
„ vrons au contraire, que dans plu-
„ sieurs

„ sieurs occasions ils ont soutenu les
„ Docteurs du Christianisme naissant.
„ Dans ce temps là, les zelez, les fu-
„ rieux persecuteurs des Disciples de
„ J: Christ, étoient les *Sadducéens*, qu'on
„ peut appeller avec justice les Esprits-
„ forts du Peuple Juif. Ils n'admettoient
„ ni résurrection ni anges, ni esprits;
„ En un mot, ils étoient Deistes, si
„ non Athées; ils se conformoient exte-
„ rieurement à la forme de gouverne-
„ ment établie dans l'Eglise & dans l'E-
„ tat; ils prétendoient attachez comme
„ les autres à la Religion de leurs Peres,
„ ne faire qu'une Secte à part, & parce
„ que le Dogme de la Resurrection n'est
„ pas établi dans les livres de Moïse
„ d'une maniere directe & literale, ils
„ soutenoient que c'étoit dans ces livres
„ seuls, qu'il falloit chercher tout l'es-
„ sentiel de la révelation divine. Il ne
„ faut pas s'étonner par conséquent de
„ ce que ces gens-là redoutassent les
„ progrez du Christianisme fondé prin-
„ cipalement sur la Résurrection de
„ notre Sauveur, & sur son Ascension
„ dans le Ciel.

„ De là les efforts continuels, qu'ils
„ firent, pour étouffer cette sainte Ré-
„ ligion dans sa naissance. Lorsque St.

„ Pierre

„ Pierre, & St. Jean eurent gueri un
„ aveugle à la porte du temple appellée
„ la belle, & qu'ils se furent attiré
„ par là l'admiration de tout le peuple,
„ c'étoient les Prêtres & les Sadducé-
„ ens qui les firent mettre en prison,
„ & qui ne les relacherent, qu'après
„ avoir taché de les effrayer par des
„ censures & par des menaces. Peu de
„ tems après les Prêtres furent terri-
„ blement alarmez par la mort d'Ana-
„ nias & de Saphira, & par un grand
„ nombre d'autres miracles, qui suivi-
„ rent cette preuve effrayante du Pou-
„ voir dont J. Christ avoit armé ses A-
„ pôtres. Ils commencerent à trembler
„ pour le culte Levitique qui seul leur
„ fournissoit les moyens de vivre déli-
„ cieusement, & soutenus par toute la
„ Secte des Sadducéens ils emprisonne-
„ rent les Apôtres de nouveau, dans le
„ dessein de les examiner le jour après
„ devant le grand conseil. C'est là que
„ les Prêtres & les Sadducéens propo-
„ serent de traiter ces prétendus coupa-
„ bles avec la derniere rigueur; mais
„ leurs résolutions furieuses furent tra-
„ versées par *Gamaliel* Pharizéen distin-
„ gué, & Precepteur de St. *Paul*. C'é-
„ toit un homme d'une grande authori-
té

„ té parmi le peuple, & dont on voi
„ encore plusieurs décisions conservée
„ dans le corps des traditions Juive
„ appellé le Talmud. Il leur dit, qu'i
„ n'étoit pas impossible que les Apô
„ tres ne fussent animez par l'esprit d
„ Dieu, & qu'en ce cas s'opposer à
„ eux c'étoit vouloir combatre Dieu
„ lui-même. Ce Docteur de la Loi
„ étoit si consideré chez les gens de sa
„ Secte, qu'il est très probable que
„ dans cette occasion importante tous
„ les Pharizéens opinerent, pour ainsi
„ dire, par sa bouche.

„ La mort du premier Martyr St.
„ Etienne arriva peu de tems après, &
„ l'on ne voit point que les Pharizéens
„ y ayent contribué; il est vrai-semblable que ses persécuteurs furent les
„ mêmes gens qui avoient mis en prison St. Pierre, & St. Jean. Il est
„ vrai qu'un jeune-homme de la secte
„ contraire poussa la chaleur de son zele jusqu'a garder les habillemens des
„ bourreaux de ce saint homme; ce
„ jeune-homme, qui porta sa ferveur
„ mal entendue à cét excez, étoit le
„ grand St. Paul, qui fut dans la suite
„ honoré d'une vocation particuliere,
„ & qui converti immediatement par

J.

„ J. Christ lui-même devint l'Apotre
„ des Gentils. Excepté ce grand hom-
„ me arraché a ses erreurs d'une ma-
„ niere si glorieuse, nous ne trouvons
„ dans tous les Actes des Apotres au-
„ cun Pharizéen qui dans les premiers
„ temps de l'Eglise se soit opposé aux
„ progrez de notre sainte Religion. A
„ peine St. Paul converti fut il venu a
„ Jerusalem, que les Sadducéens lui
„ marquerent une haine implacable &
„ qu'ils firent une conjuration contre
„ sa vie; un des moyens, dont il se
„ servit pour se sauver de leur rage, ce
„ fut de se déclarer Pharizéen dans
„ toutes les occasions; dans le Chap.
„ 22 il dit au peuple qu'il avoit été
„ élevé aux pieds de Gamaliel, dans
„ la Loy de ses Peres, de la maniere
„ la plus rigoureuse, & dans le chapi-
„ tre suivant il s'avoue devant le grand
„ Conseil, Pharizeen & fils de Pha-
„ rizeen, & il asseure qu'il étoit accu-
„ sé a cause du dogme de la resurrec-
„ tion des morts, dogme favori de
„ cette Secte. Par là il s'attira la bien-
„ veillance & le secours des Pharizéens;
„ Il est vrai qu'il ne les porta point a
„ reconnoitre notre Sauveur pour le
„ Messie, mais du moins ils furent as-

„ sez favorables a sa Doctrine, pour
„ déclarer que peuteſtre un Ange ou
„ un eſprit lui avoit parlé, & qu'en ce
„ cas s'oppoſer a lui c'étoit s'oppoſer
„ a Dieu lui-meme; c'étoit la l'argu-
„ ment dont Gamaliel s'étoit ſervi au-
„ paravant dans le *Sanhedrin*. Ils ſem-
„ blent avoir été frappés de la ferme-
„ té, avec laquelle les Apotres ſoute-
„ noient la reſurrection de Jeſus Chriſt,
„ comme auſſi des miracles qui appu-
„ ioient cette fermeté & dont ils é-
„ toient tous les jours témoins oculai-
„ res.

„ Pluſieurs d'entr'eux furent aſſez
„ dociles pour ſe convertir ſans le ſe-
„ cours de quelque miracle particu-
„ lier fait en leur faveur, & les autres
„ plus obſtinez ſe tinrent neantmoins
„ en repos ſans mettre obſtacle à l'a-
„ vancement de la Doctrine de J:
„ Chriſt.

„ Voila la maniere dont ſe conduiſi-
„ rent les Phariſiens dans cette impor-
„ tante conjoncture. Pour les Saddu-
„ céens, nous ne voyons pas dans tous
„ les Actes des Apotres qu'un ſeul d'en-
„ tre eux daigna ouvrir les yeux a la
„ lumiere de l'Evangile. Il ſemble
„ meme que les premiers diſciples de
Jeſus

» Jesus-Christ les ayent regardez com-
» me des Heretiques desesperez, &
» nous ne voyons pas qu'aucun mira-
» cle ait été fait pour rappeller quel-
» qu'un d'entre eux de ses funestes
» égarements. Il n'en étoit pas ainsi
» des Pharizéens, & nous en voyons
» un sur-tout conduit au chemin du
» salut par un miracle des plus remar-
» quables ; ce qui met une difference
» sensible entre ces deux Sectes ; aussi
» Saint Paul, après sa conversion, s'est
» toûjours fait une gloire du Pharizéis-
» me dans lequel il avoit été élevé ;
» c'est ce qu'il a fait voir en parlant à
» tout le peuple de Jerusalem, & en
» plaidant sa cause devant le grand
» Conseil & devant le Roy Agrippa ;
» on voit encore la même chose dans
» son Epître aux Philippiens.
» De tous ces faits on peut conclure
» avec fondement, à ce qui me paroît,
» que les censures dont Jesus-Christ a
» accablé les Pharizéens n'ont pas por-
» té proprement sur l'essentiel de leur
» Doctrine, qui estoit réellement pu-
» re & sainte ; Elles n'eurent pour
» objet que leur Hypocrysie, leur A-
» varice, la Tyrannie qu'ils exerçoient
» sur le peuple, l'Orgueil, qu'ils fon-
 doient

» doient sur leur zele outré pour les
» ceremonies de la Loy, & le poids
» qu'ils adjoûtoient à ce joug par leurs
» traditions vetilleuses.
» En voilà bien assez sur cette ma-
» tiere, je n'y joindray que quelques
» réflexions, qui y ont du rapport;
» L'Atheisme me paroît infiniment
» plus pernicieux pour la Societé hu-
» maine, que la Religion sous quelque
» figure terrible qu'elle puisse paroî-
» tre, pourvû que ceux qui en font
» profession, en soient veritablement
» persuadez. Mais un esprit fort qui
» admet à peine une Divinité, & qui
» rejette absolument la revelation est
» un monstre tout autrement formidable.
» Tant qu'il sera luy-même soûmis au
» pouvoir d'autrui, il parlera d'une ma-
» niere pathetique du droit naturel
» & des prérogatives communes à tous
» les membres de la societé, mais dés
» qu'il se verroit armé du pouvoir sou-
» verain, il changeroit sans doute de
» langage, & de conduite; aucun de
» ses principes ne mettroit des bornes
» à ses projets tyranniques. D'ailleurs
» fondez sur les remarques que nous
» avons faites touchant les Sadducéens,
» nous n'avons gueres lieu d'esperer la
conversion

» conversion de nos incredules moder-
» nes. Quelle apparence, qu'un Dieu
» souverainement juste veuille accorder
» à des impies, qui se sont fait un
» jeu de l'attaquer directement, une
» grace suffisante, pour les tirer de
» leurs abominables erreurs!
» Si ces idées sont justes, comme
» j'ose le croire, c'est le veritable temps
» de les rendre publiques, vous en es-
» tes prié, Monsieur, par

Vôtre tres-humble, &c.



DISCOURS LXXVIII.

Ingenium ſibi quod vacuas deſumſit Athenas,
Et ſtudiis annos ſeptem dedit, inſenuitque
Libris & curis; ſtatua taciturnius exit
Plerumque, & riſu populum quatit.

Un Sçavant qui a paſſé toute ſa jeuneſſe dans les Univerſitez, & qui a vieilli dans la pouſſiere du Cabinet, a, dans les rues, l'air d'une ſtatuë qui ſe promene, & ſon air plat donne à rire à toute la Populace.

PUiſque les avantages que nous pouvons attendre dans le monde dépendent ſur tout de nôtre éducation, il ne ſera pas inutile d'examiner s'il n'eſt pas poſſible de donner à cette baze de nôtre fortune plus de profondeur & plus de ſolidité.

Le premier inconvenient de l'Education, c'eſt que dans nôtre enfance elle eſt d'ordinaire uniquement conduite par des perſonnes, qui nous aiment juſqu'à la foibleſſe, & qui ont une idée exceſſive de nôtre genie, & de nos talents; faut-il s'étonner s'ils ſe trompent dans les meſures qu'ils prennent? ſurtout quand on ſonge que pour bien éle-

lever des Enfants, il faut une grande etendue d'habileté, qui manque à la plûspart des Peres & des Meres, quoiqu'il n'y en ait presque point, qui ne se croyent aussi qualifiez pour former le Charactere d'un enfant; que pour le faire venir au monde. Malheureusement ceux qui soufrent le plus d'une education mal dirigée, ce sont les Enfants mêmes, qui ne s'apperçoivent d'ordinaire des égarements dans lesquels on les a conduits, que lorsqu'il est presqu'impossible d'en revenir.

Les Universitez qui devroient fournir naturellement des remedes surs a des maux si dangereux, ne font que les augmenter & les rendre presque incurables. Je ne parlerai que de celles de notre Patrie, & je ferai quelques remarques sur ce qu'il y a de défectueux dans la maniere, dont on y dirige la jeunesse.

Le premier inconvenient que j'y découvre, c'est qu'on ramasse sous la conduite d'un même gouverneur un bon nombre de jeunes gens differens en age, en naissance, en genie, en caractere, & qu'on leur donne constamment les mêmes instructions. Portons nos réflexions sur un Enfant délicat à peine arraché

raché du sein de sa Mere, & accoutumé à suivre tous les desirs dereglez de son cœur, tous les caprices impertinens de son imagination. Devroit-il être gouverné de la même maniere qu'un garnement de dix-neuf ans, que le fouet a conduit de classe en classe, endurci dans les reprimandes & dans le chatiment, & qui sous la discipline la plus rude & la plus farrouche a déja achevé ses dix campagnes de Literature.

Le Lecteur dira sans doute qu'il n'est pas raisonnable d'attendre du maigre salaire qu'on donne à ces sortes de gouverneurs, une attention exacte & suivie sur le different tour d'esprit, & sur les differentes vues de chaque éleve. J'en conviens, & l'on ne sauroit songer sans la plus grande indignation au prix, dont on prétend acheter tous les avantages qu'un jeune homme peut tirer des leçons d'un homme savant & éclairé; si l'on vouloit bien étendre un peu cette récompense, non seulement on animeroit les soins de ces maitres, mais on encourageroit d'habiles gens à se rendre propres à cette profession penible, en rendant leurs lumieres & leurs connoissances plus generales. Jusqu'ici on est bien éloigné d'entrer dans une

con-

consideration si naturelle ; chacun de nos jeunes gens les plus distinguez ne donne à son *Gouverneur academique* que la moitié des gages de son laquais, ce qui devroit faire rougir de honte toute la Nation ; quel fruit ne faut-il pas attendre d'une dépense si prodigieuse ; elle seroit bien mal employée en vérité si l'on n'en étoit dedommagé par les idées les plus justes & les plus nobles de la morale, par une connoissance bien digerée de l'Histoire, par un gout fin en matiere de Bel-esprit, en un mot par tout ce qui peut rendre l'homme grand & heureux. Parlons serieusement sur une matiere si mortifiante ; c'est une chose monstrueuse que des Personnes qui joignent une grande fortune à une illustre naissance soient plus inquiets sur la maniere de dresser un chien, ou un cheval favoris, que sur l'Education d'un fils qui doit hériter de leurs titres, & de leurs biens.

Le second inconvenient de l'*Education Accademique* c'est la veneration pédantesque qu'on y nourrit dans les ames pour le Grec, & pour le Latin ; c'est par là qu'on force également toute la jeunesse à s'exercer sur ces Langues mortes ; qu'elle aye des talens ou non

 pour

pour y faire des progrès. Qu'arrive-t'il? Les jeunes gens qui n'ont ni gout ni inclination pour cette étude sterile en elle-même, s'adressent aux écoliers, qui brillent dans leur college, & ils achetent d'eux tous les mots Grecs & Latins dont ils ont besoin pour satisfaire leurs maitres inflexibles sur cet article. Mais voici un autre défaut encore plus terrible qu'on remarque dans l'Education que notre jeunesse reçoit aux Universitez. Toute l'attention y roule sur ce qu'on appelle profonde érudition; & l'on y neglige avec un mepris general tous les petits talens, qui doivent entrer dans le caractere d'un homme bien élevé. Cependant il y a peu de ces genies qui ont assez de force pour parvenir à une habileté extraordinaire, & dans le cours de la vie, il y a peu d'occasions, où l'on ait besoin de ce genie transcendant étendu & enrichi des connoissances les plus rares. Par consequent les ames communes, qui font le grand nombre, sont interessées à se fournir de certaines perfections subalternes, qui sont à la portée generalement de tout le monde, & qui peuvent être avantageuses dans presque toutes les circonstances de la vie.

D'ail-

D'ailleurs les Personnes, dont nous avons sur-tout besoin pour faire fortune, sont des gens dont la fortune est deja faite, ce sont des Grands, & l'on remarque que ces Grands ont reçu en general une éducation plus superficielle que ceux qui sont d'un rang inferieur. Le savoir vivre & les belles manieres sont le plus souvent tout leur merite, & il est naturel qu'ils considerent, & qu'ils protegent dans les autres les qualitez par lesquelles ils brillent eux-mêmes. Produire à leurs yeux le portrait de leur propre caractere, c'est employer sur eux une flatterie aussi innocente qu'irrésistible. Cependant certains fils cheris de nos doctes Meres les Universitez, quoi qu'ils soient surs de ne pouvoir se pousser dans le monde, qu'en s'insinuant dans l'esprit des grands Seigneurs regardent avec dedain ces petitesses nécessaires, & lorsqu'il s'agit de parler à leurs Protecteurs l'embarras de leur figure se répand sur leurs discours mêmes, & en cache jusqu'au sens commun.

C'est ainsi que par la seule inattention pour certains agrémens, un homme né pauvre se sert d'une methode sure pour le rester toute sa vie.

J'espere que les savants me pardonneront ce que je n'avance ici que pour leur rendre service, & nullement pour les offenser. Je songe seulement à les avertir de ne point négliger certaines qualitez faciles à acquerir, & capables de devancer dans la recherche de la réputation, & de la fortune, le merite le plus solide, les connoissances les plus excellentes.

Si la jeunesse des Universitez devoit être avancée dans le monde à proportion de leur savoir; *si la richesse étoit assurée aux gens intelligens & la faveur aux personnes habiles*, certainement il faudroit mépriser toute application qui n'a pas pour but un merite réel. Mais nous devons être examinez par la multitude ignorante & peu sensée; pourquoi ne pas avoir une complaisance innocente pour son gout peu judicieux; si elle prefere un brillant exterieur aux plus grandes qualitez du cœur & de l'esprit, nous n'en sommes pas responsables; la sottise & l'infamie en est sur son compte. Plus un homme sait s'approprier de talens de differens ordres, & plus il est en état de satisfaire toutes sortes de personnes, & c'est indubitablement dans cette vue, que l'auteur d'un

d'un livre Italien intitulé le *Courtizan*, veut qu'un homme qui se destine à la Cour, sache luter, voltiger, en un mot tous les exercices du corps, quelque bas, qu'il paroissent. C'est très bien raisonner; un jeun-homme, qui a l'intention de se rendre agréable aux yeux de tout le monde, ne sauroit mieux faire que de se procurer tous les agrémens imaginaires & réels qui ont de l'a relation avec tous les gouts differens.

Ces Maximes sont inconnues aux jeunes gens de nos Universitez; au lieu d'employer leur loisir à des amusemens qui les mettroient en état de brusquer la fortune; ils s'en servent pour se voir les uns les autres dans certaines maisons, *où ils boivent, pour oublier leur pauvreté & pour perdre le souvenir de leurs miseres.* Des personnes dont l'Education est si imparfaite peuvent passer chez eux-mêmes & chez leurs semblables pour modestes dans leur conduite, parce qu'ils ne briguent point la gloire d'être familiers avec des gens de distinction; mais il est aisé de faire voir que cette modestie prétendue n'a pour source qu'une souveraine ignorance du savoir vivre, & qu'elle a l'air d'un veritable orgoeuil;

n'est-il pas constant qu'un homme qui se sentant incapable de paroitre devant ses superieurs, sans les rebuter par des airs ridicules, se condamne à ne les pas approcher, est exterieurement dans la même situation qu'un Philosophe bourru, qui meprise les personnes du prémier rang. Je dis plus; cette timidité trop bien fondée devient peu à peu un orgœuil véritable. On cherche des raisons, pour rectifier le principe de cette conduite, qu'un manque de politesse rend necessaire.

On tache de l'attribuer à une noble fierté fondée sur un merite sur de soi-même, & l'on s'accoutume à repandre un air de bassesse sur le procedé de ceux qui font remper leur savoir devant la fortune des ignorans. Il est évident neanmoins, que de raisonner ainsi c'est être dupe volontaire de l'amour propre, qui ne manque jamais de Sophismes pour changer la honte en gloire. Un savant qui fait sans crime la cour à un grand Seigneur ne se prête qu'à l'ordre établi dans la societé; ce n'est point à une personne; c'est à une espece de nécessité, qu'il se soumet, & qu'il rend hommage. Diogene interrogé par un railleur pourquoi les Philosophes

cou-

couroient aprez les gens riches, & non pas les gens riches aprez les Philosophes répondit a mon avis avec autant d'esprit que de bon sens; *c'est que les premiers connoissent leurs besoins, & que les derniers ignorent les leurs.*

Il seroit certainement tres difficile de prouver, qu'un homme de Cabinet ne doit point etre, ce qu'on appelle un galant-homme, & cepandant les Savants le sont aussi peu, que si la chose étoit demontrée avec la derniere evidence; de là vient qu'ils n'ont pas le moindre commerce avec les gens de distinction, que lorsque ceux ci ont un besoin absolu de leurs lumieres; Mais le savant a t il fait ce qu'on avoit exigé de lui, l'homme de qualité le paye, & les voila quittes & dans le même éloignement qu'avant que l'ouvrage fut commandé; Le payement vient d'effacer toute obligation; mais l'habile homme, qui en rendant service daigne etre aimable, oblige, quoiqu'il soit payé; ceux qui le payent de son travail restent toujours redevables a l'agrément de ses manieres, qu'ils récompensent avec plaisir de leur protection, & de leurs bienfaits.

Le Charactere d'un Damoiseau est

celui

celui que les Citoyens de la république des Lettres aiment le plus a tourner en ridicule; cepandant quand nous voyons ensemble dans une assemblée le *fat lettré & sans éducation*, & le *fat Idiot bien élevé* nous voyons le plus souvent que les traits railleurs passent a côté de celui-ci pour tomber en foule sur l'autre. Il n'y a rien là de surprenant; plus de gens sont capables de juger de nos manieres, que de notre conversation, & par consequent une figure platte & des airs gauches frappent & choquent plus generalement que de l'ignorance, des idées fausses, & des termes impropres. Si le savant daignoit avoir de la politesse & du *savoir vivre*, les Damoiseaux, les diseurs de rien, & les ignorants présomtueux, seroient fort mal a leur aize; Ils tireroient peu de secours de leurs turlupinades & de leurs manieres bruiantes, contre des gens qui fonderoient une noble confiance sur leur double merite fruit de leur bon sens, & de leur heureux naturel; De leur heureux naturel, dis-je, car c'est etre naturellement farouche, que de ne se pas plier aux manieres, de ceux qui sont avec nous les membres d'une meme société; ce bon sens & ce bon

naturel

naturel se prestant des forces mutuelles, dans un homme habile & sociable, le rendroient le charme des compagnies; Il se feroit aimer en n'attaquant jamais personne; il se feroit respecter en se defendant à propos. Quelque profession qu'on veuille embrasser; soit qu'on se destine aux affaires, soit qu'on se destine aux plaisirs, il est indubitable qu'il faut de l'éducation pour executer agréablement l'un & l'autre ces projets. Je le repete; ce sont notre air & nos manieres, qui dans les circonstances les plus communes de la vie previennent les gens contre nous, ou en notre faveur; le grand savoir, le genie extraordinaire, n'ont que tres peu d'occasions de briller. Il est deraisonnable par consequent de se donner tout entier a des choses dont peu de gens sont capables de juger, & de negliger absolument ce qui est a la portée des esprits les plus communs.

A propos des Savants; voici la lettre d'une espece d'Animal amphibie, qui joint a un savoir fort problematique une politesse de sa propre façon.

„ MONSIEUR,

„ JE suis grand literateur; je porte
„ une Perruque du dernier blond
„ & j'ai une grande quantité de li-
„ vres tres curieusement reliez, & do-
„ rez: j'excelle a parler comme on ne
„ parle point, & toutes mes Phrazes
„ ont un air de singularité, qui me
„ plait infiniment; je rends visite aux
„ gens de la premiere grandeur, &
„ pour vous donner une idée totale de
„ mon merite, j'ai un joli cabinet de
„ coquilles. Cependant toutes ces ra-
„ res qualitez ne me defendent pas des
„ insultes d'un de mes compagnons en
„ savoir, qui me neglige de la maniè-
„ re la plus criante. Croiriez vous,
„ Monsieur, que des gens d'une can-
„ deur averée m'ont asseuré, qu'il a eu
„ la présomtion de passer par devant
„ ma porte sans me venir rendre ses
„ devoirs; il me semble que ce n'est
„ pas là une conduite convenable au
„ respect que nous nous devons mu-
„ tuellement nous autres Matadors des
„ belles lettres, & je vous conjure d'ê-
„ tre de mon sentiment. Je suis &c.

DIS-

DISCOURS LXXIX.

Cuncti adsint, meritæque expectent præmia Palmæ.

Qu'ils viennent tous ici, & qu'ils attendent le prix de leur victoire.

C'Est une maxime constante dans la Politique qu'une Nation ne sauroit inventer trop d'honneurs pour récompenser les services signalez qu'on rend au public. Par là on excite une noble emulation, on encourage le merite, & l'on inspire a tous les sujets une ambition utile, qui promet les plus grands avantages a toute la Societé. Ce qu'il y a de remarquable c'est que moins ces honneurs coutent au peuple, plus on les estime, & plus ils contribuent a son bonheur.

Les Romains avoient un grand nombre de ces récompenses glorieuses, qui sans enrichir les gens, qui s'en rendoient dignes, les distinguoient avantageusement de leurs concitoyens. Une guirlande faite d'une branche de Chesne & le droit de la porter dans les

festes,

festes, & dans les solemnitez publiques étoient la récompense de celui qui dans un combat avoit sauvé la vie à un de ses compatriotes. La couronne murale n'étoit pas d'un plus grand prix; cependant un Soldat Romain ne balançoit pas à hazarder sa vie pour un don si glorieux, par lequel il croyoit suffisemment payées les entreprises les plus perilleuses.

Parmi toutes ces récompenses brillantes qui n'exposent point à de grands frais celui qui les donne, je n'en trouve point de mieux imaginées que les titres, que le Roi de la Chine dispense à ses sujets qui se distinguent par leurs actions. A ce que rapporte Monsieur *le Comte*, on ne confère jamais ces titres qu'après la mort à ceux qui s'en sont rendus dignes; si un Chinois s'est soutenu dans l'estime de son Monarque jusqu'au trépas, il est nommé dans tous les actes publics, par le titre dont l'Empereur l'honnore, & ses Enfans prennent un rang conforme à la dignité, dont on vient d'annoblir les cendres de leur Pere; cette sage institution tient toujours en haleine l'ambition des sujets; elle les rend toujours vigilans, toujours actifs, & toujours soumis à la volonté du Souverain.

Il n'y a point parmi nous des recom-
enses honorables, qui coutent moins
u Prince, & qui soient plus cheries de
eux qui en jouissent que les medailles,
u'on fait frapper à l'honneur d'un par-
iculier. Mais il faut avouer que dans
a maniere moderne de celebrer une
rande action par des medailles, il y a
ertaines défectuositez qui en diminuent
e prix & qui ne se trouvoient point
ans la methode des Romains; d'ordi-
aire on n'en frappe qu'une seule, pour
n faire present à celui; dont elle cele-
re la gloire, & par là il est lui seul le
épositaire de sa réputation, & l'hon-
eur qu'il reçoit de son Roi est renfer-
é dans des limites trop étroites; il est
ossesseur d'une gloire inconnue à la
lupart de ses compatriotes, & bien
ouvent il n'y a que son épouse, ses
nfans, & quelques amis qui soient du
ecret.

Les Romains s'y sont pris de toute
ne autre maniere; leurs medailles é-
oient leur monnoye courante, & lors-
u'ils croyoient qu'une action meritoit
n applaudissement general, ils en or-
oient un très grand nombre de pieces
e toutes sortes de métaux, telles que
euvent être nos guinées, nos shellings,

&

& nos démi-sols, on les faisoit d'abord courir parmi le peuple comme de l'argent ordinaire, & c'est ainsi que chaque grande action se répandoit en peu de tems jusques aux frontieres les plus reculées de l'Empire. Cette sage Nation avoit même tant de soin déterniser par leur medailles tous les évenemens dignes de memoire, que lorsque quelques unes étoient devenues rares, elle en faisoient frapper de nouvelles du même coin, long-tems après la mort des Empereurs, ou d'autres personnes distinguées dont ces medailles illustroient les grandes actions.

Pendant le dernier Ministere un de mes amis dressa un projet sur la maniere de rendre les medailles utiles à la Nation, & probablement son plan auroit été exécuté si les Ministres n'avoient été accablé de trop d'autres affaires importantes. Comme l'inventeur a parlé de son projet à plusieurs personnes, qui joignent les plus grandes lumieres à la plus haute naissance, on vient de résoudre, a ce qu'on m'assure, l'éxécution de ce plan, & l'on va enrichir plusieurs Liards & demi-sols des particularitez glórieuses du Régne de sa Majesté; c'est là un de ces arts cou-

re-

venables à la Paix, qui merite bien d'être cultivé, & qui ne sauroit qu'être d'une utilité considerable pour la posterité; comme je suis assez heureux pour posseder une copie du projet en question qui a été confié à feu Mylord le Grand Tresorier, je veux bien le communiquer au public. je suis bien persuadé, que ceux d'entre mes Lecteurs, qui ont quelque curiosité pour les belles choses, seront ravis de voir toutes les reflexions necessaires sur une matiere si etendue ramassées en si peu de paroles, & exprimées d'une maniere si claire & si concise.

Réflexions sur les Medailles modernes.

Les Anglois n'ont pas eté aussi soigneux que d'autres Nations polies de conserver, par le moyen des medailles, la mémoire de leur grandes actions & des evenemens considerables, qui les ont le plus interessez. Ils n'en ont fait que sur un nombre de sujets trop limité, leurs devises & leurs inscriptions ne sont pas assez fortes & assez pleines de sens, & leurs medailles sur chaque occasion sont en trop petit nombre, pour etre répandues parmi le

peu-

peuple, & pour aller jusqu'a la Posterité, d'une maniere un peu generale.

Les François nous ont surpassé a cet egard, & par l'etablissement de leur Académie Royale d'inscriptions & des Medailles, ils ont toute l'Histoire de Louis le grand dans une suite reguliere de Médailles.

Ils ont manqué aussi bien que les Anglois, en ce qu'ils en ont frappé un trop petit nombre de chaque espece; D'ailleurs ils n'en ont gueres fait que du metail le plus precieux, ce qui naturellement doit faire perir chaque coin en tres peu de siecles; Déja on n'en trouve que dans les Cabinets de quelque curieux.

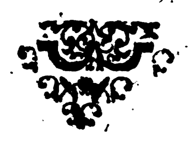
Les Romains se sont servis de la seule methode de répandre, & de conserver leurs medailles, en les destinant a faire leur Monoye courante.

Chez eux tout ce qui arrivoit de glorieux, ou d'utile, dans la guerre, ou dans la paix, fournissoit des sujets aux médailles; c'est par elles qu'ils faisoient passer a la posterité; une expedition militaire, une victoire, un Triomphe, un solennité Religieuse, une taxe abolie, une Liberalité faite au peuple, l'Elevation d'un temple nou-

veau

veau, un port de mer rétabli, un grand chemin nouveau.

La plus grande varieté de sujets & d'inscriptions se voit sur leur monnoye de cuivre; on trouve sur ce metail tous les mêmes coins dont ils ont orné leurs pieces d'or & d'argent, outre un grand nombre d'autres qu'ils ont mieux aimé confier à l'airain seul. Par ce moyen leurs médailles parvenoient en moins de rien dans les endroits les plus éloignez de leur empire; elles étoient possedées par les pauvres, aussi-bien que par les riches, & elles ne couroient pas risque d'être fondues pour le prix de leur matiere.



DISCOURS LXXX.

—Miserum est post omnia perdere Naulum.
JUVEN.

Il est triste de faire un malheureux voyage, & d'en regretter encore les frais.

LETTRE.

MONSIEUR,

UN oncle m'ayant laissé la somme de mille livres sterling, je me crus, avec ce secours, fait exprès pour faire donner dans mes filets quelque riche veuve, & je méprisai tout autre moyen de faire fortune; sans perdre du tems, je m'adressai d'abord à une Dame qui avoit enterré son Epoux il n'y avoit qu'une semaine, & il ne me fut pas difficile de lier commerce avec elle, par la médiation de quelques-unes de mes Parentes, qui étoient ses intimes amies; elles me servirent si bien, qu'elle consentit à me voir, dans le tems même que son affliction éloignoit de chez elle tout homme excepté son avocat, qui est un petit bon homme deja ridé,

ridé, sans gras de jambe, & qui plus est, marié; ainsi je n'avois pas la moindre raison de le craindre. Dans la premiere visite que je lui rendis, elle se laissa échapper dans la conversation, qu'elle avoit eu toujours beaucoup de gout pour les teints pales, & qu'elle les préferoit à tous les autres sur le visage d'un homme aussi-bien que sur celui d'une femme. Vous saurez, Monsieur, que j'ai le visage blanc comme lait, sans le moindre mélange de quelque autre couleur; jugez si cette déclaration de la belle anima mes espérances; & si j'étois homme à négliger les secours, les plus propres à relever ma paleur naturelle. Dès que je fus sorti de chez ma maitresse je courus chez un Perruquier, où je me fournis, pour la somme de trente guinées, d'une très longue perruque blanche comme la nége, & le jour après j'eus l'honneur de voir ma veuve avec ce surcroit de fadeur méritoire. Tout en causant avec moi de choses & d'autres elle laissa tomber un petit mot touchant une tabatiere d'Agathe; aussi-tôt j'en eus une, persuadé que je ne devois rien négliger de tout ce qui étoit capable d'augmenter son gout pour moi; de pareils insi-

nuations m'équiperent par force d'une veste de Brocard, d'un nœud d'épée magnifique, d'une paire de gands à franges d'or, & d'une jolie bague à Diamans; mais soit caprice, soit envie d'éprouver ma complaisance, la belle se montroit toujours fort indifferente le lendemain pour ce qu'elle avoit paru cherir le jour auparavant, de maniere que dans l'espace de six mois j'ai été forcé de changer jusqu'à douze fois d'ajustemens. Pendant tout ce tems-là, je n'eus pas une seule fois occasion de lui faire voir mes intentions d'une maniere directe, & il n'y eut que mes manieres soumises, & ma complaisance pour la moindre apparence de ses desirs, qui déclarerent ma tendresse; je ne laissois pas d'être fort content de mes progrès; il m'étoit permis de vivre très familierement avec son bichon, & quelquefois j'ai badiné avec lui pendant une grosse heure, sans m'attirer la moindre gronderie de la part de la Dame.

J'en ai reçu encore d'autres faveurs, qui bien apréciées valent bien ensemble à mon avis une promesse de mariage dans les formes. Quand par hazard elle laissoit tomber son éventail, je le ramassois toujours, & elle le recevoit

de

de ma main avec un petit souris le plus obligeant du monde; d'ailleurs je lui ai rempli son pot à thé plus de cent fois, & j'en ai été recompensé par en boire quelques tasses, où elle mettoit du sucre, & qu'elle me donnoit elle-même de sa belle main blanche; voilà où nous en avons été elle & moi; dites-moi après cela, si elle n'est pas obligée en conscience de m'épouser; j'ai oublié encore de vous dire, que pendant tout le tems qu'a duré cette intrigue, j'ai eu une chaise à porteurs que je payois par semaine, afin de ne paroitre jamais devant elle qu'avec toute la propreté requise, ce qui augmente beaucoup l'obligation, ou la Dame est de ne prendre jamais d'autre époux que moi.

Pour ne vous pas importuner par une trop longue Epitre, je vous dirai, que dans une seule année, j'ai dépensé pour l'amour de la belle, tout l'Heritage de mon oncle, ayant employé mes dernieres cinquante livres à un habit magnifique, que j'ai fait faire exprès, pour demander ma Maitresse à elle-même dans les formes. Vous ne devineriez jamais qu'elle fut sa réponse. La voici;

Helas, Monsieur, je suis promise à un

autre; je ne me suis jamais imaginée, qu vous eussiez une pareille intention, & j'a cru que vous veniez ici simplement, parc que vous étiez bien aise d'être avec Mes dames vos cousines. Mettez-vous à m place, Monsieur, cela ne s'appelle-t'i pas se moquer insolemment d'un hon nête homme; je le lui dis bien aussi mais c'étoient autant de paroles per dues; heureux si j'en étois quitte pou des paroles, dont la perte se repare fa cilement; mais j'en suis pour mes mill livres sterling, sans qu'il me reste la moindre esperance de retrouver jamais une semblable ressource; donnez-moi un bon conseil, vous qui êtes un homme si sage, & dites-moi, si en portant mes plaintes, telles que vous venez de les voir, devant des juges integres & éclairez, je ne pourrois pas faire condamner ma perfide veuve à payer tous les fraix qu'elle m'a obligé de faire; vos salutaires avis sur ce sujet obligeront infiniment votre très-humble admirateur.

SIMON DOUCET.

Avant que d'être en état de donner une réponse positive à M. Doucet, il seroit necessaire d'examiner deux Points

très

très délicats. 1. jusqu'où doivent aller les manieres gracieuses d'une Dame, pour qu'on puisse dire avec raison qu'elle encourage un amant, qui a pour elle des intentions sérieuses. 2°. qu'elle doit être la nature & le nombre des faveurs d'une Dame, pour que toute la somme en monte jusqu'à la valeur d'une promesse de mariage? L'Examen de chacun de ces articles demande plus de loisir, que je n'en ai a present; & je suis forcé de prier M. Doucet de ne pas trouver mauvais que je renvoye cette discussion à une autrefois; je voudrois bien aussi qu'il eut la bonté de me dire; s'il est sûr d'un avocat assez charitable pour le servir gratis. Les Procès coutent beaucoup, & selon son propre aveu, il ne lui reste pas une obole.

Pour le consoler pourtant de mon mieux, je l'informerai de la maniere dont se conduisit en pareil cas un jeune Gentilhomme qui vecut, & fit l'amour sous le Regne galant de Charles second. Il avoit fait sa cour pendant long-tems à une riche Veuve, & il avoit employé pour gagner ses bonnes graces toute la dexterité, & tous les soins d'un amant habile, & fort amoureux de la fortune. Mais voyant à la

fin après douze mois de ſoins, de fatigues, & de dépenſes, que le ſuccès étoit fort éloigné de répondre à ſon attente, il réſolut de ſauver du moins ſa bourſe du naufrage general de ſes eſperances, dont la principale avoit eu pour objet le coffre-fort de la veuve.

Pour réuſſir dans ce deſſein il alla lui-même preſenter à la belle un compte de tous les frais de ſon amour, compte fort détaillé, & où il n'avoit oublié aucun article. Elle fut ſi charmée de ce trait de plaiſanterie & des manieres naturelles du Cavalier, qu'elle lui envoya une belle bourſe avec quinze cens guinées. Il ne balança point à les prendre, & il ſut faire de cette ſomme un uſage ſi adroit & ſi heureux, que dans moins d'un an il ſe vit poſſeſſeur d'une Epouſe plus opulante, que celle, qu'il avoit manquée. Je me ſouviens parfaitement bien de chaque article d'un compte ſi particulier, mais j'ai oublié les differentes ſommes où ils montoient. Voici ces articles.

Pour des Perruques carrées ſurnumeraires.

Pour des Muſiciens employez en diverſes ſerenades.

Pour

Pour du papier doré & de la cire parfumée.

Pour une rame de Chansons & d'Elegies, achetée en differens tems de *M. Sonnet*, à un écu la feuille.

Pour plusieurs livres de cerises de la premiere saison.

Item pour divers paniers remplis de belles péches.

Pour trois Crocheteurs à mes gages destinez à m'informer de tous les mouvemens de Madame... Le premier étoit en sentinelle près de sa porte, le second près de son écurie, & le troisiéme veilloit sur les actions de M. *Dameret* mon rival.

Pour une recrue de deux autres Crocheteurs plantez vis-à-vis de sa porte pendant tout le mois de Mai, mois le plus scabreux de l'année.

Pour cinq diseurs de bonne avanture, à qui j'ai donné pension durant tout l'Hiver dernier.

Pour mettre dans mes interêts *Jean Trot* son laquais, & Mademoiselle *finette* compagne inseparable de ladite Dame.

Pour une lame Saxonne achetée exprès dans le dessein d'appeller M. Dameret en duel.

Acheté pour Mademoiselle Lisette

 fille

fille de chambre de Madame.... un Eventail des Indes, une douzaine de paires de gands blancs, une piece de dentelle de Flandre. A quoi il faut joindre quinze guinées en argent sec données à ladite suivante.

Donné à sa coefeuse, & à sa couturiere pour des services secrets.

Pour la perte de mon tems.

DISCOURS LXXXI.

In sese redit. VIRG.

Tout ce qu'il dit aboutit à lui-même.

LE premier qui se hazarda à travailler à l'instruction du public dans des feuilles volantes fut M. *Bickerstaff* d'illustre mémoire, mon proche parent, nous avons fumé force pipes ensemble, & il avoit tant d'amitié pour moi, qu'il me laissa à son décès une écritoire d'argent, une paire de Lunettes, & la lampe dont il se servoit dans ses doctes veilles.

Ce venerable Auteur fut remplacé par un de ses Parens extremement remarquable par la brieveté de son visage,

& de ses discours. Pendant deux années entieres ce bel-esprit Taciturne garda le silence, & communiqua ses pensées au public avec beaucoup de succès & avec un applaudissement general.

Comme j'ai l'honneur d'appartenir à ces Messieurs de fort près, j'ai trouvé à propos de succeder à leurs travaux & à leur gloire, me flattant d'être duement qualifié pour bien remplir un pareil emploi. On a observé que c'est un penchant particulier de toutes les differentes branches de notre famille d'aimer extremement à donner de bons conseils ; il est vrai qu'on a remarqué en même tems, que plusieurs d'entre nous étoient plus portez à les donner qu'a les recevoir.

Quoi qu'il en soit, je ne saurois réflechir sans une satisfaction orgœuilleuse sur le peu de réussite, que toutes les fœuilles volantes de cette nature ont eu jusqu'ici entre les mains de tous ceux, qui ne sont pas de notre ace. Je croi ne point exagerer, quand j'assure que plus de cent Auteurs ont échoué en voulant essayer d'écrire dans notre genre, quoi qu'ils fissent figure parmi les plus illustres écrivains de tou-

te la Nation, & qu'ils eussent réussi dans quelques ouvrages de longue haleine. Il est arrivé, je ne sai comment, qu'ils n'ont jamais pu attrapper le veritable gout de nos productions, & qu'après un petit nombre d'essais infortunez ils ont été obligez de renoncer à leur entreprise. Leur malheur me rappelle dans l'esprit un conte que m'a fait depuis peu un goguenard de mes amis, qui joue parfaitement bien du violon. Sa servante trouvant cet instrument sur la table de son Maitre, persuadée qu'il y avoit de la musique là dedans, & qu'il ne s'agissoit que de savoir l'en tirer, passa l'archet à differentes reprises sur toutes les parties de chaque corde, sans réussir à denicher cette Musique; mon ami la trouva dans cette occupation; *eh que faites vous la mon enfant?* lui dit-il; helas, Monsieur, repondit-elle, je cherche vos jolis airs dans votre violon, & quelque chose que je fasse je ne saurois trouver l'endroit où ils sont.

Quoiqu'il n'y ait qu'un autheur de notre famille, qui ait les épaules assez fortes pour soutenir tout le fardeau d'un pareil travail il est certain pourtant qu'il y en a assez d'autres dans le Royaume, qui ont la force necessaire pour s'ac-

s'acquiter de notre emploi de temps, en temps. C'est la un essay de genie auquel jai invité beaucoup d'apprentifs autheurs, qui par la m'ont procuré du profit, en s'acquerant de la réputation. Ma feuille volante est dans la Republique des Lettres une espece *d'arc d'Ulisse*, ou tout homme d'esprit & de savoir peut venir éprouver ses forces.

C'est une pierre de touche, qui peut faire connoître aux personnes trop modestes, pour se faire imprimer avant qui d'être surs leurs talents, si leur tour d'esprit & leurs lumieres s'accordent au gout du public.

Il me semble que c'est la un grand avantage pour des gens judicieux qui se defient toujours de la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes, tant que le public n'y a pas mis le sceau de son approbation; *J'en appelle au peuple*, disoit un excellent Dramatique de l'Antiquité; quand des gens du metier, ou d'autres pretendus beaux-esprits s'avisoient de disputer avec lui, sur la regularité de ses pieces. Ce grand-homme avoit raison; c'est une consolation fort mince pour un autheur, que la persuasion ou il est d'avoir suivi scrupuleuse-

ment les regles, lorsqu'il est le seul admirateur, qu'il a au monde. En verité dans un cas si mortifiant, la modestie la plus ordinaire devroit engager un pauvre autheur a soupçonner son propre jugement de partialité, & à croire, qu'il n'a pas trop bien appliqué les regles, dont il fait tant de cas.

Le public a toujours grand soin d'être quitte avec un autheur, qui n'a pas assez de consideration pour lui; le mepris est bientôt reciproque; *je me ris de tous ceux, qui se rient de moy*, disoit un ancien Cynique; *Cela étant* lui répondit un Philosophe, *vous êtes l'homme d'Athenes, qui se divertisse le mieux.*

Puisqu'il faut donc respecter le gout du Lecteur, rien n'est plus utile que mon ouvrage, qui donne aux *plumes timorées* occasion facile de sonder le gout du public avant que de s'y exposer; je regarde ma feuille volente comme une espece de pepiniere d'autheurs, & je ne doute point, que ceux qui ont poussé ici quelques belles branches, ne portent un jour des flœurs, & des fruits dans un terrain plus étendu & plus régulier.

Après avoir rendu justice de cette maniere à ceux qui m'ont donné quelque

que secours, il me doit être permis de demander une seule grace au *Lecteur benevole*; c'est que s'il trouve dans quelques-uns de mes discours quelque chose de plat & de trop commun, ce qui n'arrivera pas souvent à ce que j'espere, il ait la bonté de croire, que ce n'est pas moi, qui en suis l'Auteur.

Je ne sai comment je m'y suis pris, pour m'engager à l'exemple de mes Predecesseurs dans un discours, qui roule presqu'entierement sur moi-même. Mais puisque c'est une affaire faite, il ne vaut pas la peine d'entamer une autre matiere, & j'ai envie de remplir ce qui me reste de vuide dans mon cahier, d'affaires qui concernent mon propre individu, & Messieurs mes Correspondans. Je les avertis ici que j'ai résolu d'ériger un Lion, à l'imitation de ceux de Venise, que j'ai décrit autrefois, & par la gœule desquels passent tous les avis secrets qu'on donne à cette sage République; le jour que j'ai fixé, pour une solennité si memorable, est le vingtieme du mois courant; ce noble animal ou rira une gœule des plus larges afin de recevoir sans peine tout ce que mes Correspondans voudront me communiquer par ce canal, & je promets d'a-

voir

voir un égard particulier pour tout ce qui parviendra jusques à moi, par cette route. Sous ledit Lion, il y aura une boete, qui sera le reservoir de tous les avis qu'on voudra me donner; j'en garderai la Clef moi-même sans permettre qu'elle sorte jamais de mes mains. C'est moi qui digererai, pour le bien du public, tout ce que mon Lion aura avalé. Je croi que le Lecteur l'attendra avec impatience, mais il faut du tems pour le mettre dans un certain état de perfection, sur-tout puisque l'artisan m'a promis d'en faire un chef-d'œuvre, & d'imprimer sur son visage toute la Majesté, qui convient au Roi des bêtes. Il sera exposé aux yeux du public dans le Caffé de M. Button, qui aura toutes les instructions nécessaires pour enseigner aux jeunes Auteurs le moyen d'y glisser leurs ouvrages d'une maniere aussi sure, que secrete.

DISCOURS LXXXII.

Justum & tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium
Non vultus instantis Tyranni
Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Non fulminantis magna Jovis manus:
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Un grand cœur amoureux de l'exacte justice
Soutient sa noble fermeté
Contre un peuple fougœux par la brigue emporté;
Il brave d'un Tyran l'orgœuilleuse malice
Qui l'entoure sans fruit des horreurs du suplice,
Du Crime seul il est épouventé;
En vain & la foudre & l'orage
Attaquent ses vertus appuis de son courage:
C'est en lui qu'est le fond de sa tranquilité,
De l'univers croulant la chute épouventable
Pourroit l'envelopper paisible, inébranlable.

IL n'y a point de vertu aussi réellement grande, & aussi approchante des perfections divines, que la justice. La plupart des autres vertus ne sont propres qu'aux Etres créez, mais la justice est par excellence la vertu de Dieu, & c'est Dieu seul qui puisse l'exercer dans toute son étendue. La toute-

te-puissance & une science sans bornes sont absolument necessaires pour porter la justice à sa plus haute perfection ; Il faut des lumieres infinies pour découvrir pleinement le bien & le mal réel qu'il y a dans les pensées, dans les paroles, & dans les actions ; il faut pouvoir tout, pour proportionner à chaque dégré de vertu ou de vice, le degré convenable de récompense & de punition.

Si la justice parfaite est un attribut particulier de la Divinité, la justice qui approche autant de cette perfection que la foiblesse humaine le permet, est la plus grande qualité de l'homme, & le comblée de sa gloire. Une personne familiarisée avec cette excellente vertu, s'il tient en main les rênes d'un Etat, est la plus noble image de son créateur, par l'exactitude rigoureuse avec laquelle il punit les coupables, & récompense les gens de bien. En déracinant le crime, il détourne les jugemens de Dieu de dessus un peuple impie, sur lequel ils étoient prêts à tomber ; c'est là une vérité que notre *Caton* objet de mon admiration continuelle exprime d'une maniere bien forte & bien digne de son caractere.

Quan

Quand les juges pieux à leur devoir fidelles
Accablent sous leurs coups les têtes criminelles,
Les Dieux sont satisfaits & desarment leurs mains
Du tonnerre tout prêt à frapper les humains.

Dès qu'une fois un Peuple perd le respect qu'il doit à la justice, dès qu'il se desaccoutume de la considerer comme sainte & inviolable, dès qu'il tache de décrediter ou d'effrayer ceux, à qui on en a confié la dispensation. Dès que les juges s'ouvrent à des impressions étrangeres aux Loix; & que l'Equité n'est plus chez eux le seul poids des causes, on peut dire hardiment que c'en est fait de cette Nation, & qu'elle travaille à hater sa propre ruine.

Rien de plus utile par conséquent, qu'une Loi qu'on a faite de nos jours, qui soutient les juges dans leur dignité tant qu'ils se conduisent bien; & qui les rend indépendants de tous ceux, qui dans des tems malheureux pourroient troubler le cours de la justice, par leur influence sur ses ministres. J'ose avancer

cer hardiment, que le Personnage extraordinaire, qui possede à present la plus haute charge de judicature auroit été toujours le même, sans l'appui de cette Loi salutaire; mais c'est pourtant une douce satisfaction pour les honnêtes-gens, qui voyent le plus grand ornement de la robbe dans le poste qui lui convient le mieux, d'être surs, que ses interêts ne souffriront jamais rien, de l'exactitude impartiale dont il administre la justice, & qui lui [illegible]e l'admiration de tout le Royaume. Des personnes comme lui devroient être considerées comme envoyées du ciel pour le bien de Nations entieres; il faudroit deja pendant leur vie leur rendre ces honneurs, qu'après leur mort on ne refuse jamais à leur mémoire.

Je ne vois jamais sans la joye la plus vive la premiere place d'un Tribunal rempli par un homme integre, & inflexible, qui en executant les Loix de sa Patrie resiste à la crainte, à la haine, aux sollicitations, & à la pitié même. Toute passion, qui entre dans la décision d'un juge, doit y laisser necessairement quelque teinture d'injustice. Cette vertu écarte l'esprit de parti, l'amitié, & les biens les plus respectables du

du sang. Aussi la peint-on aveugle, pour nous faire comprendre que son attention doit être uniquement fixée sur l'équité, sans permettre que des objets étrangers lui donnent le moindre préjugé, & même la moindre distraction.

Je finirai ce discours par une Histoire Persane, qui a une rélation très naturelle avec mon sujet. Si le public est de mon gout, elle ne sauroit que lui faire beaucoup de plaisir.

Certain Sultan étant campé dans les pleins d'Avala, un Officier distingué de l'armée entra par force dans la maison d'un Païsan, & trouvant sa femme jolie, il le chassa, pour lui faire avec plus de liberté l'affront le plus sensible; le lendemain le pauvre homme en porta ses plaintes à l'Empereur, & lui demanda satisfaction, sans pouvoir indiquer le coupable. Le Monarque irrité d'une pareille violence, lui dit, qu'apparemment le Criminel rendroit une seconde visite à son Epouse, & qu'en ce cas il n'avoit qu'à venir l'en informer sans le moindre delai. La chose arriva comme le Sultan l'avoit prévue; trois jours après l'Officier entra de nouveau dans la maison du Laboureur, & l'en chassa comme la prémiere fois; le malheu-

heureux époux ne perdit point de tems; il vola vers la tente Imperiale, & instruisit son Prince de la réïteration du crime. Là-dessus l'Empereur prit la noble résolution d'aller en personne examiner le fait, & suivi de ses gardes il arriva à la Cabane du Païsan environ à minuit. Comme tous ceux, qui l'accompagnoient avoient dans leurs mains des flambeaux allumez, il leur ordonna de les éteindre, d'entrer dans la maison de saisir le coupable, & de le mettre à mort. Dans l'instant ces ordres furent exécutez; le Cadavre fut porté hors de la Hute & placé aux pieds de l'Empereur, qui le vouloit ainsi. Ayant commandé alors qu'on rallumât les torches, & qu'on se plaçât en cercle autour du mort, il se mit à le considerer attentivement; après quoi la satisfaction peinte sur le visage, il se prosterna, & resta long-tems dans l'attitude d'un homme, qui prie avec ferveur. A peine se fut-il relevé, qu'il ordonna au Païsan de lui apporter tous les alimens qu'il avoit dans la maison; il fut obei, & mangea avec un très grand appetit des mets grossiers, que le bon-homme avoit mis sur l'herbe devant lui. Le Païsan voyant le Monarque en bonne-humeur

eut

eut la hardiesse de lui demander la raison de toute la conduite qu'il avoit tenue dans cette occasion. Pourquoi, Seigneur, lui dit-il, as-tu ordonné d'éteindre les flambeaux, avant que de faire punir le Criminel? Pourquoi dès qu'ils ont été rallumez, as-tu examiné le Cadavre avec une si grande attention? Pourquoi t'es-tu mis en prieres? & pourquoi enfin, m'as-tu commandé de t'apporter ces mets, dont tu parois manger à present avec tant de plaisir? Le Sultan voulant bien satisfaire à la curiosité de son hôte lui répondit ainsi: Lorsque tu m'eus instruit de l'affront, qu'on venoit de te faire, je trouvai tant d'énormité dans ce crime, que je m'imaginai que le coupable devoit être un de mes fils; quel autre, me dis-je à moi-même, auroit osé porter l'insolence jusqu'à un tel excès? c'est pour cette raison que je fis éteindre les flambeaux, afin que des traits cheris ne me portassent point à sacrifier la justice à l'amour paternel. Quand à la lumiere des flambeaux rallumez j'ai découvert que le Criminel n'étoit pas mon fils, j'en ai senti une joye inexprimable, & je me suis mis à genoux pour en rendre graces à Dieu; si je mange avec tant d'a-

d'avidité des mets, dont tu me regales, ne t'en étonne point; sache, que les inquiétudes, qui ont déchiré mon ame, depuis le moment que tu m'as porté tes plaintes, m'ont empeché de prendre la moindre nourriture jusques à cet instant, où je vois tant de troubles calmez par une joye si peu attendue.

DISCOURS LXXXIII.

Hoc vos precipue, Niveæ, decet; hoc ubi vidi
Oscula fere humero, qua patet usque libet.

C'est vous, Beautez blondes, c'est vous, qui avez sur tout bonne grace à vous découvrir la gorge, & les épaules; quand je les vois dans cet état, je brule d'envie de les couvrir toutes entieres de mes baisers.

IL y a une certaine partie de l'ajustement d'une femme, lequel on appelle un *tour de gorge*; Ce n'est qu'une petite bande de Mousseline, qui attachée au haut du corps de jupe serpente autour de la gorge & des Epaules, dont elle couvre de cette maniere une grande partie: j'ai trouvé à propos d'en faire cette description; parce qu'il y a

gran-

grande apparence, que sans cela on oublieroit bientôt ce que c'etoit autrefois qu'un *tour de gorge*: Nos Dames l'ont exilé de la mode; Elles ont mis bas cette feuille de figuier, afin d'exposer a nos yeux ; dans sa nudité primitive, cette touchante enfleure que leur pudeur deroboit autrefois a nos regards. C'est a elles a savoir quel est le but de cette conduite.

Peut-être ne me serois-je par apperceu de cette nouvelle décoration, si l'autre jour, étant allé voir Mylady Lizard, je n'avois fixé les yeux sur le visage d'une aimable Dame, qui est de ses visites ordinaires; du visage de cette cette Belle, mes yeux descendirent par hazard jusques a sa Gorge, ou je découvris des beautez, que je n'avois jamais aperceues auparavant, & je ne sçay pas ou mes yeux ne seroient pas allez en suivant toujours la meme route, si je ne les avois pas rappellez au plutot. La Dame ne put pas s'empecher de rougir, en remarquant qu'elle avoit placé sa Gorge dans un jour trop beau, meme pour un homme de mon âge, & de mon Charactere; & moy je fus tenté plus d'une fois de couvrir

de ma main un objet si propre a donner de la tentation.

Quand nous jettons les yeux sur les portraits de nos ayeules contemporaines de la Reine Elizabeth, Nous les voyons couvertes de leurs habits, jusqu'aux poignets, & jusqu'au menton; échantillons, qu'elles nous domoient de leur beauté. Dans le siecle suivant leur Posterité femelle trouva a propos de donner un peu plus d'air a leurs charmes. Ces belles commencerent par retrousser leurs manches jusques au coude, & l'unique soin de nous donner de nouvelles lumieres sur leurs appas les fit braver la delicatesse de leur sexe, en exposant leurs bras aux injures de l'air. Elles furent recompensées de cette fermeté Heroique, de beaux bras decouverts saisirent mainte proye, qui leur auroit échappé, si leur blancheur & leur embonpoint étoient demeurez invisibles.

Environ le meme temps les Dames s'etant apperçues que la gorge proprement ainsi dite etoit une partie tres modeste du corps humain, trouverent bon de delivrer la leur, du joug, sous lequel elle avoit longtemps gemi. C'étoit un cercle monstrueux de toile em-

pe-

pesée, où la simplicité de leurs Meres l'avoit emprisonnée pendant plusieurs siecles. Dans la suite des temps, à mésure que les siecles se sont polis, les habits ont baissé, & quand nous parlons à present d'une belle gorge, nous renfermons dans ce terme un bon nombre de parties voisines; Le tour de *gorge mis* à l'écart a encore considerablement étendu le sens de cette expression, & la gorge d'une femme bien mise comprend du moins la moitié de son corps depuis la teste jusqu'à la ceinture.

Puisque la gorge de nos Dames s'aggrandit ainsi de jour en jour, & qu'elle a la mine de n'en pas rester là encore, je souhaiterois qu'elles voulussent bien nous dire une fois pour toutes, jusqu'où elles ont intention de l'etendre; & si elles ont déja determiné son *non plus ultra*.

Ce n'est pas là proprement mon affaire, ce qu'elles appellent leur gorge n'est pour moy qu'un buste d'albatre; & je puis considerer un sein de nége avec un coeur de glace; mais les Belles devroient savoir que tous les hommes ne sont pas des *Moutons*. Tous les spectateurs de ces beaux objets ne sont

pas suffisamment fortifiez par les ans & par la Philosophie pour résister à des charmes si séducteurs. Les yeux d'un jeune-homme sont vifs & penetrants, vrais furets, son imagination fait en peu de tems, bien du chemin, & ses passions sont d'ordinaire très-mal disciplinées. Ces veritez incontestables me font trembler pour une femme de qualité, qui s'expose sans façon aux regards effrontez du plus vil Petit-maître, dont l'insolence ne réside pas dans ses yeux seuls. Comment peut-elle s'imaginer, que son rang la mettra à l'abri d'une insulte, quand elle s'efforce elle-même à irriter des desirs qui doivent mener là le plus naturellement du monde.

J'ai deja remarqué qu'aussitôt que le beau-sexe s'est debarassé du tour de gorge, toute la race des Petits-maîtres a donné une nouvelle détermination au mouvemens de ses yeux, qui laissent là les visages des Dames, pour se fixer impudemment sur leur sein; j'en rougis souvent pour elles; si elles vouloient bien m'en croire, elle romproient le cours à cette familiarité des yeux mâles avec leur gorge; elle reprendroient la petite bande de mousseline, qu'elles

ont

ont quittée sans réflexion, & elles tâcheroient d'imiter l'innocence de notre Mere Eve, plutôt que sa nudité.

Ce qui me surprend, & me mortifie le plus dans cette affaire, c'est que les *introductrices* principales de cette nouvelle mode, sont des femmes mariées; il m'est impossible de deviner, quel peut être leur dessein; on n'étale plus les marchandises, qui sont deja vendues, & l'on ôte le piege, dez que l'oizeau est pris.

Cette particularité me rappelle dans l'esprit une des Loix de Lycurgue; comme ce grand Legislateur savoit que la richesse, & la force d'un Etat consistoit dans le nombre des sujets, il ne négligea rien, pour porter les hommes au mariage; dans cette vue, il prescrivit aux jeunes filles de Sparte un certain habilement degagé, qui par quelques ouvertures découvroit aux spectateurs la beauté de certaines parties du corps; le sage Philosophe voulut que cette tentation inspirât aux jeunes gens un desir ardent de posseder, ce qu'ils admiroient, & qu'ils ne pouvoient s'approprier que par le moyen de l'Hymenée.

Mais dès que ces belles avoient trouvé un Epoux, il ne leur étoit plus per-

mis de faire autant de Tantales de ceux qui les regardoient, & elles étoient obligées de fermer leurs habits avec tout le soin imaginable; La beauté de leur corps étoit parvenue à son but, & par conséquent elle n'avoit plus rien à démêler avec la curiosité du public. Je finirai ce discours sur le *tour de gorge* par une réflexion morale, que je ne cesserai jamais d'imprimer dans l'esprit des Dames, qui me font la grace de me lire; rien ne prête plus de charmes à la beauté des Dames, qu'une modestie aizée & naturelle. C'est une maxime établie par Ovide même, ce grand maître dans l'art d'aimer, & de se rendre aimable; il observe que Venus ne plait jamais tant que quand elle paroit de profil aux yeux de ses admirateurs. Il est probable, que ce qui lui a fait venir cette pensée, est la statue de cette Déesse, qu'on appelle à présent la Venus des Médicis, qui est précisément dans cette attitude, & qui couvre sa gorge d'une de ses mains. C'est-là à mon avis une des grandes marques de l'habileté du peintre: une jeune fille tire plus d'appas de son air modeste, que de la flœur de sa jeunesse même; La modestie fait la dignité des femmes mariées, & elle re-

rehabilite en quelque sorte la veuve dans tous les droits de la virginité.

DISCOURS LXXXIV.

Tros, Tyriusve, nullo discrimine habetur.

Les hommes de toutes les Nations ont chez moi les mêmes prerogatives.

Puisque c'est aujourd'hui le grand jour d'Actions de graces pour la paix, je communiquerai a mes Lecteurs deux Lettres, qui n'existeroient pas si la guerre avoit été continuée. Elles sont écrites par un Cavalier, qui s'est servi de cette occasion, pour faire un tour en France, & qui dans plusieurs Lettres a donné a ses amis un détail exact de ce qu'il y a rencontré de plus remarquable. Les suivantes m'ont été données avec la permission de les rendre publiques, & en le faisant, je crois obliger mes compatriottes;

MONSIEUR,

Depuis que j'ai eu l'avantage de vous voir j'ai eu autant de mau-

vaises avantures, qu'un Chevalier errant. Je suis tombé dans la Mer à Calais, & pendant mon voyage par terre, je n'ai trouvé que des chevaux de poste bien mols, & des Lits bien durs, sans compter d'autres desastres:

Quorum animus meminisse horret, luctuque refugit.

Desastres que mon ame abhorre;
Et dont le souvenir me fait trembler encore:

Mon sejour à Paris m'a d'abord fait tout autant de peine que ce *voyage malencontreux*; Je n'y voyois pas un seul visage, & je n'y entendois aucune expression, qui fussent de ma connoissance, de maniere que toute ma compagnie consistoit en tableaux, & en statues. J'étois charmé de leur beauté extraordinaire, mais ce qui m'y plait le plus, c'est que leurs attitudes forment un langage que j'entens, & qu'ils ont une excellente qualité très rare dans ce Païs, c'est qu'ils ne sont point babillards.

Après avoir été quelque tems à Paris j'ai fait le tour de toutes les maisons Royales, & je puis dire, que c'est là

la

la partie la plus charmante de ma vie ; je n'aurois jamais cru que l'art fut capable de produire tant de scenes variées ; & qu'un aussi grand nombre de beautez recherchées pût sortir de l'imagination humaine. On voit dans tous ces differens lieux, tout ce qu'on peut attendre d'un Prince, qui applanit les montagnes, qui détourne le cours des rivieres, qui dans un seul jour produit une forêt, & qui simplement, pour augmenter la beauté d'une vue, fait naitre dans un endroit un Bourg ou une Ville. Rien n'est plus surprenant que de voir sous combien de formes l'eau badine pour faire plaisir à ce grand Monarque. Elle s'éleve en Pyramides, en arcs de triomphe, & en feu d'artifice ; elle descend en glaces de miroir, & en brouillards, & elle est assez ingenieuse pour vous conter les fables d'Esope.

Tout bon Poete, que vous soyez, je vous défie de peindre de plus beaux païsages, que ceux qui environnent ces differens palais, ou de batir dans votre belle imagination un Chateau aprochant de celui de Versailles ; je vous avoue pourtant que je suis d'un gout assez singulier, pour preferer Fontaine-bleau, à toutes ces autres merveilles. Il est si-

tué au milieu de rochers & de bois, qui varient à l'infini la beauté sauvage de ses vues; le Roi s'est prêté à la nature de ce lieu, & il n'y a fait valoir qu'autant d'art, qu'il en falloit pour la regler sans la détruire, & même sans trop la changer. Les Cascades semblent se faire jour par force à travers les fentes des Rochers, qui sont tout couverts de mousse, & qui semblent être entassez les uns sur les autres par un simple caprice du hazard. On voit encore une certaine rusticité artificielle dans les canaux, dans les prairies, & dans les allées, qui accompagnent les autres charmes de cet agréable sejour. Le jardin est magnifique sans trop mettre l'art à découvert; au lieu d'un mur, il est borné vers le bas, par une barricade naturelle de Rocaille, qui frappe l'œil de la maniere la plus agréable. Pour moi, je trouve dans cet amas irrégulier de pierres quelque chose de plus charmant, que dans les statues, & j'aime mieux voir une riviere serpentant par les forêts, & par les prairies, que contrainte à se masquer de mille differentes manieres, comme on le voit à Versailles; Il faut avouer pourtant que c'est quelque chose d'extraordinairement

beau

beau que la Galerie, qu'il y a dans ce Palais.

Tous les gouts de l'univers y trouvent des agrements, qui leur sont convenables ; La vanité des uns y trouve tout un côté couvert de glaces de miroirs, la curiosité des autres rencontre du coté opposé la vue du plus magnifique jardin de l'Univers ; & ce qui doit charmer tout le monde, on trouve au dessus de sa tête l'Histoire de Louis 14. jusques a la paix de Ryswyk parfaitement bien peint par M. le Brun. Vous voyez par cette *dam*, Monsieur, que sa Majesté a encore par devers lui assez d'autres grandes actions, pour en enbellir une seconde Galerie plus étendue que celle-ci ; Le Peintre a representé le Roi très Chretien sous la figure d'un Jupiter, qui répend ses foudres, & ses carreaux de tout coté, & qui effraye les Divinitez du Danube, & du Rhin, qu'on voit étonnées & atterrées un peu au dessus de la Corniche.

Ce qui ajoute un nouvel agrément a tous ces spectacles, c'est l'obligeante civilité, avec laquelle on en procure la jouissance aux étrangers ; si les François ne nous surpassent pas dans toutes les branches de l'humanité; il faut convenir

du moins, qu'ils nous sont préferables pour ce qui regarde les marques exterieures de cette vertu; à cet égard & à plusieurs autres, notre Nation peut être plus sensée que la Françoise, mais il est sur que celle-ci est plus aimable, & plus heureuse; les vieillards sur tout sont ici les gens de l'univers, dont le commerce est le plus agréable; à soixante & dix ans, ils ont autant de feu & de vivacité, qu'il est possible d'en supposer aux hommes, qui ont précedé le deluge; cette imagination impetueuse, & cette legereté d'esprit, qui rendent les jeunes François presque insupportables, évaporées & moderées par les ans, produisent dans les gens d'age le caractere du monde le plus aisé & le plus divertissant. D'ailleurs le babil, qui est ici le défaut National, a quelque chose de naturel & de gracieux, quand il est soutenu par des cheveux-gris, qui lui donnent pour ainsi dire un droit de bourgeoisie. Mais à propos du babil François, il est tems de finir ma lettre de peur que vous ne me croiez déja infecté par ce vice contagieux; si vous êtes dans cette opinion desavantageuse pour moi, je vous prie de considerer, qu'un voyageur peut

en-

en quelque sorte usurper les droits d'un vieillard. Je suis &c.

Blois le 17. de Mai.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

JE me trouve dans une Ville d'où je ne saurois vous mander des nouvelles fort importantes; je ne m'y occupe qu'à apprendre la langue & a étudier le charactere de la Nation, que je crois pouvoir mieux developper ici, qu'à la Cour, ou dans les grandes villes, ou l'artifice, & le deguisement sont plus en vogue.

Après avoir vu, comme je vous ai dit, Monsieur, toutes les Maisons Royales, je me suis amusé à parcourir une grande partie de la Province, & je puis vous dire, que je n'aurois jamais cru, que dans un même païs on put trouver d'un coté tant de magnificence, & de l'autre tant de pauvreté. L'imagination a de la peine a concevoir la pompe, qui environne tout ce qui a relation avec le Roi, mais c'est cette même pompe, qui est la cause que la

moitié des sujets est dans la disette.

Il est certain pourtant, que c'est ici le peuple de l'univers le plus heureux; Graces à son temperemment & au Climat, il jouit d'une gayeté constante, que la Liberté, & l'abondance ne sauroient donner à des Nations d'un moins heureux naturel. Le besoin ne sauroit attrister ces gens-ci, & il n'est pas au pouvoir du plus rude esclavage de les abatre. On voit partout la joye compagne fidelle de la pauvreté; tout le monde rit, chante, & meurt de faim. Leur conversation generalement parlant est agréable; si quelqu'un d'entre eux à de l'esprit, où du bon sens, il l'étale d'abord; on n'a garde ici d'enterrer ses talens. Dans un premier entretien un François est tout ce qu'il peut être; il a d'abord avec vous toute la familiarité, & toute la liberté, qu'un long commerce, ou beaucoup de vin peuvent arracher à un Anglois; les femmes paroissent nées ici avec l'art de se présenter dans le jour qui leur est le plus avantageux, leur air vif, & badin les farde; elles savent menager à d'assez laids visages les graces les plus touchantes, & se donner un regard & des attitudes que le plus habile peintre auroit de la peine à attrapper.

Per-

Permettez-moi, Monsieur de finir ma lettre, par une observation que j'ai eu le loisir de faire pendant mes voyages; il y a du merite chez tous les peuples, mais ce merite, qui doit être par tout essentiellement le même, est varié par les manieres, & par les differens temperammens. C'est une pauvreté de prétendre, que ce merite s'offre dans tous les Païs sous une même forme. Il faut par conséquent accorder la plus haute estime à tout homme, qui possede le plus de vertus familieres à sa Nation, & qui a la plus petite doze des vices favoris de ses compatriottes. A ce compte là, quand je vois un Anglois, qui porte le bon-sens au plus haut point, sans la moindre teinture de la satire, je ne puis qu'admirer son caractere, & me dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

DIS-

DISCOURS LXXXV.

—— Natos ad flumina primum
Deferimus, sævoque gelu duramus & undis.

VIRG.

Nous portons d'abord nos Enfans nouveaux-nés aux rivieres, & nous les endurcissons en les plongeant dans l'eau la plus froide.

JE me fais une occupation continuelle de chercher dans mon esprit quelque chose qui puisse contribuer au bonheur de mes chers Compatriotes. Comme la saison, où nous sommes, les a mis la plûpart en habits d'Eté j'ai porté mes pensées sur un sujet qui concerne tous ceux, qui ne sont pas insensibles au chaud & au froid; sujet par consequent d'une utilité très generale.

Il n'y a rien dans toute la nature de plus inconstant, que le Climat de la Grande Bretagne, si vous en excepté l'humeur des habitans; souvent dans un même jour nous faisons la revûë de toutes les saisons de l'année; j'ai tremblé de froid dans les jours Caniculaires, & au milieu de Janvier j'ai été obligé de quitter ma camisole: il m'est arrivé de

me

me coucher en Aout, & de me lever en Decembre; plusieurs fois l'Eté m'a trouvé en drap de Berry; & l'Hyver en Camelot.

Je me souviens d'un *plaisant corps* connu sous le nom de faiseur de Postures, qui du temps de Charles second faisoit enrager tous les tailleurs de la ville. Souvent il faisoit venir un de ces Messieurs, pour lui commander un habit, & il se plaisoit a paroitre devant lui avec une énorme Elevation sur une de ses épaules; Lorsqu'on lui apportoit l'habit en question la coline étoit changée de place, & brilloit dans toute son étendue sur l'épaule opposée ; Le Tailleur ne manquoit point de croire de bonne foi, qu'il s'étoit trompé, de demander pardon de sa méprise, & de courir au plus vite chez lui pour reparer sa faute ; mais quand il vouloit essaier ce malheureux habit pour la seconde fois, il trouvoit a notre homme les Epaules aussi plattes qu'il étoit possible, & une taille faite a peindre, excepté une petite bosse au beau milieu du dos; En un mot, cette humeur ambulante faisoit perdre l'esprit à tous ceux qui se méloient d'habiller une figure si sujette aux plus bizarres changemens.

Que

Que mon Lecteur en fasse l'application s'il lui plait, à un tailleur assez hardi pour entreprendre de faire un habit propre à une des saisons de notre climat Anglois.

Cette inconstance de notre air m'a fait faire les réflexions suivantes. Il seroit bon de faire ensorte, que notre corps ne fût pas trop tendre pour notre Climat, & de l'endurcir assez pour pouvoir soutenir un degré de froid plus grand, que celui que nous pouvons avoir à craindre dans le tems le plus rude.

L'experience fait voir que la coutume peut donner au corps humain une trempe capable de resister au plus grand froid, aussi-bien qu'au plus grand chaud, & generalement à toutes les differentes constitutions de l'air. Les habitans de la nouvelle Zemble vont tout nus sans se plaindre du froid, qui leur est familier, & les Armées des peuples Septentrionaux restent en Campagne pendant tout l'Hiver. Les plus délicates d'entre nos Dames Angloises exposent à l'air, en tout tems, leurs bras, & leur gorge, ce que nos hommes, faute d'y être accoutumez, ne sauroient faire sans attraper quelque

rhu-

rhume. Pour quoi par une coutume pareille tout le corps ne pourroit-il pas parvenir au même degré de dureté. Un Schythe, à qui on demandoit comment il étoit possible, que ses compatriottes allassent nus dans un Païs si excessivement froid, répondit : *c'est que tout notre corps est visage*; il avoit raison, & le fameux Mr. Lock conseille aux Peres & aux Meres de faire laver tous les matins les pieds de leurs enfans avec de l'eau froide; conseil qui prolongeroit la vie d'un grand nombre de personnes, si on vouloit bien le suivre.

Je suis très persuadé que des bains froids feroient quelque chose d'excellent si l'on s'en servoit dans la premiere jeunesse; c'est par là qu'on rendroit son corps à l'épreuve des injures de l'air, & que tous les hommes deviendroient des especes d'Achilles.

La fable nous dit que ce Heros encor Enfant fut plongé par sa Mere dans le *Styx*, & que par cette immersion il devint invulnerable par tout le corps, excepté le talon, par où Thetis l'avoit tenu, dans le tems qu'elle procuroit cet avantage au reste de ses membres; que sait-on si cette fiction Poetique prise au rabais ne signifie pas, qu'elle avoit en-

endurci le corps de son fils en le plongeant dans de l'eau froide ; quoi qu'il en soit, nous employons pour conserver notre santé, une methode bien éloignée de celle-là ; nous travaillons continuellement à nous délicater par de grands feux, & par des habits bien chauds ; l'air dans nos appartemens à d'ordinaire deux ou trois dégrez de chaleur de plus, que l'air que l'on respire dans la rue ; & c'est là la source inépuisable de fluxions, & de Rhumatismes.

Crassus est un vieux Lethargique malade de Profession depuis vingt ans. Pendant tout ce temps là il n'a été habillé que de Frise de la même couleur, & de la même piece ; Il s'imagine qu'il trouveroit sa mort dans toute autre étoffe, & quoique son avarice lui conseille de porter ses habits, jusqu'à ce qu'ils montrent la corde, il n'oze pas le faire de peur de s'enrhumer ; il ne sauroit non plus vivre sans son habit de frise, que sans sa peau ; on pourroit même l'appeller sa peau exterieure.

Quelle difference entre ce pauvre vieillard, & moy ; C'est la marque distinctive de toute notre famille, d'être dur, & robuste, & de defier la glace,

le froid, & tout ce que l'air engendre de pernicieux pour les autres corps humains.

Mon Grand Pere a vecu jusqu'a l'age de cent ans, sans avoir jamais toussé, & nous savons par une tradition domestique, que mon Bisayeul agé de quatre vingts ans marchoit dans les rues nu tête, & la poitrine decouverte; Pour moi, j'ai été, dans mon enfance, saucé tant de fois dans l'eau froide depuis la tête jusqu'aux pieds, que je mets *le mauvais temps a pis faire*, & que je puis passer pour le plus dur de toute notre famille; je me considere comme une piece d'acier de la meilleure trempe, & je puis dire avec le Scythe, dont j'ai parlé, que tout mon corps est visage.

DIS-

DISCOURS LXXXVI.

Dum flammas Jovis, & sonitus imitatur Olympi.

Pendant qu'il imita les flammes de Jupiter, & les éclats du Tonerre.

IL y a du plaisir à considerer le grand nombre de Phenomenes de la Nature, qui ont été imitez par l'art humain; Le Tonerre est devenu une drogue fort commune parmi les Chimistes; on achete des éclairs à la livre, & une poignée de Phosphore contient une grande étendue de flammes, qui badinent autour d'un objet sans le consumer: certains ouvrages hydrauliques imitent la pluie en perfection, & j'ai appris, que des *virtuosi* François firent tomber, il y a quelques années, de la nege artificielle, pendant plus d'une grosse heure, pour amuser Louis le Grand.

Je suis engagé dans cette réflexion, par le merveilleux feu d'artifice, qu'on nous a donné la nuit passée, sur notre belle riviere: nous y avons vu une espe-

ce de firmament tout rempli d'un grand nombre de cometes, & d'autres Meteores; rien ne pouvoit être plus étonnant que ces colonnes de flammes, ces épais nuages de fumée, cette prodigieuse quantité d'étoiles qui se meloient avec le desordre le plus agréable; ces fusées, qui finissoient en autant de constellations, & qui repandoient dans l'air des pluies de lumiere: parmi tant de choses extraordinaires rien n'étoit plus admirable que l'Ingenieur lui-même, qui exécutoit son projet avec ordre, & avec tranquillité, quoiqu'il fût tellement couvert de feu & de fumée, qu'on auroit dit qu'il n'y avoit qu'un Salamandre, qui pût soutenir une pareille situation.

Pendant tout le spectacle j'étois accompagné de deux ou trois Beaux-esprits de ma connoissance. Celui, qui brilloit le plus parmi eux étoit un *Critique de Profession*, c'est-à-dire un homme, qui passe légerement sur ce que les choses ont de beau, pour ne penser qu'à ce qu'elles ont de défectueux.

Il se mit d'abord a exercer son aimable & utile talent sur les objets, qui frappoient nos yeux; j'aime assez, dit il, ce Chyfre enflammé; je trouve que

que le feu est la matiere du monde la plus propre a écrire, & il n'y a point de charactere plus lisible, que celui, qui sert de lumiere a lui-même; Pour les Vertus Cardinales, que nous voyons là, je vous avoue que je ne les voudrois pas composées d'une matiere si combustible; on auroit pu, si vous voulez, donner un glaive flamboyant à la justice, & faire jetter feu & flame à la valeur: mais il est ridicule de voir sortir cet élement terrible du sein de la chasteté, & de la temperance.

Notre Critique voyant que la severité d'une censure si déplacée, nous arrachoit de grands éclats de rire, ne la poussa pas plus loin; & il aima mieux nous entretenir de plusieurs plans de feux d'artifice, inventez par lui-même, dont quelques-uns étoient passables, & dont les autres valloient très peu de chose. Ce que nous trouvames le meilleur dans son discours, c'est qu'il donna occasion à un autre de mes amis de nous parler d'un feu d'artifice décrit par *Strada*, & exécuté par les ordres d'un Prince d'Italie, qui en vouloit regaler sa maitresse.

On voyoit au milieu d'un grand la[c] une montagne flottante qui avoit au

som

sommet une crevasse fort spacieuse, afin de mieux representer le fameux Mont Æthna, dont elle devoit jouer le Rolle. Dès qu'on eut donné le signal, il commença à sortir de cette ouverture un nuage de feu & de fumée mêlé de morceaux de rocaille; quelque tems après on entendit sortir des entrailles de cette machine d'horribles mugissements, & l'on vit toute la montagne se fendre en deux & découvrir du coté exposé a la vue du Prince & de sa Cour une grande Caverne qui representoit la Forge de Vulcain, & dans laquelle on demesloit, a travers la flamme, de grandes masses de toutes sortes de metail. Une Colonne d'un feu bleuatre se levoit continuellement de cette forge, ou Vulcain s'occupoit avec ses Ciclopes a former des Carreaux de foudre pour le Maître des Dieux. Ces armes redoutables de Jupiter se levoient, de temps en temps de l'Eclume, & sortoient de la Caverne avec une rapidité & un bruit terribles. Venus toute environnée du feu le plus lumineux & le plus brillant se tenoit a coté de son époux environnée d'une nombreuse troupe de Cupidons qui faisoient voler de tous cotez des fleches enflammées;

devant elle on voyoit un autel tout couvert de cœurs brulants, victimes toujours agreables a cette déesse.

J'ai oublié plusieurs autres particularitez également curieuses d'une machine si heureusement inventée; mais ce que j'en ai retenu suffit, pour faire voir qu'on peut placer dans un feu d'artifice une fable, ou une allégorie suivie, capables de donner une beauté accessoire a des objets si merveilleux par eux mêmes..

Il m'arrive rarement de considerer des choses extraordinaires sans en tirer des réflexions propres a me rendre meilleur: toute la nuit passée je n'ai pas pu m'empêcher de ruminer dans mon lit sur le beau spectacle que je venois de voir, & de réflechir sur la petitesse de l'art humain le plus extraordinaire, quand on le met en parallele avec les desseins de la Providence; en suivant cette idée je me mis a considerer une comête, comme une fusée tirée d'une main toute puissante. Plusieurs de mes Lecteurs se souviennent d'avoir vu un de ces Phenomenes effrayants l'an 1680; s'ils ne sont pas Mathematiciens, ils seront surpris d'apprendre qu'elle avoit plus de rapidité qu'un boule de Canon, & que la

queue

queue de feu qu'elle traînoit après elle occupoit une espace de plus de vingt & six millions de lieües: le moyen de considerer sans une espece de sainte horreur des corps d'un volume si prodigieux, qui parcourent l'univers avec une rapidité si inconcevable, & qui ne laissent pas de demeurer constamment dans la ligne dans laquelle la toute-puissance a borné leur carriere; où est l'imagination, qui puisse concilier une regularité si exacte, avec ce mouvement furieux; qui paroit menacer l'univers d'un embrasement général? De quelle étendue cet Univers ne doit-il pas être, pour ouvrir à des corps si vastes des routes suffisantes sans en soufrir le moindre desordre? De quel Spectacle ne sont pas frappez certains Etres, devant qui se déploye tout le Theatre de la Nature, & qui voyent des millions de pareils Phenomenes traverser, par des courses réglées, les abimes de l'air! Peut être qu'un jour nous aurons la vue assez forte pour percer une perspective si magnifique, & l'esprit assez éclairé, pour demêler les differents usages de ces parties considerables du monde; en attendant un changement si heureux dans nos organes & dans nos lumieres,

ces sublimes objects peuvent accoutumer notre imagination, aux plus hautes idées, d'un pouvoir & d'une sagesse sans bornes; ils peuvent nous enseigner à former des pensées humblement justes de nous-mêmes, & de toutes les viles productions de l'invention humaine.

Voici encore une Lettre du Cavalier Anglois, qui voyage en France.

Blois le 20 de Mai N. Stile.

MONSIEUR,

VOtre obligeante Lettre m'a fait un plaisir sensible; c'est tout l'Anglois, qu'on m'a parlé depuis plusieurs mois, que je suis forcé à considerer l'absence de mes compatriottes comme une espece de bonheur; Je puis appliquer à la situation, où me met l'envie d'apprendre le François, ce Vers qu'Ovide met dans la bouche de Narcisse,

Votum in Amante novum! Vellem quod amatur abesset.

Je cherche à m'éloigner de ce que je cheris.

C'est là une des plus fortes raisons, qui m'ont fait quitter Paris & la Cour que

que je suis pourtant charmé d'avoir vus, parce qu'il est difficile de voir ailleurs, tant de beaux lieux, & tant de grands personages. A Versailles sur tout on ne sauroit guerres entendre un nom qui ne vous rappelle dans l'esprit quelque gazette, ni voir un homme qui ne se soit signalé dans quelque bataille. On est tenté de se croire dans quelque Palais enchanté d'un Roman, tant on y rencontre de Heros, & tant les jardins, les eaux, & les statues ont l'air d'être l'ouvrage de quelque enchanteur. Je suis honteux, au reste, de n'avoir pas encore fait de plus grands progrès dans la Langue Françoise; quand on l'apprend sur les Lieux mêmes, il faut avouer qu'on trouve tout le secours imaginable pour y réussir, puisque on y est toûjours environné du peuple du monde le plus familier & le plus grand parleur. Toutes les compagnies sont ici extraordinairement bruiantes, & l'on crie ici plus fort en déjeunant, que vous autres à Londres, quand minuit vous surprend encore à table. Autant que j'en puis juger, après avoir étudié de mon mieux les deux Nations, il y a plus de gayeté dans une conversation Françoise, &

 dans

dans une Angloiſe il y a plus d'eſprit ; chez vous on raille plus finement, mais ici on rit de meilleur cœur ; à meſure que j'avance dans le François, je trouve cette langue extremement propre pour le babil ; on diroit preſque qu'on l'a appauvrie exprès, afin de rendre les circonlocutions néceſſaires, & d'obliger les gens à dire peu de choſe en beaucoup de paroles. Ce qui caracteriſe un étranger, c'eſt de répondre à une queſtion, tout court, *oüi* ou *non* ; car vous ſaurez que de ces deux Monoſyllabes les François ſavent faire des *Penſées*. Ils ont un aſſortiment de certaines Phrazes ceremonielles, dont tout le monde va ſe fournir au même Magaſin, & les complimens les plus gracieux, deſcendent par une caſcade continuelle des gens du premier rang, juſques à la Populace. Rien de plus ordinaire que d'entendre un artiſan, qui prie ſon voiſin *d'avoir la bonté de lui dire qu'elle heure il eſt*, ou deux Savetiers, qui proteſtent qu'ils ſont charmez *d'avoir l'honneur de ſe voir l'un l'autre*.

Le Païs, où je me trouve, frappe les yeux dans cette ſaiſon par des agrémens qui paſſent l'imagination. Tout eſt gai, tout eſt riant ; les oiſeaux mê-

mes, à l'exemple des hommes, me paroissent de meilleure humeur, que ceux qui égayent nos bocages en Angleterre, & je suis sûr qu'en France l'année devance la nôtre moins par le nouveau stile, que par les productions de la Nature. Je puis dire à present qu'une fois de ma vie j'ai passé le mois de Mars, sans être derangé par les vents, & l'Avril sans être arrosé par les pluies. Je suis &c.

DISCOURS LXXXVII.

Quod neque in Armeniis Tygres fecere Latebris,
Perdere nec fœtus ausa Leæna suas;
At teneræ faciunt, sed non impune Puellæ,
Sæpe suos utero quæ necat, ipsa perit.

De jeunes filles osent commettre un crime inconnu aux Tygresses, & aux Lionnes; elles font perir leur fruit; mais ce forfait entraine souvent sa propre punition; elles se tuent elles-memes, en faisant mourir l'ouvrage de leur amour dereglé.

DE tout le spectacle que nous avons admiré le jour *d'Actions de graces*, rien ne m'a frappé plus vivement que ces deux files de jeunes enfants des deux sexes rangées dans une de nos plus gran-

grandes rues: cette troupe nombreuse & innocente qui portoit la livrée de la charité publique, étoit un objet également agreable aux yeux de Dieu & des hommes; elle exprimoit infiniment mieux la joye & la reconnoissance de la Nation, que tout ce qu'on auroit pu imiter de la magnificence pompeuse, que les Romains étaloient autrefois dans leurs Triomphes. Quel charme n'étoit-ce pas de voir ces orphelins que leur âge preserve encore de la corruption du siecle former un seul Choeur, & reunir d'un air devot leurs voix enfantines dans un Hymne rempli de piété; Le moyen de n'avoir pas le cœur inondé des sentiments d'humanité les plus vifs en voyant le soin & la tendresse Paternelle briller dans les yeux des differents Maitres, qu'on voyoit rangez parmi cet aimable petit peuple confié a leur conduite!

Je suis mortifié que sa Majesté n'ait pas vu cette multitude d'objets si propres à exiter cette compassion charitable, dont elle aime a donner des marques a tous ceux, qui en ont besoin; On lui en aura sans doute tracé le tableau, & je ne doute point, qu'elle ne leur fasse sentir les effets de sa bonté royale. Une charité un peu forte employée a l'é-

l'education de ce grand nombre de ses jeunes sujets feroit quelque chose d'infiniment plus meritoire, que mille pensions considerables prodiguées à des gens de Distinction.

J'ai toujours consideré l'Etablissement charitable de plusieurs Ecoles, qu'on a fait depuis quelques années par tout le Royaume, en faveur des pauvres, comme la principale gloire de ce siecle, & comme le plus sûr moyen de tirer la Nation de l'abime des mœurs depravées, ou elle a été plongée par la coutume, & par la mode.

Cet établissement si digne d'une Nation Chretienne nous promet une race d'honnêtes gens, & de gens de bien; du moins verra-t-on dans la generation future peu de personnes qui ne sachent lire & écrire, & qui dès leur enfance ne se soient familiarisées avec les principes de la Religion. Rien de plus utile par consequent, que de contribuer autant qu'il est possible à l'execution d'un projet si salutaire. La plupart de nos gens de qualité ont fait *le jour d'actions de graces* une espece de Procession, au milieu des deux files de ces Eleves de la charité publique, il faut esperer, qu'ils ne les auront pas

seulement regardées comme un agréable spectacle, mais qu'ils auront encore formé la résolution de les soutenir & d'en augmenter le nombre par leur bien, & par leur credit.

Pour moi je ne considere pas du même œuil que les autres hommes les victoires étonnantes dont la providence a favorisé nos armes dans le derniere guerre: notre valeur, & l'habileté de nos generaux y sont entrez sans doute; mais j'ose atribuer la plûpart de ces grands succès, dont nous venons de temoigner à Dieu notre reçonnoissance, à la charité Nationale qui a éclaté depuis peu d'une maniere si brillante: j'ose trouver en partie la cause de tant de benedictions signalées dans cette troupe innocente, qui dans ce jour solemnel a excité dans nos ames de si tendres émotions.

Après avoir rendu justice à la charité de mes compatriottes, ils me permettront bien de leur parler d'une branche de ce devoir que nous avons négligée jusqu'ici,& qui mérite d'autant plus notre attention,qu'elle porte des fruits tres precieux chez plusieurs peuples voisins.

Il s'agit du soin charitable qu'il faudroit avoir de la subsistance de certains

En-

Enfants malheureux ouvrages d'un amour illégitime! & qui ſans un pareil ſoin ſont livrez a la Barbarie de leurs Meres denaturées. On ne ſauroit ſonger ſans horreur a un ſi funêſte ſujet; quel nombre prodigieux d'Enfants ne reçoit pas continuellement la mort par la main même des autheurs de leur vie, que la Honte, ou la diſette, empêche de les élever!

A peine y-a-t-il parmi nous une ſeule *ſéance de juges* ou l'on ne condamne pas á mort quelqu'une de ces malheureuſes Meres. Combien d'autres de ces Monſtres d'inhumanité n'y. a-t-il pas, qui échappent a la ſeverité des Loix, ou parce que leur crime eſt entierement caché, parce qu'on eſt obligé de les rélacher, faute de preuves ſuffiſantes! Je paſſe encore ſous ſilence celles, qui par une conduite contraire a la nature s'oppoſent, pour ainſi dire, aux intentions de la providence, en detruiſant leur fruit avant que de le mettre au monde. Elles ſont auſſi coupables, que les premieres, quoique punies avec moins de rigœur; mais il n'eſt pas queſtion ici de l'énormité inexprimable de leur crime; je ne le conſideré, que par rapport au tort qu'il fait à la ſocíété; Il la prive d'un nombre conſiderable de ſes mem-

bres; & par consequent, pour le prevenir, un peuple doit employer toute son attention, & toute sa prudence.

J'ai deja dit, que ce qui arrache d'ordinaire une action si horrible à la tendresse maternelle de ces abominables femmes, c'est la crainte de l'infamie, ou l'impossibilité où elle se trouvent d'élever ceux à qui elles ont donné le jour. Qu'on tarisse les deux sources de ce crime; bientôt ce crime cessera, & l'on n'en entendra plus parler; c'est ainsi qu'on prévient ce malheur dans d'autres Païs, comme j'en suis informé par ceux qui ont vu les grandes Villes de l'Europe.

On trouve à Paris, à Madrid, à Lisbonne, à Rome, certains Hopitaux; dans les murailles extérieures desquels sont placées certaines machines semblables à de grandes Lanthernes; elles ont une petite porte du côté de la rue, & à côté d'elles on trouve une sonnette. C'est dans cette Lantherne qu'on pose l'Enfant, & en la tournant on la fait entrer dans l'Hopital, par une ouverture qu'il y a dans la muraille; on sonne ensuite, & l'on se retire; là dessus une personne payée exprès, pour s'acquiter de cet emploi, vient prendre l'Enfant, sans se mettre en peine d'où

il

il peut venir. En le plaçant dans cette machine on y joint d'ordinaire un billet, où l'on déclare s'il est batisé, ou s'il faut le batiser encore ; de quel nom on souhaite qu'il soit appellé, & par quelles marques il pourra être reconnu un jour.

Souvent même il arrive, qu'on s'explique dans ce billet sur la maniere dont on voudroit bien, que l'Enfant fut élevé, & qu'on le retire de l'Hopital, après y avoir été quelques années. Quelques fois un Pere reconnoit solennellement un tel Enfant pour son fils, & le déclare héritier de biens considerables.

De cette maniere plusieurs sujets, qui auroient peri comme avortons, ou qui mourant d'une mort violante auroient attiré un trépas semblable à leurs Parens criminels, sont dérobez à cette cruelle destinée, & deviennent par une bonne éducation capables d'être membres utiles de la Societé.

Je croi que c'est là une matiere, qui merite les réflexions les plus serieuses, & que mes Lecteurs ne trouveront point mauvais, que je la leur ai mise devant les yeux.

DISCOURS LXXXVIII.

Quod latet arcana, non enerrabile, fibra.

PERS.

Il est impossible de penetrer dans les cachettes du coeur humain.

DAns le temps, que je cherchois dequoy régaler aujourd'hui mes Lecteurs, j'ai receu la Lettre suivante, qui me paroit un regal plus agréable, que tout ce que j'aurois pas leur donner; C'est tout ce qu'ils auront pour à présent, & je les prie de se jetter dessus sans façon.

MONSIEUR.

VOs deux Parents & Predeceſſeurs d'immortelle mémoire étoient fort fameux pour leurs songes, & pour leurs visions; peu semblables a cet égard à Homere, & a tous les autres autheurs, jamais ils ne plaisoient d'avantage, que lorsqu'ils sommeilloient.

Comme on pretend que ce talent se transmet d'ordinaire avec le sang de Pe-

re

re en fils, & qu'il devient commun a toute une famille, nous avons lieu d'esperer que vous deviendrez un jour un *Songeur de songes*, aussi bien que les autres grands-hommes de votre race; en attendant que cette faculté se dévelòppe chez vous, vous voulez bien que je vous fasse present d'un Rêve, qui pourra bercer vos Lecteurs jusqu'à ce que vous trouverez a propos de communiquer vous-même au public vos découvertes nocturnes.

Vous saurez, Monsieur, que j'ai passé toute la soirée d'hier a ruminer sur la critique de Momus touchant la structure du corps humain, ou il auroit voulu qu'une fenetre fut placée au milieu de la poitrine. Le sens moral de cette fable n'est pas difficile a demêler; elle signifie, que le cœur de l'homme est tellement rempli d'artifices, de ruses, de fourberies, & de trahisons, qu'il est presque impossible d'un deviner les veritables sentimens, par les apparences exterieures & même par les discours. J'inferai d'abord de cette vérité incontestable, que ce seroit un grand bonheur pour les deux sexes, s'il y avoit une fénêtre dans la poitrine des Amants & des Maitresses: quelle Epar-

gne

gne de protestations & de parjures, d'un coté; quelle doze de dissimulation & d'Hypocrisie, devenue hors d'œuvre, de l'autre! Ce seroit une grande felicité pour moy en particulier, moy qui me suis engagé dans une passion très violente pour *Aurelie*, qui est la personne de tout son sexe dont le cœur soit le plus impenetrable: je donne a tout l'univers a en demêler les veritables sentimens, & a deviner si c'est moy ou quelque autre, qui y occupe la premiere place.

Pendant que je me livrois à mille pensées confuses sur un sujet si embarassant, je fus saisi tout d'un coup du sommeil, & je me mis a rêver que ma charmante Aurélie étoit couchée à côté de moy. Je commençai d'abord a parcourir d'un œuil avide toutes ses beautez; mais en considerant sa poitrine je vis a m'a grande surprise qu'elle étoit aussi parfaitement transparente, que le plus beau christal, & que rien n'étoit plus facile, que de découvrir tout ce qui s'y passoit. Ce que j'y aperçus du premier coup d'œuil consistoit en eventails en Etoffes, en rubans, en dentelles, & en autres babioles, tellement entassées les unes sur les autres, que

tout

„ tout le cœur avoit l'air d'un maga-
„ zin de galanteries. Tout cet étala-
„ ge disparut bientôt après, & fit
„ place a une autre décoration. C'é-
„ toit une longue suite de carrosses a
„ six chevaux, suivis d'un grand nom-
„ bre de Laquais avec de riches li-
„ vrées, & pendant plus d'une demi-
„ heure je vis une représentation très-
„ naturelle du cours, quand il est le
„ plus rempli de beau-monde.

„ Ce spectacle s'etant evanoui, com-
„ me les precedents, je vis tout le
„ cœur rempli d'une main pleine de
„ cartes parmi lesquelles je reconnus
„ distinctement les trois Matadors. Un
„ moment aprez j'y apperçus une suc-
„ cession rapide de plusieurs Scenes
„ differentes; Une sale de Comedie,
„ une Eglise, un appartement de la
„ Cour, un jeu de Marionnettes, furent
„ autant d'apparitions soudaines qui
„ firent a la fin place a une paire de
„ souliers de la plus nouvelle mode,
„ qui chausserent le cœur durant plus
„ d'une grosse heure; ils furent chassés
„ par un bichon, qui fut succedé par
„ un petit cochon de Guinée, par un
„ chat, & par un singe; & moi-meme
„ a ma grande satisfaction je fus assez
heu-

„ heureux pour faire l'arriere-garde de
„ tous ces dignes favoris de la belle.
„ Quel ravissement de joye pour moy
„ de me voir pendant quelques mo-
„ ments l'unique & fortuné possesseur
„ de tout le terrain!

„ Mais pendant que je contemplois
„ la petite image de mon individu
„ charmée de sa bienheureuse situa-
„ tion, le cœur poussa un profond
„ soupir qui fit déloger au plus vîte
„ cette petite figure fanfaronne; Dans
„ l'instant je vis la place prise, par
„ un marousle mal tourné & de mau-
„ vais air, qui portoit sous chaque
„ bras un grand sac d'argent; Il est
„ vray que cet Adonis n'y fit pas un
„ fort long sejour, & qu'il fut bientôt
„ supplanté par un animal aussi desa-
„ greable que lui, & dont tout le me-
„ rite consistoit a porter dans la main
„ une *baguette blanche*. Ces trois der-
„ nieres figures me réprefentoient avec
„ vivacité les combats, qui se don-
„ nent dans le cœur de ma chere Au-
„ relie entre l'ambition, l'avarice, &
„ l'amour; car je vis distinctement que
„ nos trois images se chassoient tour a
„ tour, & qu'elles se disputoient ce
„ poste pendant assez long-temps. Mais

„ a la fin j'apperçus avec une joye in-
„ exprimable que j'etois demeuré le
„ maitre du champ de bataille ; j'etois
„ tellement transporté de cet heureux
„ succez, que je me jettois avec une
„ tendre fureur sur cet aimable piece
„ de christal pour lui temoigner ma
„ reconnoissance par mille, & mille
„ baisers ; mais quelle mortification !
„ ce mouvement extraordinaire dans
„ mon sang & dans mes esprits m'e-
„ veilla tout d'un coup, & je vis ma
„ maitresse metamorphosée en Oreiller.
„ Helas ! ce n'est pas la premiere fois
„ depuis que j'aime, que Morphée
„ me joue des tours si cruels. Dites
„ moi, venerable Mentor, vous, qui
„ par une prérogative de votre famille
„ vous devez connoitre à ces songes, si
„ vous croyez, que dans le cœur d'Au-
„ relie, j'occupe la même place, que
„ celle dont je me suis vu le possesseur
„ dans son cœur chimerique ; a vous
„ dire la verité, je suis furieusement a-
„ gité par l'esperance & par la crain-
„ te ; c'est pourtant la premiere de ces
„ passions qui a eu le dessus dans mon
„ ame jusqu'a onze heures du matin,
„ quand j'ai entendu une malheureuse
„ vieille soutenir a ses voisins, que les
son-

„ songes doivent toujours etre inter-
„ pretez a rebours ; je vous avoue,
„ que quand elle auroit tort, je n'ai-
„ merois guerre cette poitrine de
„ christal ; la froideur & la dureté de
„ cette matiere sont deux qualitez, qui
„ me paroissent d'assez mauvaise augu-
„ re pour mon amour. D'ailleurs je
„ crains fort, que si j'avois dormi en-
„ core quelque moment, ce vilain
„ Monsieur avec ses sacs d'argent
„ n'eut fait sa seconde entrée ; si vous
„ pouviez m'informer des veritables
„ sentiments de la belle, ce seroit une
„ magnifique preuve de votre habile-
„ té, car j'ose vous asseurer, qu'elle
„ auroit bien de la peine a y reussir el-
„ le-même. Tout ce qu'elle dit, tout
„ ce qu'elle fait, autant d'Enigmes ;
„ Mais ce qu'il y a de certain, c'est
„ que je suis de cet aimable Probleme,
„ & du Venerable Mentor

„ Le tres humble &c.

DIS-

DISCOURS LXXXIX.

tentanda via eſt.

Il faut tenter une nouvelle route.

IL y a quelque temps que j'ai gratifié mes Lecteurs de quelques Lettres d'un voyageur de mes amis, & dans la ſuite je pourrois bien leur faire le plaiſir de leur en communiquer d'autres de la même main. En attendant, je leur en donnerai une, qui me vient d'un eſpece de Correſpondant, auſſi propre à amuſer qu'un voyageur, & qui traitte une matiere auſſi curieuſe, & auſſi embellie des graces de la nouveauté, qu'aucune découverte qu'on puiſſe faire hors de nôtre Iſle. Le Cavalier en queſtion eſt un faiſeur de projets, & j'avoue, que de tout temps j'ai eu une grande tendreſſe pour ces ſortes d'inventions; je puis dire même ſans vanité, que j'ai un genie aſſez propre pour des productions de cette nature: je pourrois faire mention ici de quelques projets de ma façon, que j'ai eu le bonheur de voir éclorre, d'autres qui ont

été etouffez dans leur naissance, & d'autres enfin que j'ai encore par devers moy, & que dans les conjonctures convenables je lacherai dans le monde pour faire fortune; Il y en a tels dans le monde qui n'auroient jamais osé se produire, si je n'y avois pas mis le sceau de mon approbation, & j'ai encore été consulté depuis peu sur un projet pour la reforme des moeurs; mais je crains, que malgré son mérite il pourroit bien ne point passer. J'ai formé de grands desseins a l'égard de la Thamise, & de la nouvelle riviere, sans parler ici de mes rafinements sur les Loteries, & sur les assurances. Une autrefois j'aurai peut-être occasion d'instruire le public d'un autre de mes projets digne du souvenir de tous les siecles, & qui, s'il n'avoit pas échoüé, auroit rendu dans ce pais l'argent & l'or aussi communs que l'étain & le cuivre: si mes compatriottes n'ont pas tiré de plus grands avantages de ces nobles & rares inventions, ce n'est pas ma faute; mes intentions étoient bonnes, & ils me doivent la meme reconnoissance que si tous mes plans avoient réussi.

Tous les projets peuvent être rangez

gez en deux differentes classes; Les premiers tirent leur origine de l'imagination de ces personnes qui se consacrent entierement au bien public. Tels sont les miens. Les autres ont leur source dans un genie qui se ligue avec un cœur interessé, & leur unique but est l'avantage particulier de leurs autheurs; de ce nombre est celui, qui est contenu dans la lettre suivante.

„ MONSIEUR,

„ UN homme de votre Lecture ne „ sauroit ignorer qu'il y a eu „ dans l'ancienne Rome une sorte de „ personnes a qui on donnoit le titre „ de *Nomenclator*; ce terme, comme „ vous savez, signifie un homme capa- „ ble d'appeller chacun par son nom. „ Lorsqu'un Romain de distinction „ briguoit quelque charge publique, „ comme *le Tribunat*, *le Consulat*, ou „ la *Censure*, il étoit toujours accom- „ pagné d'un de ces *Nomenclateurs*, qui „ en lui disant a l'oreille le nom de „ tous ceux qu'ils rencontroient, le „ mettoit en état d'appeller par son „ nom chaque citoyen a qui il deman- „ doit son suffrage. Je viens au fait; „ après beaucoup de travail & d'appli-

cation,

„ cation, j'ai le bonheur de me voir
„ duement qualifié, pour exercer dans
„ cette grande ville la charge de *No-*
„ *menclator*, & je suis tout prest a en
„ faire les fonctions dez que je serai
„ sur qu'on voudra bien me payer de
„ mes peines. Tout gentilhomme Pro-
„ vincial, tout etranger, qui croiront
„ avoir besoin de mes services, n'ont
„ qu'a parler; ils pourront me louer
„ pour huit ou pour quinze jours, &
„ je m'engage a ne les pas quitter pen-
„ dant ce temps là non plus que leur
„ ombre, si quelqu'un me mene avec
„ lui, dans son carosse, au *Cours*, j'en-
„ treprens de lui enseigner en trois ou
„ quatre leçons tout au plus, les noms
„ de toutes les personnes distinguées,
„ qui ont la coutume d'y etaler leurs
„ figures, & leurs équipages. S'il
„ veut bien que je l'accompagne a la
„ Comedie, je debrouillerai de la ma-
„ niere la plus nette tout ce demi-cer-
„ cle de beauté, qui occupent les lo-
„ ges, & en meme temps je lui indi-
„ querai les Cavaliers qui dispersez
„ dans le parterre s'occupent a lorgner
„ chacune d'entre-elles; a l'Eglise, ou
„ dans toute autre assemblée publique,
„ je pourrai lui etre de la meme utili-
té;

té, je ne m'en tiendrai pas au nom des personnes ; mon habileté s'étend encore sur leurs qualitez, & sur leurs avantures. S'il s'agit par exemple d'une Belle, qui est en vogue, j'entrerai dans le détail de tous ses admirateurs, & de toutes ses intrigues galantes, pourvu qu'elles soient d'une notorieté publique. J'agirai de la même maniere à l'égard de ces Dames, qui ne s'attirent pas une admiration si generale, mais qui goutées par de certaines societez particulieres, meritent le nom de *beautez de Cotterie*. En un mot, je ne passerai sous silence le Caractere & l'Histoire d'aucune femme, qui fait quelque figure dans le monde comme fille, comme femme, ou comme veuve. Les hommes distinguez seront aussi placez dans tout leur jour avec leur esprit, leur bien, leur humeur, leur conduite, leurs titres, & leurs charges.

J'ai une Epouse qui a toutes les qualitez necessaires pour être une très excellente *Nomenclatrice*, & qui s'offre à servir les Dames toutes fois & quantes elles auront besoin de ses talens ; je dois lui rendre cette justice, qu'elle est encore plus communicative que moi, & qu'elle sait toute l'Histoire scandaleuse

de Londres, de Westmunster, & de tous les bourgs, villages, & hameaux, qui sont à trois lieues à la ronde. Elle a par devers elle les particularitez de cinquante intrigues amoureuses, dont ame qui vive n'est instruite qu'elle seule, & de trente mariages clandestins ou aucune langue n'a touché jusqu'ici. Elle ira voir les Dames chez elles, si elles le souhaitent, & leur parlera, la montre sur table, à trois guinées par heure.

N. B. Elle est proche parente de l'autheur de la *Nouvelle Atlantis*.

Je n'ai que faire de recommander l'utilité de mon Projet à un homme de votre esprit & de votre experience, persuadé que vous ne lui refuserez pas votre puissante protection. Je suis.



DIS-

DISCOURS LXXXX.

Abietibus, juvenes, patriis & montibus, æqui.
VIRG.

Des jeunes gens proportionez aux arbres & aux montagnes de leur patrie.

JE n'aime point à me mêler des querelles d'autrui; mais puisque j'ai communiqué à mes Lecteurs un *plan de coterie*, qui a eu le malheur d'offenser certains personnages qui ont les bras longs, & qu'il est dangereux de desobliger, je suis contraint d'inserer ici une remontrance qu'ils ont faite, sur le dit plan, je me résous à rester dans une parfaite neutralité, & je promets à ceux de mes correspoudans, qui se sont attirez cette affaire de donner au public telle apologie qu'ils trouveront à propos de faire de leur conduite.

MONSIEUR,

CE n'est pas sans un violent dépit que j'ai lu les deux Lettres que vous avez rendues publiques depuis peu,

& qui roulent sur la *Cotterie des petits.* J'ai prévu dès-lors ce que nous voyons à présent ; vous ne sauriez croire les petits airs, que se donnent tous les Nains de cette bonne ville, depuis qu'ils ont lu les deux feuilles volantes, dont il s'agit ici ; chacun d'entre eux s'enfle, se redresse, & marche dans les rues comme un Artaban ; on diroit qu'ils pretendent nous regarder de haut en bas, quoique nous soyons plus élevez qu'eux de deux bon pieds geometriques. J'en vis un l'autre jour qui avoit deux pouces au dessus des cinq pieds, qui sont, comme vous savez, la mesure fixée par les statuts de cette belle Cotterie ; admirez le caprice de ce petit marouffle ; il fait tout ce qu'il peut pour paroitre digne d'être agrégé à ce corps, qui s'en fait tant à croire ; il porte des escarpins sans talons, & le front de sa perruque n'a pas un demi-doigt de hauteur. Il pousse même la vanité jusqu'à parler de *M: Trotte menu*, & du *Chevalier de la Brette* comme de ses amis intimes.

Je ne daignerois pas seulement abaisser mes réflexions à ces bouts d'hommes, s'ils avoient la modestie de se couler, comme auparavant, parmi la foule.

le.

le. Je sai que les broussailles font un effet assez passable tant qu'elles demeurent à l'ombre des chaines, & des cedres; mais quand elles font bande à part, il n'y a rien qui ait l'air plus méprisable. J'en dis autant de nos Pigmées, qui sont assez ridicules pour vouloir former un corps distingué du reste des humains. Passe encore, si leur projet n'étoit pas d'une dangereuse conséquence pour la societé; qu'arriveroit-il, je vous prie, si les Dames, qui donnent toûjours dans les nouveautez bonnes ou mauvaises, alloient s'entêter de ces diminutifs d'Amants; vous m'avouerez que dans quelques années nous verrions le genre-humain en abregé, & toute notre espece en miniature.

C'est pour rabatre l'orgueuil de ces Nains ambitieux, & pour empêcher la posterité d'être réduite à un si petit volume, que nous avons trouvé à propos de dresser une contrebaterie, & d'établir une *Societé des Grands*. Comme la *Coterie des petits* consiste en gens, qui sont au dessous de *cinq* pieds, la notre sera composée de personnes, dont la stature va au delà de six; ce sont là selon nous les deux extrémitez de la taille humaine, & vous savez que tous les

Antagonistes doivent toûjours être dans les extrémitez opposées ; c'est la regle. Nous considererons comme neutre tous ceux qui se trouvent de moyenne grandeur, mais pour peu qu'un homme passe la mesure de six pieds, il est à nous, & il ne tient qu'à lui de venir figurer dans notre Coterie.

Nous nous trouvons deja treize beaux hommes capables de faire une Brigade dans les grands Grenadiers ; notre premier soin a été de choisir un President, & nous y avons procedé de la même maniere, dont quelques peuples de l'Antiquité élisoient leurs Rois ; nous n'avons eu égard, qu'à sa taille, & par là nous n'avons fait que le confirmer dans le poste au dessus de nous, que la nature elle même lui avoit assigné ; c'est un Montagnard d'Ecosse, à qui il ne manque qu'un pouce de hauteur pour pouvoir briller à la foire en qualité de Géant. Pour moi, je n'ai que six pieds & demi, & comme je suis le plus petit de la troupe, je n'ai point de voix en Chapitre, & l'on a trouvé bon de me faire Sécretaire de la Compagnie, jusqu'à ce que je sois relevé par quelqu'un qui aprochera d'avantage des *six pieds justes*.

Si

Si vous nous voïez tous ensemble, vous nous prendriez, Monsieur, pour les fils d'Anac; jusqu'ici nous tenons nos assemblées en plein air, par ce que nous n'avons pas encore trouvé d'appartement proportioné à notre taille; mais nous ferons tous nos efforts pour avoir la permission de nous assembler dans la salle de Westmunster, qui est véritablement notre fait; il faut que je rapporte encore ici à la gloire de notre societé, que c'est un de nos membres, qui s'occupe à present à trouver les *Longitudes*; & pour vous faire voir que les grandes têtes ne manquent pas toûjours de cervelle, je vous dirai, que nous avons pris pour Devise une grue qui tient un Pygmée dans sa griffe droite.

Je sai que la Cotterie des petits se donne de grands airs avec son Petit Poete Monsieur Hémistiche; mais qu'il sache cet avorton du Parnasse, que s'il est assez hardi pour entreprendre de nous étriller par ses petits ve[illegible]l sera assommé à grands coups de [illegible] Alexandrins, qui tomberont sur lui comme autant de Massues. Nous avons parmi nous un Poete, dont le genie est aussi élevé que la stature, & qui sait

sur le bout du doit tout le traité du sublime de Longin. J'ose encore prier le dit sieur Hémistiche, de considerer que si Horace étoit un petit homme, Musée qui fait une si belle figure dans le sixieme livre de l'Eneide, étoit un homme, qui passoit de la tête & des épaules tous les habitans des champs Elizées; qu'il vienne avec son *joli petit homme* d'Auguste; citation aussi laconique que sa figure, nous lui en opposerons une qui est d'une bien plus grande étendue; aussi le Poeme Epique, dont elle est tirée est bien autre chose qu'une Lettre du petit Auguste, ou qu'une Ode de son petit favori:

Quos circumfusos sic est affata Sibylla
Musæum ante omnes: medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris extantem suspicit altis.

„ C'est alors que la Sibylle adressa sa
„ voix à ces ombres, & surtout à Mu-
„ sée qui entouré d'un cercle d'Audi-
„ teurs élevoit ses vastes épaules au des-
„ sus de leurs têtes.

Si malgré tout ce que je viens de dire nos Myrmidons continuent à faire *le quel-*

quelqu'un, & a abbaisser les gens d'une belle prestance, nous avons résolu de leur envoyer un de ces soirs un détachement avec ordre de nous amener toute la Cotterie dans un grand panier, & nous l'emprisonnerons dans une armoire, jusqu'à ce qu'elle rentre dans sa coquille. Pour leur petit *Rodomont Monsieur de la Brette*, je lui conseille de ne pas s'abandonner à son humeur cholerique; s'il fait le méchant, le moindre de nous l'enlevera comme un corps saint, & le suspendra à une cheville, où il restera accroché jusqu'à ce qu'il ait évaporé sa bile. Nous ne daignons pas seulement cacher nos desseins à nos ennemis; que leur petit Machiavel les previenne s'il peut.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à leur faire savoir, je m'attens bien à m'attirer par là tout un nid de Guepes; mais qu'elles ne me piquent pas, elles en seroient pour leur éguillon. A bon entendeur salut; j'ai cru être obligé de rabatre un peu le caquet de ces petits Messieurs, quand ce ne seroit que par un motif d'amour pour la patrie. Elle n'y trouveroit pas son compte s'ils devenoient à la mode, & si par là la race en étoit conservée dans

notre Isle. Le beau-sexe feroit bien mieux, ce me semble, d'addresser leurs faveurs à nous, qui leur promettons de faire tous nos efforts, pour remettre la stature humaine dans sa dignité primitive; nous esperons au reste que vous n'êtes pas assez baissé par l'âge, pour embrasser le parti de nos antagonistes, & nous vous protestons, que nous sommes tous vos grands admirateurs, & moi sur tout, qui me fais une gloire d'être &c.

DISCOURS LXXXI.

Pugnabat tunicâ se tamen illa tegi.

Elle faisoit semblant de vouloir du moins garder sa chemise.

MOn discours sur le tour de gorge m'a attiré un grand nombre de Lettres de femmes de toutes sortes de conditions. Une Dame, qui se signe Araminte, me prie d'un petit air fort résolu de songer à mes propres affaires, & de ne me point mêler du linge des femmes, qui ne s'ajustent pas pour le beau nez d'un vieillard qui ne sauroit les

les voir sans ses Lunettes. Une autre me chante pouille dans les formes ; & trouve bon d'évaporer sa bile en termes de harangeres ; *vieux Radoteur*, *vieux fou*, *vieux Roquentin*, sont les titres les plus gracieux dont elle m'honore. Une certaine Florinde marque un peu plus de docilité ; elle se borne à demander grace pour quelque tems, parce qu'elle ne sauroit se résoudre à renvoyer un corps tout neuf & de la derniere mode, de peur que ses amies ne publient dans le monde que cette réserve a pour source tout un autre principe, que la modestie.

Si d'un côté je ne suis pas traité trop favorablement, fort ordinaire de tout Réformateur, j'ai reçu, de l'autre, de grands applaudissemens pour avoir voulu mettre des bornes à cette fantaisie de se dépouiller, qui a si fort la vogue parmi nos Dames. Comme j'aime mieux que le public sache les éloges, qu'on me donne, que ce qu'on dit à mon desavantage, je supprimerai toutes les Lettres injurieuses, qu'on m'a écrites à cette occasion, pour ne publier que celles, qui approuvent ma conduite.

MONSIEUR,

JE vous écris au nom d'une demi douzaine de beautez ſurannées, pour vous temoigner leur reconnoiſſance & la mienne; Nous paſſons dans le monde pour avoir environ cincquante ans l'un portant l'autre; mais un homme auſſi ſenſé que vous n'eſt pas a ſavoir; que quand les femmes parlent de leur âge elles ne ſe font pas une affaire de calculer fort juſte; jugez par là, Monſieur, s'il ne doit pas etre dangereux pour nous de ſuivre la mode, que vous condamnez avec tant de juſtice; Nous ſommes tres convaincues qu'elle a été inventée par quelques jeunes friponnes, pour nous forcer a nous déclarer vieilles par nos ajuſtements, ſi nous n'aimons mieux riſquer notre vie, en imitant leur nouvelle maniere de s'habiller; vous voyez que cela s'appelle en quelque ſorte jurer notre mort. C'eſt dans cette afreuſe diſpoſition d'eſprit, qu'elles ſe ſont miſes a ſe depouiller peu a peu, pour nous contraindre a en faire autant, a moins que nous ne veuillons renoncer a toute prétention ſur la jeuneſſe. Helas, mon cher Monſieur, il en

en a deja couté la vie a plusieurs Dames de mon âge, & je n'ai jamais été sans quelque Rhume depuis qu'on a introduit cette mode abominable. J'ai affronté jusqu'ici tous les dangers, dont elle est environnée ; mais que ferai-je s'ils augmentent tous les jours par de nouveaux degrez de nudité ? Croyez-moy, Monsieur, nos jeunes folles ne s'en tiendront pas la si vos sages censures n'y mettent ordre. Nous vous conjurons de ne leur point donner de relache la dessus ; vous mettrez par là dans vos interets toutes les gorges antiques de la ville : quelques feux que nous cachions encore dans notre sein, (& peutestre ne cedons nous en rien a cet égard aux plus jeunes de notre sexe) ils ne sauroient nous mettre en sureté contre les injures de l'air, & contre l'inconstance de notre climat ; C'est de vous seul, Monsieur, que nous attendons du secours ; ne le nous refusez point & faites vous un point d'honneur de sauver la vie a tant de Dames, qui ont peut être vu le jour en meme temps que vous, & qui se feront toujours une gloire d'etre,

Venerable Mentor,

Vos tres-humbles Servantes, & Sœurs.

Je puis dire que je suis charmé de l'approbation de mes bonnes Sœurs, & pour l'amour d'elles je ferai tout ce qui me sera possible pour réhabiliter le *tour de gorge*, que j'ai toujours regardé comme l'ornement & la défense du sein des Dames. La bonne vieille Dame Lyzard a condamné la nouvelle mode, dès que ses yeux en ont été frappez, & elle a été bien mortifiée en remarquant, qu'a mesure que les personnes de son sexe baissoient leurs *corps* elles haussoient leurs *jupes*, qui deviennent plus courtes d'heure en heure. C'est ainsi que les jambes des Dames se decouvrent avec leurs gorges dans la meme proportion; mais je reserve ce second grief pour un autre discours, dans lequel mes reflexions qui n'ont fait que descendre aujourdhui avec les corps pourroient bien monter avec les jupes. Mon dessein est de tenir l'œuil ouvert sur toute la figure des Dames, & de la regler depuis les pieds jusqu'a la teste; Pour a present je remplirai ce qui me reste encore de vuide dans mon cahier, par une lettre qui me vient d'une autre de mes correspondantes charmée de mon discours sur le tour de gorge.

CHER

CHER MENTOR.

JE suis une de ces Dames a la mode que vous avez censurées depuis peu d'une maniere si vive & si forte; ce n'est qu'a mon corps defendant, que je me suis rangée parmi les coupables; j'ai agi a cet egard contre mes propres interests, & je vous ai mille obligations, de la peine que vous avez prise, pour nous redresser: vous saurez, Monsieur, que je suis un peu olivatre, avec cette couleur on peut avoir un visage agreable, quand elle est soutenue de deux yeux noirs, vifs, & brillants; mais elle ne fait rien moins qu'un bel effet sur une gorge; & je croy que les blondes ont donné exprez la vogue a cette mode pour jouer un tour aux beautez olivatres & brunes. Elles savent parfaitement bien, les malicieuses, qu'un sein couleur de canelle ne fait pas un aussi beau spectacle, qu'un sein d'albâtre; & c'est pour cette raison qu'elles se decouvrent avec tant de prodigalité. Je say bien que la femme du monde, qui a la gorge la plus blanche ne fait pas plus d'effet sur vous, qu'une femme de nege; Mais malheureusement pour moy

& pour mes semblables tous les hommes ne sont pas des Mentors, comme vous l'avez dit parfaitement bien vous meme, & la pluspart des hommes ne trouvent rien de plus appetissant que cette vive blancheur.

Pour les femmes de ma couleur, il est de leur interêt d'être modestes, d'autant plus qu'il n'y a point de fard qui puisse donner à notre peau une blancheur artificielle. Il est vrai que toutes les peaux ne sont pas si indociles, & j'ose vous assurer, que si vous pouviez examiner de près un grand nombre de ces gorges de nêge vous ne les trouveriez pas toutes d'une piece ; j'en ai vu, moi qui vous parle, qui representoient parfaitement bien un mappe-monde coupé en deux par la ligne Equinoctiale. Je vous supplie, venerable Mentor, de continuer vos sages censures, & de ne nous point donner de repos jusqu'à-ce que nous ayons raccourci nos gorges, & que nous les ayons fait rentrer dans leurs anciennes bornes. Je suis.

DIS.

DISCOURS LXXXXII.

Hic aliquis de gente hircosa centurionum
Dicat: quod satis est sapio mihi; non ego curo
Esse quod Arcesilas ærumnosique Solones.

Quelque jeune Officier brutal me dira; j'en sai autant qu'il m'en faut; je me soucie bien d'etre aussi habiles que les sages de l'antiquité, que leur air ne rendoit pas plus riches.

RIen ne me chagrine d'avantage que de voir un jeune-homme qui a du bien & de la naissance se livrer si absolument aux plaisirs, qu'il néglige de se pousser dans les sciences; qui dans tout le reste de sa vie pourroient le rendre utile & agreable à lui-même & aux autres. La plus grande partie de notre jeunesse Britannique devient hors de vogue & perd tout son merite à l'âge de vingt & cinq ans; dès que cette gayeté, & cette grace, qui sont naturelles à la flœur de l'âge, commencent à s'alterer, c'en est fait de nos jeunes Cavaliers; il ne leur reste rien qui puisse les rendre recommandables; & membres inutiles de la societé, ils sont en quel-

quelque sorte civilement morts; il arrive quelquefois, il est vrai, que pour reparer la faute qu'ils ont faite dans leur jeunesse, ils s'attachent à la Lecture dans l'automne de leur âge, & qu'Ecoliers sexagenaires ils donnent quelque esperance d'être un jour habiles gens; leur triste exemple appuye l'exhortation, que je prends la liberté d'adresser ici à la jeunesse; qu'y a-t-il de plus raisonnable à un jeune-homme, que d'éviter cet apprentissage tardif & presque toûjours inutile? qu'y a-t'il de plus naturel que de s'appliquer de bonne heure à acquerir ces avantages solides, qui peuvent faire succeder, aux agrémens de la jeunesse, de la dignité, & un merite véritable.

C'est dès l'âge de quinze ans qu'il faudroit songer à former chez soi-même l'homme de cinquante, & à se procurer les moyens de s'attirer la veneration publique dans la vieillesse la plus avancée.

Les jeunes-gens, qui sont d'ordinaire ambitieux feroient bien d'observer que les hommes les plus illustres parmi les anciens se sont fait une aussi grande gloire de se distinguer parmi leurs contemporains par l'Erudition, que de les sur-

surpasser en puissance & en authorité. Jules Cæsar & Alexandre les plus celebres exemples de la grandeur humaine n'ont rien négligé pour s'acquerir une haute réputation dans la République des Lettres. Il nous reste encore du premier des écrits, qui justifient les grands éloges, qui lui ont été donnez par les habiles gens de son siecle. Pour ce qui regarde le dernier, on sait qu'il étoit accoutumé de dire qu'il avoit plus d'obligation à Aristote, qui l'avoit instruit, qu'à Philippe, à qui il devoit la vie & la couronne. Nous voyons dans Plutarque, & dans Aulu-gelle, une Lettre, qu'il écrivit à ce grand Philosophe, après avoir été informé, qu'il avoit rendu publique les Leçons qu'il avoit données autrefois en particulier à cet auguste éleve. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il lui envoya ce billet, dans le tems qu'il étoit le plus occupé à pousser ses conquêtes. Voici cette Lettre mot à mot.

Alexandre à Aristote.

Vous n'avez pas bien fait de publier vos livres des *connoissances choisies*; si les choses dans lesquelles vous m'avez instrui-

truites, sont communiquées à tout le monde, que reste-t-il dans les sciences, qui puisse me donner le moyen de surpasser les autres. Pour moi je vous declare, que j'aimerois mieux me distinguer parmi les hommes par le savoir, que par la puissance, bien vous soit.

Nous voyons par ce billet que l'amour des conquêtes n'étoit que la seconde passion dans le grand cœur d'Alexandre; aussi, après la vertu ce sont les lumieres de l'esprit, qui sont les plus propres à donner à l'homme une grandeur véritable & essentielle. Elles sont la juste moitié de la perfection de l'ame humaine. Elles nous rendent notre existence sensible & agréable. Elles remplissent l'esprit de mille vues utiles & amusantes, & lui fournissent une suite non interrompue d'agremens. Elles sont une ressource perpetuelle contre l'ennui, & de la retraite elles savent faire la plus charmante societé; non seulement elles nous mettent à notre aise dans les emplois les plus embarassans & les plus penibles, mais encore elles procurent de la dignité à ceux qui les possedent, & les rendent capables de donner aux plus brillantes charges plus d'éclat,

clat, qu'ils n'en reçoivent.

Dans les Gouvernemens populaires & mixtes toutes les connoissances réellement utiles, soit speculatives, soit pratiques, sont la source naturelle de l'honneur & de la richesse. Si nous examinons ce qui s'est passé chez nous depuis *Guillaume le Conquerant*, nous verrons que les favoris de chaque Regne, ont été des personnes, qui devoient leur élevation a leur genie, & a leurs talents. On a presque toujours remarqué dans notre patrie que nos plus grands hommes ont tiré de l'obscurité des noms, qui etoient inconnus, avant le siécle dans lequel ils ont brillé. Pour me servir d'une expression Romaine ce sont des *hommes nouveaux*, qui embellissent le plus notre Histoire; Ils ont trouvé dans une erudition peu commune, ou dans une capacité superieure pour les affaires, des degrez pour arriver a la faveur des souverains, & aux postes les plus elevez. Mais cette verité d'experience ne doit pas detourner de l'Etude les personnes qui sont nez pour les titres & pour la grandeur; qu'elles sachent qu'en se proportionnant par les sciences a ce bonheur, qu'ils tiennent de la main de la fortune, elles

y donnent une nouvelle étendue & y mettent le ſceau de la veritable felicité.

L'Hiſtoire du choix fameux que fit Salomon apres etre parvenu a la Royauté, ne nous inſtruit pas ſeulement d'une particularité tres remarquable de la vie de ce grand Roi; mais elle eſt encore a notre eſprit l'occaſion d'en tirer une magnifique morale; Elle nous fait ſentir que celui qui livre ſon cœur a l'amour de la ſageſſe ſe ſert en meme temps de la methode la plus naturelle, pour ſe procurer une longue vie, des threſors, & de la reputation.

Le trait d'Hiſtoire, dont je viens de parler, n'eſt ignoré, a ce que j'eſpere, d'aucun de mes Lecteurs; Dieu ſe préſente a Solomon en ſonge, il lui offre le choix de toutes les benedictions, qui ſont entre les mains de l'Etre tout puiſſant, & ce jeune Prince ſe determine vers la ſageſſe; Pour recompenſer un choix ſi judicieux & ſi digne d'un Monarque qui aime ſon peuple, Dieu lui accorde ſa demande; il lui donne la ſageſſe la plus étendue, & il y ajoute les autres avantages, qui auroient peu être les objets du choix d'un Souverain moins ſenſé; la gloire, les richeſſes, une longue vie.

Je

Je rapporte ici un abregé de cette Histoire, & par ce qu'elle appuie mes Reflexions sur cette matiere, & par ce qu'un celebre Poëte François l'a renfermée dans une belle Allegorie, dont je donnerai ici un précis, pour faire plaisir à ceux d'entre mes Lecteurs, qui aiment les heureuses productions d'un beau genie.

Cet Auteur paroit avoir tiré l'idée de sa fiction du jugement de Paris, ou plûtôt de la Fable morale rapporté par *Xenophon*, dans laquelle le Plaisir & la Vertu, se présentent à Hercule avec tous leurs charmes, pour se disputer le cœur de ce Heros. Salomon est mis ici à la place d'Alcide; la santé, la richesse, la victoire, & l'honneur s'offrent à ce Prince l'une après l'autre, sous des figures & des ajustemens, qui représentent leurs differens caracteres, & elles font tous leurs efforts pour s'attirer le choix du jeune Monarque. La sagesse paroit sur la Scene la derniere, & sa seule vue triomphe si absolument du cœur du Roi, qu'il se livre à elle sans la moindre résistance. Charmée de sa conquête elle lui découvre que les personages qui s'étoient d'abord présentez n'étoient que son cortege, & elle lui pro-

promet que la sagesse qu'il a choisie auroit toujours pour sa suite fidelle l'honneur, la victoire, la richesse, & la santé.

DISCOURS LXXXXIII.

—Udam
Spernit humum fugiente penna. HOR.

Il abandonne la terre d'une aile rapide.

SOus le Regne de Charles second les Philosophes Anglois s'occupoient extremement à chercher l'art de voler; le fameux Evêque *Wilkins* entre autres, étoit si sur d'y réussir, qu'il se persuadoit que dans le siecle suivant il seroit aussi ordinaire à un homme qui va faire un voyage de *demander ses aisles*, qu'il l'est à présent de *demander ses bottes*. Cette fantaisie étoit si fort en vogue parmi les *virtuosi* de ce tems, qu'il faisoient à la lettre des parties pour aller ensemble à la Lune, & qu'ils s'embarassoient moins des moyens d'y arriver, que de ceux de trouver de quoi vivre par les chemins; il est vrai que dans le même tems une Dame de la premiere qua-

qualité songea à batir des chateaux en l'air pour servir de gites à des voyageurs si extraordinaires. Je ne m'étendrai pas sur ces choses; elles sont trop connues de mes Lecteurs; je ne m'amuserai pas non plus à ramasser dans l'Histoire les exemples des personnes qui sont arrivées à quelque perfection dans l'art dont il s'agit, & qui en ont donné des preuves devant un grand nombre de Spectateurs; j'aime mieux communiquer au public une lettre qui m'a été écrite par un illustre, qui s'occupe entierement à perfectionner cet invention. Voici ce que me mande ce Dedale moderne:

MONSIEUR.

PErsuadé que vous êtes plus porté qu'homme au monde à favoriser les grands desseins, j'ai cru devoir vous instruire des progrès que j'ai fait dans l'art magnifique de voler. Je ne manque pas de mettre mes aisles tous les matins & de voltiger autour de ma chambre pendant deux ou trois heures; je volé deja aussi bien qu'un Dindon, & lorsque je suis ailé je gagerois de sauter à pied joint plus de trente verges;

si je continue, comme j'ai commencé je pourrois bien dans quelque temps d'ici donner au public un échantillon de mon savoir-faire. Le premier jour d'actions de graces, qu'on celebrera ici, je pretends une mettre a califourchon sur la girouette d'un Clocher qui est a un des bouts de la ville; après la premiere décharge du Canon de la tour je m'eleverai dans l'air, & après avoir traversé une grande partie de la ville, je viendrai percher sur le Monument; de la je prendrai un nouvel essor, & en descendant peu a peu je pretends enfin m'abatre dans le Parc de St. James.

Une épreuve de cette force fera voir évidemment que je suis pas un imposteur, & que mon art n'est rien moins, que chimerique; mais avant que de donner cette marque éclatante de mon habileté, j'ai dessein de demander une patente qui me mettra en droit moi seul de faire des ailes pour mes compatriottes, & qui defendra sous peine de mort à qui que ce soit de voler avec des ailes qui ne seront pas de ma façon: je travaillerai moi-même pour la Cour, & j'aurai sous moi des garçons, qui serviront les gens du commun. Je

pre-

tends encore être seul privilegié, pour enseigner mon art a la noblesse, & je promets de faire tout mon possible pour y rendre mes écoliers en peu de temps aussi habiles, que leur maitre. Comme les Dames sont timides, je m'engage a les porter dans les airs sur mon dos pendant les premiers quinze jours afin de les enhardir peu a peu. J'ai resolu encore de paroitre au premier bal du theatre masqué en Prince Ameriquain, avec un habit de plumes, qui sera assorti a mes ailes; par là les gens de qualité verront quelle jolie figure ils pourront faire dans leurs habits de campagne.

Vous savez, Monsieur, jusqu'à quel point le peuple pousse d'ordinaire la prévention, contre tout autheur de projets, & vous ne vous étonnerez pas de la sottise de certains petits esprits, qui, lorsque je leur parle de mon invention, me traitent de *hibou* & de *chat huant*. Un homme de votre esprit regardera certainement la chose d'un autre œuil, & vous verrez d'abord tous les avantages considerables, qu'il en reviendra a la Nation. N'est-il pas vrai, Monsieur, que les brigands qui se trouvent en plus grand

nombre dans ce pais que dans aucun autre periront plutot par la faim, que par la corde, dez que nous voyagerons par ces nouveaux grands chemins; n'est-il pas vrai encore que mon art diminuera extrêmement les depenses des familles; en leur rendant inutiles les chevaux, & les carosses?

Il est clair qu'on fera la même épargne a l'égard des postes, & des chaloupes, qui nous voiturent nous & nos lettres dans les pais étrangers, & a l'égard de plusieurs autres choses, qui absorbent a present des sommes tres considerables. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est qu'aussi-tôt que les hommes posséderont cet art dans la perfection, ils seront en état d'expedier plus d'affaires dans l'espace de soixante & dix ans, qu'ils en pourroient faire en mille, sur le pied que les choses sont a l'heure qu'il est. C'est une verité, qui saute aux yeux, & qui suffit pour rendre mon projet & moy dignes de vos applaudissements, & de votre protection. Je suis

J'ai meurement consideré le projet qu'on vient de voir; mais plus je le considere, & plus je me sens porté a faire

en sorte qu'on ne l'execute pas du moins pendant ma vie; si l'art, dont on vient de faire un si bel Eloge, devenoit commun, on verroit bien-tôt les vertus qui nous restent encore s'envoler sur ces ailes de nouvelle invention. Il fourniroit surtout aux intrigues galantes une infinité d'occasions favorables, qui manquent a des hommes, qui n'ont que des jambes pour se transporter d'un lieu a un autre. Rien ne seroit plus commun que deux amans qui se donneroient un rendez-vous pour minuit au haut du Monument, & le Dome de l'Eglise de St. Paul seroit aussi couvert d'hommes & de femmes que le toit d'un Colombier l'est d'ordinaire de pigeons de l'un & de l'autre sexe. On verroit tres souvent quelque Damoiseau entrer a tire d'ailes dans la fenetre d'un grenier, ou un Petit maitre donner la chasse dans les airs a une beauté timide, avec la meme impetuosité dont un Oiseau de proye poursuit une craintive Colombe: il n'y auroit pas moyen de se promener dans quelque bocage sans faire lever toute une volée de Belles. Que le sort des maris seroient a plaindre, ils auroient toujours mille inquietudes sur ce qui se passeroit dans

la moyenne Region de l'air. En vain un juste jalouzie les porteroit à rogner les ailes de leurs Epouzes. A quoi leur serviroit cette précaution, pendant que les amants des belles planéroient au dessus des maisons pour épier l'occasion de s'y jetter? Dans quelle situation ne seroit pas un Pere de famille, tandis que sa fille prendroit l'air? Deja l'honneur d'un jeune tendron n'a pas trop besoin d'ailes pour faire en peu de tems bien du chemin. Passe encore pour des gens riches qui pourroient donner à leurs heritieres des *Duegnes* ailées qui voleroient toujours à leurs trousses; Mais que feroient ceux qui ne sont pas en état de faire cette dépense? Helas, leurs filles à force de voler deviendroient bientôt du veritable *Gibier*. Je conviens avec mon Correspondant, que son invention est très propre a dépecher un grand nombre d'affaires en moins de rien; mais comme les hommes font plus de mauvaises affaires que de bonnes, je ne say si cette facilité de les expedier doit être considérée comme un grand avantage.

Quoiqu'il en soit, je doute fort qu'on accorde a notre Dedale la *patente*, dont il paroit si sur: du moins suis-

je

je persuadé que la plûpart de nos citoyens s'y opposeroient de toutes leurs forces. Un artizan ne peut pas donner un carosse a sa femme, mais il pourroit lui donner, a peu de frais, une paire d'ailes; il faudroit bien qu'il passât par la si jamais les promenades par les airs devenoient a la mode; jugez si les gens du Commun ne se ligueront pas pour traverser ce projet, & s'ils ne feront pas tous leurs efforts, pour empêcher leurs Epouzes de prendre un essor si dangereux tous les matins & tous les soirs.

Si je n'ai consideré ici que les inconvenients de cet art par rapport a la galanterie, ce n'est pas que je ne le trouve fertile en desordres, a plusieurs autres égards; mais j'ai resolu de garder mes reflexions la dessus par devers moy, jusqu'à ce que j'aye vû mon correspondant a Califourchon sur la Girouette.

DISCOURS LXXXXIV.

——Amphora cœpit
Institui, currente rota urceus exit.

Pourquoi faut-il qu'un si beau Commencement ait une si triste suite.

J'ai receu hier une Lettre d'un honnête bourgeois marié depuis peu. Elle est écrite, par un homme fort uni, sur un sujet très simple, mais il y a un certain bon sens accompagné d'un air de probité, qui me fait un plaisir sensible, & qui pourroit bien ne pas déplaire a mes Lecteurs. Je ne me ferai donc pas la moindre difficulté de lui donner une place dans mon ouvrage, que j'ai destiné a l'utilité publique, & ou j'ai pour but d'obliger les gens du Commun aussi bien que les personnes de qualité.

Mon bon Monsieur.

VOus saurez que je me suis marié depuis peu; a une assez jolie petite personne; comme elle est plus jeune &

& plus riche que moi, on me conseilla, lorsque j'avois envie de lui faire la cour, de m'habiller plus proprement, que de coutume; je le fis, mais à regret, car j'aime fort à me mettre uniment, & à ne pas paroître plus que je ne suis; mais c'étoit un *faire le faut*, & je fus assez heureux pour gagner par là le cœur de ma maitresse. Le jour des noces je fus obligé de mettre un autre habit tout fin neuf, où l'on m'avoit forcé de faire mettre des boutons d'argent; vous ne sauriez croire, mon cher Monsieur, jusqu'à quel point j'étois décontenancé en me voyant si brave; je m'imaginois que tous nos voisins se moquoient de moi, & je souhaitois de tout mon cœur que ce bel habit fut déja usé, afin de paroitre parmi les honnêtes gens dans mon équipage ordinaire. Ce n'est pas tout encore; on m'a fait faire une robbe de chambre de soye, avec je ne sai quel bonnet d'Arlequin de toutes sortes de couleurs, & l'on veut que de tems en tems je me mette avec tout cela à la fenetre pour me faire voir. Je suis tout honteux de me laisser gouverner comme cela par un tas de parens qui sont devenus foux, je croi, & jamais je ne me regarde dans un miroir, que je ne

rougisse, de me voir changé ainsi en petit Damoiseau; ce qui me fait enrager sur tout, c'est qu'on me dit, que je dois porter toûjours mes habits de noce pendant un mois entier. Mais aussi dès que ce tems sera passé; ils ne m'y ratrapperont plus, & je pretends bien reprendre mon habit de tous les jours, car à present toute la semaine est composée pour moi de Dimanches. A vous parler franchement, Monsieur Mentor, tout cela me paroit la plus sotte chose du monde; lorsqu'un mari est encore tout neuf pour une jeune femme, il me semble qu'il doit lui plaire assez, bati comme il est, & qu'il n'a que faire de s'enjoliver. La nouveauté d'un époux vaut mieux que tous les habits de noce de toute la terre; c'est pourquoi il faudroit à mon avis garder toutes ces braveries là pour quand le mari commence à n'être plus si beau de lui-même; j'ai vu au festin du *Lord Maire*, qu'on ne servoit les confitures, que lorsque les gens étoient déja remplis de beouf & de mouton, & qu'ils n'avoient plus gueres d'appetit; cette methode là me paroit belle & bonne; mais nous autres nouveaux mariez nous donnons des friandises à nos con-

convives quand leur appetit est encore dans toute sa force, & nous servons les mets grossiers, quand leur grande faim est passée; quoi que je haïsse à la mort mon habit à boutons d'argent, & ma robbe de chambre de soye, je ne sai si j'oserai les quitter, de peur que ma femme ne se répente de son mariage, quand elle verra combien son mari se soucie peu de la mode; je vous prie, Monsieur, écrivez quelque chose là-dessus, pour la préparer à ce changement, & dites-moi à coeur ouvert, si vous croyez qu'elle pourra m'aimer dans un habit avec des boutons de crin. Je suis &c.

PS. J'ai oublié de vous parler de mes gands blancs, qu'on veut aussi que je porte pendant un mois entier.

Les rémarques de mon correspondant, quoique exprimées bourgeoisement sont fort justes, & méritent l'attention des gens du Commun. Je croi même en pouvoir tirer quelques réflexions avantageuses pour les personnes du premier rang, en faisant voir un parellele assez exact entre l'habit de dimanche de notre bourgeois, & la conduite des personnes distinguées, quand elles font l'amour. Par ma grande experience dans le monde, & par mes réflexions

 con-

continuelles sur le genre humain, j'ai découvert une des causes les plus generales des mariages infortunez, qui devroit frapper tout le monde & a laquelle pourtant personne ne semble prêter attention. Tout homme en faisant la cour a sa Maitresse, & dans les premiers jours du mariage, se sert d'une conduite qui est parfaitement bien representée par les habits de noces de mon Correspondant. Mais cette conduite ne dure que jusqu'à ce qu'il soit bien établi dans la possession de l'objet de sa tendresse. Il assujettit aux caprices de la belle tous ses penchants, & sa raison même ; elle exerce un empire despotique sur ses amitiés, ses haines, ses parolles, ses actions, ses sentiments. Un signe de teste le reprimende, un regard de travers le mortifie, un souris excite dans son ame des transports de joye. La pauvre jeune Demoiselle ne sauroit s'empêcher d'aimer a la folie un homme si souple, & elle attend de lui le meme excez de complaisance pendant toute sa vie.

Peu a peu elle remarque, qu'il a une volonté en propre, qu'il se donne les airs de mépriser ce qu'elle estime, & qu'au lieu d'agir avec elle comme avec une Déesse, il la traitte comme une fem-

femme; ce qui rend cet inconvenient plus terrible, c'est qu'on observe constamment, que les amants les plus adulateurs deviennent les époux les plus tyranniques.

Cette revolution dans les manieres d'un mari doit naturellement effaroucher une femme, & exciter chez elle la bile, & les vapeurs, qui excitant à leur tour la mavaise humeur de l'époux, doivent naturellement causer un ménage passablement triste.

J'ai toujours extremement approuvé la methode de faire l'amour, dont s'est servi mon ami *M. Francœur*; Elle est directement opposée a celle, que je viens de condamner. Il s'étoit addressé a une personne sensée & judicieuse, & il la traitta sur ce pied la pendant tout le temps qu'il lui faisoit la cour. Il fut assez hardi pour être avec elle sincere & raisonnable; sans pourtant se laisser jamais échapper le moindre mot qui fût indigne d'un hon[illegible] d'un bon naturel cultivé par un[illegible]cation bien conduite. En un mot, il agissoit avec elle, avant que d'avoir gagné son cœur, comme il avoit intention de continuer après en être devenu possesseur legitime. *Vous voyez, Mademoisel-*

 le,

le, lui disoit-il quelquefois, *quelle espece d'homme je suis, je vous developpe mon humeur telle quelle est*; *si vous voulez bien me prendre avec tous mes defauts, je vous promets de devenir meilleur, plutôt que d'empirer*; je me souviens, qu'un jour il fit sentir a sa maitresse un peu vivement, qu'il ne goutoit pas quelque bagatelle qu'elle avoit dite; elle lui demanda la dessus d'un air assez fier, de quel ton il lui parleroit quand il seroit son mari, puisqu'il osoit lui dire des choses de cette nature, lorsqu'il n'étoit encore que son amant. *Ecoutez, Mademoiselle*, lui repondit cet honnête homme, *je vous parle a present de cette maniere, precisement par ce que vous êtes encore votre propre maitresse*; *si vous étiez a moy, je serois trop genereux pour me donner des airs de maitre avec vous.* Peu à peu mon ami eut le bonheur de faire gouter à sa belle une franchise si rare, qu'il soutenoit d'ailleurs par les marques d'une tendresse aussi vive, que délicate; il l'a épousée, & il fait plus qu'il ne lui a jamais promis; elle se voit trompée à son avantage, & elle trouve moins de défauts dans l'*Epoux*, qu'elle n'en avoit découvert dans l'*Amant*.

DIS-

DISCOURS LXXXXV.

Torva Leæna lupum sequitur.

La Lionne donne la chasse aux Loups.

JE me crois obligé de faire savoir au public que la tête de Lion, dont j'ai parlé, il y a à peu près quinze jours, vient d'être érigée dans le caffé de M. Button, où il ouvre sa gueule à toute heure pour recevoir tous les avis qu'on voudra bien me donner. Ceux qui s'entendent en Sculpture conviennent que c'est un vrai chef-d'œuvre, & qu'il est dessiné avec tant d'art qu'on y voit en même tems la phisionomie d'un *Lion*, & d'un *Sage*; tous les traits en sont bien marquez, & d'une grande force, & ils reçoivent de la dignité, d'une paire de moustaches, qui font l'admiration de tous ceux, qui les voyent. Cette tête est placée du côté Occidental du Caffé; elle est appuiée sur les deux patés, sous lesquelles on trouve une boete, où tombera tout ce que le Lion aura devoré. Le Lecteur voit par cette description, que cet animal n'est

n'eſt que tête & jambes, noble & fidelle Emblême, par conſéquent, de l'*activité* & de la *ſageſſe*.

Je n'ai que faire, ce me ſemble, d'informer le public, de ce que mon Lion, ſemblable à cet égard a certains inſectes, ne ſe nourrit que de papier; on le comprend de reſte; je prie ſeulement mes correſpondants futurs, de ne lui donner que des alimens ſains & ſolides. Qu'ils ayent la bonté de ne point accabler ſon eſtomac d'obſcuritez & de galimathias, & de ne le pas empoiſonner du venin de leurs calomnies. Je ne veux point qu'il ſe donne les airs d'avilir notre eſpece, & il me ſemble que ce n'eſt point à une Bête, comme lui, a attirer du mépris aux hommes, qui ſont ſes ſuperieurs. Je ne ſouffrirai jamais, qu'il nuiſe à la reputation d'une créature raiſonnable; & qu'il ſe jette ſur qui que ce ſoit, ſinon ſur certains hommes, qui rendent odieux le nom de cette génereuſe bête, & qui ſous le titre de *Lion*, ne cherchent que la deſtruction de leurs compatriottes. Le nom de Tygre ou de Loup leur conviendroit infiniment mieux; je dois avertir encore ici les perſonnes, qui ſont engagées dans quelque intrigue galante, de

de ne point faire leur Maquereau, de mon Lion, en l'employant à se communiquer leurs desseins mutuels; qu'ils sachent que cet animal à le cœur trop bien placé pour se charger de si viles commissions.

Ceux, qui ont lu avec attention l'Histoire des Papes, ont pu remarquer que les *Leons* ont été les meilleurs de toute cette espece, & que les *Innocents* en ont été les plus mauvais. En faveur de cette observation, le Lecteur voudra bien ne me pas décrier comme un homme peu judicieux, quoique je caracterise mon Lion, comme un animal paisible, bien intentionné, & d'un excellent naturel.

Mon dessein est de publier une fois par semaine les *rugissements de mon Lion*, & j'espere le faire rugir d'un ton si éclatant qu'il se fera entendre d'un bout du Royaume à l'autre.

Si mes Correspondants veulent seulement faire leur devoir en le siflant comme il faut, & en lui fournissant la nourriture qui lui convient, je me flatte que bien-tôt la tête de mon Lion passera pour la *meilleure tête* de la Grande-Bretagne.

C'est une opinion generalement re-

çue

que des hommes, que le Lion est une bête fort dangereuse pour toutes les femmes, qui ne sont point vierges; c'est apparemment fondé sur cette opinion du vulgaire, qu'on a répandu dans le monde, que par le moyen d'un certain ressort les dents de mon Lion ont la vertu de saisir les mains de toutes les femmes, qui ne sont pas duement qualifiées, pour en aprocher. Je ne m'amuserai point à faire voir, que ce n'est là qu'une invention de certains mauvais railleurs, persuadé que les Dames, qui ont quelque bon-sens ne seront pas les dupes d'une malice si grossiere. Elles s'en rapporteront bien à moi, quand je leur déclarerai, qu'il n'y a pas une seule personne de leur sexe, qui ne puisse mettre la main dans la geule de mon Lion avec la même sureté, que si elle étoit une Vestale; si malgré cette protestation, il y a des femmes assez craintives pour n'oser pas s'y hazarder, je les avertis, que le Maitre du Caffé a une petite fille de quatre ans soigneusement élevée, qui prêtera sa main innocente à toutes les Dames, qui croiront avoir besoin de son secours.

Pour mieux faciliter encore mon commerce avec les belles, j'ai dessein

de lui fournir une commodité à part, chez mon spirituel ami *M. Motteux* ou chez *Corticelli*, ou dans quelque autre endroit, où s'assemblent les beaux visages & les beaux esprits femelles. Comme j'ai erigé ici une *tête de Lion* pour ces Messieurs, je placerai là une *tête de Licorne*, & je la ferai accommoder en sorte, que la Corne même sera une espece de tuiau, qui conduira les avis du beau-sexe dans une boete, où je viendrai les prendre moi-même. C'est dans ces deux Magasins que je puiserai de tems en tems les instructions les plus importantes, & même j'ai résolu d'établir entre mes deux têtes un commerce de Lettres, qui ne sera pas d'une petite utilité pour le public, & pour moi-même. Je prévoi, au reste, que ces deux monstres seront fort insatiables, & qu'ils pourroient bien être assez voraces, pour que la manufacture de papier en tirât avec le tems de très grands avantages.

La Lettre suivante a été donnée, au maître du Caffé, il y a deja quelque jours; à condition quelle seroit le premier dejeuné du Lion, lorsqu'il seroit établi dans sa place; on a bien voulu avoir cette complaisance pour l'Auteur,

theur, & je la donne ici au public, telle qu'elle est, sans examiner seulement, comme j'ai dessein de le faire à l'avenir, si c'est de la nouriture propre pour ma Bête.

MONSIEUR.

VOtre Predecesseur & proche parent *le Spectateur* a fait en vain tous ses efforts, pour embellir les Dames, en tournant en ridicule tous les ajustements, qui les défiguroient. Vous savez que ses réfléxions sont tombées dru & menu, comme l'on dit, sur les paniers ou jupes de* baleine, mais tout cela n'a fait que blanchir; elles persistent opiniatrement dans cette mode impertinente. J'avoue qu'elles ont un peu changé la figure de ces jupes, elles étoient autrefois circulaires, mais a present elles ont l'air d'avoir été pressées par le milieu, & elles ne s'étendent qu'à droite & a gauche. On ne peut plus les considerer comme des remparts, qui entourent une place par tout, & le beau sexe n'est plus innaccessible, que par les cotez. Il n'est pas exprimable combien les Loyaux sujets de Sa Majesté reçoivent d'incommodité

modité de cette abominable invention; tous les galants, à force de heurter contre ces cercles, ont les jambes couvertes de tâches bleues, & les revendeuses n'osent plus mettre leurs denrées à terre, de peur de les voir renversées, & entrainées par ces jupes pernicieuses, qu'a bon droit elles accablent de leurs éloquentes imprécations.

Il y a quelque tems que je vis tomber dans la rue une de ces Dames du grand air; & vous ne sauriez croire jusqu'à quel point elle ressembloit à une cloche renversée, qui n'a point de batant. Je vous conjure, Mon cher Mentor, de vous joindre à moi, pour décrier une mode si monstrueuse; peut être le beau sexe se laissera convaincre de son extravagance, quand il la verra mise dans tout son jour par les deux hommes les plus sages de toute l'Angleterre. Je suis &c.

DIS-

DISCOURS LXXXVI.

Ingenium par Materiæ. JUVEN.

Un genie égal à la grandeur du sujet.

LOrsqu'il me tombe entre les mains un ouvrage critique, qui pretend nous donner des regles pour bien écrire, je m'informe d'abord, si l'Auteur n'a pas travaillé sur d'autres sujets; un coup d'œuil jetté sur ses autres productions me met d'abord au fait de son gout; me découvre les idées qu'il a du beau, en matiere d'esprit, & me fait sentir ce qu'il doit approuver le plus dans les livres qui sont les objets de sa critique. Il est certain que tout homme qui écrit, tache d'attraper ce qui lui paroit bon dans les autres, ou bien qu'il trouve bon dans les autres, ce qu'il tache d'attraper. Si je vois que sa maniere d'écrire est insipide & pesante, je ne daigne pas seulement parcourir ses regles de critique, & je jette là le livre indigné, de ce qu'un homme sans gout & sans génie se donne les airs de décider sur des matieres, qui ne sont pas à sa portée. Si

Si le Critique en question n'a rien donné au public, sinon ses regles & ses observations, je me hazarde a en lire quelques pages; j'examine s'il y a de la proprieté dans ses expressions, du choix dans ses phrases, une tour agreable dans ses pensées, de la clarté, & de la finesse dans ses remarques, de l'imagination & de la politesse dans ses railleries; mais si au lieu de tous les effets de l'art & du genie, je n'y trouve qu'une stupidité dogmatique, je suis son serviteur, & je ne lui crois point de vocation, pour faire le Dictateur de la republique des lettres, dont il ne mérite pas d'être sujet.

Tels Lysippe & Damon redoutables Critiques
Expliquent l'art des vers, en vers plats, prosaiques.
Par cet heureux arrangement
Ils nous instruisent doublement.
Leurs leçons nous font voir quels vers sont admirables,
Leurs exemples, quels sont les vers abominables.

C'est la un trait de raillerie, qu'un de nos meilleurs Poetes Anglois a lancé con-

contre des gens pareils à ceux que j'ai ici en vue. J'approuve fort ces vers, excepté celui qui attribue à leurs leçons la qualité de faire voir quels doivent être ces bons vers. Je sai bien du moins, que les Critiques les plus estimez parmi les anciens ont été des gens qui avoient brillé dans plusieurs genres d'écrire, & qu'ils ont fait voir dans leur preceptes mêmes, qu'ils avoient un beau genie, & qu'ils possedoient l'art, qu'ils vouloient enseigner aux autres.

Il en est de même des Critiques Modernes; ceux qui se sont attiré de la réputation, & du respect ont été des personnes, qui par la pratique ont prouvé, qu'il possedoient la Theorie dans un degré eminent. J'ai devant moi ouvert sur mon pulpitre un de ces Auteurs, qui, après avoir donné en vers, & en prose, des preuves éclatantes de son esprit & de son habileté, a merité les applaudissemens du public par plusieurs ouvrages critiques très excellents. C'est le célébre Strada; une fable de sa façon, où il imite le stile de tous les Poetes Epiques de l'ancienne Rome est à mon avis non seulement la piece du monde la plus amusante; mais c'est encore

core la critique la plus judicieuse, qu'il est possible de lire. Je croi faire plaisir à mes Lecteurs de leur en donner le plan.

On sait que Leon dix étoit un grand protecteur des Sciences, & qu'il se plaisoit à être present aux conferences & aux disputes des plus beaux esprits de son tems. C'est là la Baze sur laquelle Strada fonde sa fiction Poetique, dont on va voir le *precis*.

Lorsque Leon faisoit son séjour dans une maison de campagne située sur le bord du Tibre, les Poetes de Rome voulant le divertir par quelque chose d'extraordinaire, & de conforme a son Gout inventerent la Machine suivante. C'étoit une grande montagne, dont le sommet étoit partagé en deux, afin de representer le double coupeau du Parnasse. On voyoit à plusieurs marques qu'elle étoit destinée à faire le sejour des Poetes Heroiques. Elle étoit toute couverte de petits bocages de Lauriers, & la seule Muse, qu'on y voyoit paroitre étoit *Calliope*. A côté d'elle Pégaze, prenant son essor touchoit encor de ses pieds de derriere un rocher, dont il faisoit sortir le ruisseau qui est si celebre dans les fables. Au son de plusieurs

trompettes, qui jouoient des airs graves & Majestueux, on voyoit ce Parnasse descendre la riviere comme en flottant. Il étoit poussé par quatre grandes roues, deux de chaque côté, qu'on tournoit sous l'eau d'une maniere invisible aux Spectateurs, pour le conduire jusques devant le Palais du Pape.

Ceux, qui devoient representer les anciens Poetes étoient placez sur cette montagne dans des attitudes convenables à leurs caracteres. *Stace* étoit posté au plus haut d'un des sommets qui sembloit avoir au dessous de lui un précipice, & qui s'avançoit au delà de la montagne d'une maniere affreuse, en sorte que le Poete s'attiroit la curiosité du peuple, comme un hardi danseur de corde, qu'on croit à chaque moment sur le point de tomber.

Claudien étoit tranquillement assis sur l'autre coupeau, qui étoit plus bas, & en même tems plus uni que l'autre; mais on remarquoit que le terroir en étoit plus sterile, & qu'il ne produisoit dans certains endroits que des plantes Etrangeres.

On voyoit *Lucrece* fort occupé au bas de la Montagne; il paroissoit attentif aux mouvemens de la Machine, dont

il avoit la direction, parce qu'il en étoit l'inventeur; il étoit quelquefois si engagé parmi les ressorts, que la moitié du Poëte étoit derobé aux yeux des Spectateurs. Il est vrai que dans d'autres momens il étoit élevé par ces ressorts mêmes, & placé aussi avantageusement que ses compagnons les plus distinguez.

Ovide n'avoit aucune demeure fixe; il parcouroit continuellement le Parnasse d'un bout à l'autre, avec toute l'adresse & toute la rapidité possible; mais comme il ne daignoit pas se donner la peine de grimper jusqu'au haut de la Montagne, on ne le voyoit que cabrioler d'un air aisé & badin sur les parties inferieurs du double mont.

Personne n'étoit dans un poste plus eminent que *Lucain*, & ne découvroit autour de lui de vûes plus vastes. Il s'étoit jetté sur Pagaze avec toute la châleur & toute l'intrepidité d'un jeune ambitieux, il sembloit vouloir porter son vol au delà des nues. Mais comme le cheval aissé appuïé legerement de ses pieds de derriere sur un rocher inégal sembloit se cabrer en prenant son essor. Le Poete avoit besoin de toute sa force pour s'y soutenir; & le peuple

le voyant dans une situation si dangereuse s'écrioit de tems en tems, que c'étoit fait de lui, & que sa chute étoit inévitable.

Virgile, la modestie peinte dans les yeux étoit assis a côté de Calliope au milieu d'un bosquet de Lauriers, qui l'environnoient d'un feuillage si épais, qu'il étoit presque caché par leur ombre. Il sembloit vouloir dans cette retraite se derobber aux yeux des hommes; Mais il n'étoit pas possible de jetter les yeux sur Calliope; qu'on ne découvrit Virgile en même temps.

Dès que cette Mascarade poetique fut arrivée devant le Palais du Pape, on l'invita de mettre pied a terre, ce qui fut fait. La salle preparée pour ces Poetes réprésentatifs étoit pleine de tout ce qu'il y avoit parmi la plus grande noblesse d'Italie, de distingué par l'Erudition, & par l'Esprit. Chaque Poete prit la place, qui lui étoit destinée, & ils se mirent l'un après l'autre, à reciter un Poeme dans le gout, & dans le stile des Autheurs immortels qu'ils devoient representer. Les sujets de ces differentes pieces, & le jugement, qu'en donna cette belle & savante assemblée peuvent fournir une agreable

ble matiere à quelques autres de mes fueilles volantes.

DISCOURS LXXXVII.

——Ridiculum acri
Fortius ac melius HOR.

La raillerie fait souvent plus d'effet que la censure.

IL y a dans le monde un grand nombre de petites irrégularitez, que nos Prédicateurs voudroient bien voir bannies de la conduite des hommes, mais dont ils n'osent se mêler, de peur d'avilir la dignité de leur ministere. S'ils alloient employer en chaire tout le pathetique de leur éloquence, pour recommand r *ce tour de gorge* à la pudeur des Dames, je suis bien sûr, que tout le fruit de leur zele seroit d'exciter des éclats de rire parmi leurs Auditeurs.

J'ai connu la Dame d'un village, qui paroissoit toûjours à l'Eglise de sa Paroisse avec une mouche sur le front; ce malheureux petit ornement excita si fort la ferveur du Curé du lieu; que pendant une année entiere il fit tous ses efforts pour lui faire lacher prise, mais la

seule réçompense de son zele fut le sobriquet *de Curé de la mouche* lequel lui est resté pendant toute sa vie. Il y a actuellement à Londres, un autre digne Pasteur, qu'on appelle le *Docteur Corne*, parce qu'il a si souvent prêché contre les *Cornes*, que les Dames portent dans leurs cheveux.

Je me souviens, que du tems de *Cromwel* le Clergé se faisoit un devoir très serieux de reformer l'habillement des Dames, & de mettre dans tout son jour la vanité de ces ornemens exterieurs qui font les delices du beau sexe. J'ai entendu dans ce tems un Sermon, qui rouloit uniquement sur le fard, & un autre, où l'on s'efforçoit à prouver qu'un ruban de couleur étoit la marque caracteristique de l'impenitence.

Heureusement les Predicateurs de notre siecle ne s'abandonnent gueres à ces transports d'une ferveur indiscrette. Ils sentent que tout homme obligé par sa charge à reformer les mœurs a bien de la peine à se garantir du ridicule, quand il s'amuse à exercer sa severité, sur des choses, qu'ame qui vive ne regarde d'un œuil sérieux. C'est pour cette raison, que j'ose me considerer comme un personnage très utile à ces honnêtes-

tes-gens ; Pendant qu'ils s'occupent à déraciner des pechez mortels & des habitudes criminelles, je me fais un devoir d'attaquer par des traits railleurs de petites indécences, & des peccadilles. C'est ainsi que le Charlatan grave donne des remedes, pour les maladies dangereuses, & inveterées, pendant que le *Jean-Farine* a ses paquets à part pour le mal de dents, & pour la migraine.

J'ay crû bien faire de me servir de ce petit exorde avant que de reprendre un sujet, que j'ai déja manié plusieurs fois, je veux dire, les gorges découvertes de nos Dames Britanniques : j'espere qu'elles me pardonneront, si j'ose continuer de leur demander en grace de vouloir bien être moins prodigues de leurs charmes. Qu'elles daignent jetter leurs beaux yeux sur la lettre suivante, elle verront, que je ne suis pas le seul de mon sentiment, & qu'il y a des gens d'une assez grande autorité dans le monde, qui m'appuyent par leurs suffrages. Cette lettre m'est venuë hier par la gueule du Lion ; Elle est d'un *Quacre*, & en voici le contenu.

FRERE MENTOR.

NOs amis t'approuvent ; nous sommes bien aises de voir que tu commences à avoir en toi quelque lueur de la *lumiere*, & nous prions pour toi afin que tu sois de plus en plus *illuminé*; tu donnes un bon avis aux *femmes de ce monde*, en les exhortant à s'habiller comme nos *Sœurs*, & à ne point exposer aux yeux leurs *tentations charnelles.* Ton Lion, est un bon Lion ; il rugit fort & ferme ; sa voix est entenduë de loin.

Rome le 8. de Juillet. On a publié ici un Edit, qui défend aux femmes de tout rang d'avoir la gorge découverte, & qui ordonne aux Prêtres, de ne point admettre celles, qui pécheront contre cette Loi, ni à la confession, ni à la communion. Cet Edit va même jusqu'à défendre l'entrée des Cathedrales à celles, qui seront assez hardies pour mépriser cette Ordonnance.

Puisque ton Lion se fait obeïr à une si grande distance, nous esperons que les *femmes folles* de ce païs prête-

ront

ront l'oreille à tes admonitions ; si non, tu es prié de faire toûjours rugir ton Lion, jusqu'à ce que toutes les *bêtes de la forêt* en tremblent. Il faut que je te le repete encore, ami Mentor, toute nôtre fraternité a conçû de grandes esperances de toy ; Elle s'attend à te voir bien-tôt tellement éclairé de la *lumiere*, que tu pourras devenir un grand *precheur de la parole*. Je suis le tien en toutes choses qui sont loüables.

THOMAS TREMBLE.

Il est assez particulier, que la même pensée soit venuë précisément dans le même tems au Pape, & à moi ; je prévoy que mes ennemis en infereront malicieusement, que je suis en Correspondance avec *sa sainteté*, & que nous agissons de concert. Mais, qu'ils en croyent ce qu'ils trouveront à propos, je n'aî pas honte de me rencontrer avec le saint Pere, dans une chose qui n'est pas un article de foy, j'en suis bien aise même, puisque en cette occasion nôtre but commun est de reformer la

plus belle moitié du genre-humain. Nous sommes à peu près du même âge, & il est assez naturel que nous regardions cette affaire du même point de vûe. Je me flatte, que c'est pour le coup que les belles se rendront, & qu'elles ne pourront pas resister aux forces unies de ma feüille volante & de la Bulle du Pape. Tout ce que je crains, c'est que quelques-unes de nos Dames ne perseverent dans leur *nudité*, sous pretexte de montrer leur zele pour la Religion Protestante, & qu'elles ne se découvrent de plus en plus pour braver les Decrets du Saint Pere.

DISCOURS LXXXXVIII.

Cura pii diis sunt. OVID.

La Divinité protege les gens de bien.

En parcourant la derniere Edition des œuvres de M. Boileau, j'ai été charmé d'un article que j'ai trouvé dans ses Remarques sur sa Traduction de Longin. Il nous dit dans cet endroit remarquable, que le sublime a sa source

où

ou dans la noblesse d'une pensée, ou dans la magnificence de l'expression, ou dans le tour vif de toute une periode; mais que le sublime parfait vient de l'union de ces trois causes. Il allegue un exemple de ce *sublime parfait* dans quatre vers qu'on trouve dans la Tragedie de M. de Racine intitulée *Athalie*. *Abner* un des Generaux des Israëlites ayant représenté au grand Prêtre *Joad* qu'ils avoient tout à craindre de la fureur de la Reine, ce saint homme ne s'en effraye point, & voici ce qu'il repond à son ami:

Celui, qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots;
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, je n'ai point d'autre crainte.

Des pensées de cette beauté ne prêtent pas moins de sublime a la nature humaine, qu'aux productions de l'esprit; Cette crainte Religieuse, lorsqu'elle est l'effet d'un respect profond pour la Divinité, donne a l'homme toute la grandeur, dont il est susceptible, & elle doit de necessité bannir de son ame toute autre crainte.

Elle

Elle nous fait mettre à cet égard les personnes les plus elevées au niveau des plus foibles ; elle desarme les Tyrans, & les Bourreaux, & represente à notre esprit les gens les plus furieux, & les plus puissants, comme des créatures destituées de pouvoir, & incapables de nuire.

Il n'y a point de véritable courage qui n'ait pour base cette sainte frayeur, qui s'étant une fois emparée d'une ame s'y fixe pour jamais, & devient le grand principe de toutes les déterminations de cette ame. La valeur, qui vient de la constitution du corps, est souvent sujette à abandonner un homme, quand il en a besoin. Si elle a pour cause un certain instinct de l'ame, elle prend l'essor dans toutes les occasions sans attendre les ordres de la raison, & de la prudence ; mais le courage, qui est l'effet d'une crainte respectueuse d'offenser nôtre Créateur, en négligeant nos devoirs, agit toûjours d'une maniere uniforme & soutenue.

Que peut on avoir à craindre quand dans toute sa conduite on se propose pour but de plaire à un Dieu tout puissant ; à un Dieu, qui peut traverser tous les desseins de nos ennemis, & dont

dont la ſeule volonté ſait détourner les malheurs qui nous menacent, ou les changer en bonheurs. Celui qui a fixé dans ſon cœur ce reſpect raiſonnable, pour l'Etre, dont la Providence veille ſur tout ce qui ſe paſſe dans l'univers, doit s'aſſurer ſur ſa protection toute-puiſſante, & ſe perſuader fortement qu'il eſt à l'abri de tout mal réel. Les Benedictions du Ciel pourront ſe préſenter à lui ſous l'image de pertes, de douleurs, de traverſes; mais il n'a qu'à poſſeder ſon ame en patience; bientôt ces benedictions ſe developperont de ces apparences trompeuſes, & s'offriront à ſes yeux ſous leur véritable forme. Si un nuage épais & noir ſemble s'amaſſer ſur ſa tête, l'orage crevera à côté de lui, ou bien il verra ſortir du ſein même des dangers, qui le menacent, les inſtrumens de ſa félicité. Je ne viens encore que de dépeindre la ſituation la plus triſte, où ſe puiſſe trouver un homme affermi dans l'habitude de cette crainte ſalutaire, bien ſouvent l'*objet* de cette frayeur réligieuſe nous épargne juſqu'aux allarmes, il veut bien regarder du même œuil, que nous ce que nous prenons pour des maux réels, & alors il les éloigne certainement de ceux

qui

qui se sont attiré sa faveur par la vertu, que je recommande ici. Les Histoires sont pleines d'exemples remarquables de gens de bien échappez, comme par miracle, de perils qui les environnoient, sans qu'ils en sussent rien, & qui paroissoient absolument inévitables.

Entre les exemples de cette nature qui nous sont fournis pas l'Histoire Payenne, je n'en trouve point de plus frappant, que celui qu'on voit dans la Vie de *Timoleon le Corinthien*: Cet homme extraordinaire s'est distingué parmi les grands hommes de l'Antiquité, par la coutume, qu'il avoit, de raporter tous ses succez à la Providence Divine. Selon le témoignage de *Népos*, il avoit consacré dans sa maison une chappelle particuliere la Déesse sous le nom de laquelle la providence étoit adorée chez les Payens. Il fut souvent recompensé de ce culte, quoique que aveugle, qu'il rendoit à la Divinité; mais il en éprouva la protection d'une maniere bien étonnante dans un cas que je rapporterai ici, aprés Plutarque.

Trois scelerats avoient fait une Conspiration pour tuer ce grand homme, lorsqu'il seroit occupé à sacrifier dans un certain Temple. Déja ils se trouvoient

voient dans ce lieu sacré, placez dans les endroits, qui leur paroissoient les plus propres pour executer cet affreux dessein; déja ils attendoient l'instant favorable pour se jetter sur *Timoleon*, lorsqu'un étranger entra par hazard dans le Temple; il fixe les yeux sur un des conjurez, il l'examine avec attention, il se précipite sur lui, il l'assassine. Là-dessus les deux autres se mettent dans l'esprit que leur noir attentat est découvert; ils se jettent aux pieds de Timoleon, & ils lui déclarent leur abominable dessein avec toutes ses circonstances. Cependant après avoir examiné cet Etranger on trouva qu'il n'avoit rien su de ce projet, mais que son frere avoit été tué, il y avoit plusieurs années, par un des conspirateurs, qu'il avoit long-tems poursuivi en vain, pour l'immoler à sa juste vangeance; qu'en entrant dans le Temple il l'avoit reconnu, & qu'il n'avoit pas été assez maitre de lui-même pour ne se pas saisir cette occasion de le punir.

Plutarque ne peut pas s'empécher, après avoir rapporté ce fait, de parler avec extaze de l'impénetrable sagesse de Providence, dont on vit dans cette occasion une marque si merveilleuse, &

si inattendue. Cette Providence avoit tellement arrangé le plan de la délivrance de Timoleon, que l'*Etranger* avoit été toujours traversé dans le dessein de punir le meurtrier de son frere jusqu'à ce que par un même coup il put vanger un innocent, & sauver la vie à un homme vertueux.

J'avoue, que je ne saurois m'étonner qu'un Payen comme Timoleon, adorateur constant de la Providence, se soit distingué par une intrépidité inébranlable, & qu'il se soit attiré une protection si marquée de la Divinité.

DISCOURS LXXXXIX.

—— Largitor ingenii
Venter. PERSE.

Le ventre est bien souvent la source de l'esprit.

JE suis charmé d'apprendre que mon Lion s'est attiré les applaudissemens de tous ceux, qui l'ont vu, & qu'il a l'honneur de recevoir plus de visites, qu'aucun de ses freres qui sont logez à la tour. Je suis allé voir ce matin ce qu'il avoit dans le ventre, & entre autres

tres

tres alimens j'y ai trouvé les mots délicieux que voici.

MONSIEUR,

JE ne manque jamais un seul jour à lire vos feuilles volantes, j'ai prêté une très grande attention à celle qui traite du *tour de gorge*, aussi-bien qu'à un de vos derniers discours, ou vous vous engagez à veiller sur toute la figure femelle, & à regler le beau sexe depuis la tête jusqu'aux pieds. Cette matiere est très interessante pour moi ; je suis couturiere de profession, & j'ai l'honneur de servir les Dames les plus qualifiées de la ville ; Elles me donnent un libre accez chez elles à toute heure du jour, & j'ai la prérogative de les voir en négligé, aussi-bien qu'ajustées. Vous voyez, Monsieur, qu'une connoissance comme la mienne ne sauroit vous être inutile, d'autant plus que j'ai grande envie de vous être bonne à quelque chose. Si vous voulez bien mettre à profit mes lumieres & mes bonnes intentions, je suis toute prête à vous servir en qualité de *Lionne*. Les Dames du premier rang me laissent entrer dans tout le secret de leurs modes ; si vous

êtes d'avis de m'employer, j'examinerai leurs vues de près, & je suis sure que je serai en état de vous fournir des mémoires, qui pourront vous être d'un très grand secours.

Comme je suis la premiere de mon metier, qui vous ait fait une semblable proposition, je me flatte, que vous me donnerez la préference, & que vous voudrez bien du moins m'entendre *rugir*, avant que de traiter avec quelque autre. Pour vous donner une échantillon de mon savoir faire, je vous avertis ici à tems du nouvel accroissement que vous découvrirez au premier jour dans les plus belles gorges de la ville. Oui, Monsieur, en dépit de vos graves remontrances, les beautez du premier ordre ont résolu unanimement de se découvrir de plus en plus; je crains bien même que dans peu ma Profession ne devienne entierement inutile, & que je ne meure de faim, dans le tems que nos Dames mourront de froid.

Avant que d'aller plus loin, il sera necessaire de vous donner l'idée d'une espece de couverture ou plûtôt d'ornement de la gorge, où vous semblez n'avoir pas fait attention jusqu'ici. C'est une bande étroite de mousseline qui s'étend

tend en falbala sur le haut du corps precisement au dessus de la poitrine, mais qui ne va pas jusqu'aux épaules. Comme c'est une partie du tour de gorge, qu'on a conservé jusqu'à present, pour ne montrer pas le sein entierement a découvert, nos belles l'ont appellé avec beaucoup d'esprit la *Piece modeste*. Après cet éclaircissement je vous dirai, que dans une assemblée des Dames du grand air, il a été resolu depuis peu d'abattre ce dernier rempart de la modestie. Ce n'est pas tout, on a formé en même tems le dessein de aisser considerablement lecorps, & rien n'en a retardé l'éxécution, que le mauvais tems, qu'il a fait ces derniers jours. Il est vrai que quelques membres de cette societé se sont opposez à cette résolution, mais elle n'a pas laissé de passer à la pluralité des voix; c'est une affaire faite, & pour me servir de la phraze ingenieuse de ces belles, elles vont razer tout leur * *Parapet*, pour n'avoir d'autre défense, que leur vertu.

* *Parapet* veut dire proprement, *Défense de la Poitrine*.

AUTRE LETTRE.

SAGE MENTOR.

L'Estime, que les Naturalistes font des Lions, comme des plus genereuses brutes de l'univers, & la figure majestueuse, qu'ils font dans la Poesie, où souvent ils representent les plus grands Heros, m'ont fait toûjours croire qu'on profanoit leur nom en le donnant à certains hommes, qui rodent par tout pour *chercher qui devorer*. Il est vrai que vous avez rectifié mes idées à cet égard, en développant l'origine d'un titre, qui paroit d'abord si choquant & qui ne semble pouvoir être donné, que par contreverité à des traitres, dont l'unique emploi est de vendre leurs compatriottes.

Neanmoins, vos éclaicissemens, n'ont pas été capables jusqu'ici de m'empêcher de me mettre en colere contre l'usage, qui a donné la vogue à cette *dénomination*; mais mon dépit a fait place à une vive satisfaction, quand j'ai vu que vous vous occupiez à réhabiliter les Lions dans leur dignité primitive, & que vous vouliez produire un animal de

cette

cette espece, bien intentionné pour la Patrie, & propre à réformer nos mœurs. Faites le rugir de toutes ses forces, mon cher Mentor; ses rugissemens vaudront, pour les gens de bien, la plus agréable musique, & il aura bientôt le sort du Lion de Sampson, dont les entrailles étoient pleines de miel, & chez qui la force produisoit la douceur.

Dans le tems que je félicite l'Empire des bêtes, de l'honneur, que vous faites à leur Roi, je ne puis que déplorer le sort de ceux, qui comme moi, sont trop éloignez de la Capitale pour lui payer leurs respects avec assiduité.

Ayez pitié de nous autres Provinciaux, Monsieur, & fournissez-nous quelque moyen commode de lier un commerce réglé avec le noble animal, qui est sous votre direction. Cette proposition ne sera peut être pas extremement de votre gout, nous en avons fait quelquefois d'une nature assez semblables à des Personnes de votre profession, qui n'ont point été acceptées, avec toute l'avidité possible; le Bel-esprit de la Province est un peu décrié chez vous autres gens de Cour; nous ne le savons que trop; mais l'amour-propre qui nous empeche d'avoir du mépris pour nos

propres productions, est assez subtil Sophiste, pour nous persuader en dépit de l'experience, que tout le monde doit être de notre sentiment. Quelle satisfaction pour nous, Monsieur, si un homme comme vous daignoit nous accorder notre demande, & nous persuader par cette faveur, que notre vanité n'est pas tout-à-fait mal fondée. Je suis.

DISCOURS C.

— Poetarum veniet manus, auxilio quæ sit mihi. HORACE.

Une troupe de Poetes va venir à mon secours.

IL n'y a rien qui prouve d'une maniere plus évidente, qu'un Ecrivain n'a ni gout ni discernement, que sa methode décisive de juger d'un Auteur, pour ainsi dire, sur l'Etiquette du sac, sans distinguer ce qu'il y a de bon, d'avec ce que l'on peut y trouver de mauvais. Ces décisions vagues sont sur-tout impertinentes, quand elles ont pour objet des auteurs, qui se sont attiré de l'estime dans une longue suite de siecles. Quelques ridicules quelles soient, elles ne laiss-

laissent pas d'être fort en usage chez la plûpart de nos critiques modernes. Leur admiration est aussi vague que leur mépris. Homere, Virgile, Sophocle, se sont attiré les éloges des savants de tous les ages, en voilà assez pour que tout garçon bel-esprit n'en parle qu'avec transport; ces mêmes savans ont jugé d'une maniere moins favorable d'autres auteurs de l'Antiquité, ils ont donné à ces derniers un rang inférieur, voilà qui suffit à nos petits critiques, pour ne leur point donner de rang du tout: comme ils élevent les uns jusqu'au ciel sans trop savoir pourquoi, ils foulent les autres aux pieds par des raisons de la meme force.

Strada s'y prend d'une maniere bien differente, en apreciant le merite des Poétes Latins, dans sa fable, dont j'ai commencé de tracer un plan. Je le continuerai aujourd'hui en donnant à mes Lecteurs un recit en Prose des sujets de chaque Poeme, qui fut recité dans l'assemblée savante, dont j'ai fait mention; ceux qui se sont familiarisez avec les auteurs, dont il s'agit ici, verront avec combien de discernement chaque matiere est proportionnée au genie du Poete, a qui on la fait traiter, & avec

quel gout fin chacun de ces grands hommes est caracterisé, dans le jugement, qu'on donne de son ouvrage.

Celui qui devoit representer Lucain fut le premier qui parut sur la Scene. Comme il étoit Espagnol, son Poeme semble fait exprès pour faire honneur à sa Nation, dont en même tems le caractere romanesque donne de la probabilité à son sujet: le voici:

Alphonse étoit Gouverneur d'une Ville assiegée par les Mores, son fils unique ayant été fait leur prisonnier dans une sortie, ils le menent devant les remparts & l'exposent aux yeux du Pere, en protestant qu'ils le tueroient à sa vue, s'il differoit de rendre la ville. Ce genereux Pere leur repond, que s'il avoit cent fils, il aimeroit mieux les voir tous perir, que de trahir sa Patrie, & que de faire même la moindre lacheté; mais, continue-t-il, si vous trouvez tant de plaisir à verser le sang innocent, voici mon épée, vous pouvez-vous en servir. Là-dessus il leur jette son épée par dessus les remparts, retourne à son Palais, & se met à table d'un air froid, & tranquille; au milieu du repas, ses oreilles sont frappées par des cris confus poussez en même tems par les

les ennemis, & par les assiegez ; il se leve, il court vers les murs, & il voit son fils à demi mort nager dans son sang ; mais loin de faire voir à ce funeste spectacle la moindre marque de foiblesse, il censure la douleur de ses Soldats, & de ses amis, & il la force d'aller se remettre à table.

Le recit de cette Histoire admirablement bien exprimée dans le stile & dans le gout de Lucain, fut suivi d'un long murmure où se confondoient les critiques & les applaudissemens des auditeurs. Chacun jugeoit de cette Piece conformement à la prévention favorable, où desavantageuse, où il étoit par rapport à Lucain ; ces préjugez étoient si directement contraires, que les uns l'élevoient par dessus tous les Poetes Latins, tandis que les autres lui réfusoient jusqu'au titre de Poete. Les plus judicieux pourtant déclarerent que le genie de Lucain étoit grand jusqu'au prodige, mais trop farouche & trop indocile pour se laisser imposer le joug de l'art ; que son stile semblable a son tour d'esprit, étoit élevé, hardi, vif, mais trop ami de l'ostentation & de l'enflure. Enfin, que ce Poete sembloit avoir préferé une réputation étendue,

à une réputation bien fondée, & que l'impetuosité de son imagination l'avoit porté à souiller par ces expressions temeraires la pureté de la langue Romaine.

Lucrece succeda à Lucain; il commença par dire à l'Assemblée, qu'elle verroit bientôt la difference entre un Espagnol Latinisé, & un Poete né à Rome même; & après ce court exode il entra en matiere.

Deux amis inventerent un moyen très particulier d'entretenir ensemble un commerce de pensées; ils avoient découvert un aimant d'une telle vertu, que lorsqu'il avoit touché deux éguilles, l'une ne se mouvoit que l'autre n'en fit autant, & de la même maniere, quelque distance qui les séparât. Les deux amis ayant chacun une des éguilles frottées à cet aimant extraordinaire la poserent sur une plaque semblable à celle d'un Horloge; & y firent graver les vingt & quatre Lettres de l'Alphabet, de telle maniere qu'elles environnoient l'éguille en question, qui étoit dressée en sorte qu'elle pût tourner sans le moindre empéchement. En se séparant pour aller voyager, ils convinrent ensemble, qu'à une certaine heure du

jour

jour ils se retireroient tous deux dans leur cabinet, pour lier conversation ensemble par le moyen de cette invention merveilleuse: ils n'y manquerent point; éloignez l'un de l'autre de plusieurs centaines de lieues; chacun s'enfermoit à l'heure marquée, & commençoit d'abord à jetter les yeux sur son éguille. Celui qui avoit envie de communiquer quelque chose à son ami la dirigeoit vers toutes les lettres, qui composoient les termes, dont il avoit besoin, s'arrêtant un peu à chaque mot, & à chaque Phraze, pour éviter toute confusion.

Dans ce même tems l'autre ami voyoit son éguille sympathetique se mouvoir d'elle-même vers chaque lettre, dont son correspondant approchoit la sienne. C'est ainsi qu'ils furent causer ensemble à travers une vaste étendue de Païs; & conduire leurs pensées dans un instant, par dessus des Villes, des Montagnes, des Forêts, & des Mers.

La plûpart de ceux qui composoient l'Assemblée furent charmez de l'adresse du Poete, qui parfait imitateur de Lucrèce avoit su par la nouveauté de sa matiere, & par la maniere curieuse de la manier, attacher leur attention à des

vers

vers en partie trop plats, & en partie peu harmonieux. Ils s'imaginoient, que sans ce tour singulier rien ne seroit plus insupportable que le stile & la versification de Lucrece.

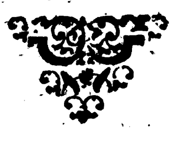
Les plus savans de la compagnie étoient d'une opinion bien differente; ils soutinrent que c'est un talent particulier à Lucrece d'enseigner toujours quelque chose & d'animer sa Poesie par l'action; que son stile est le plus propre du monde à enseigner & à developper une matiere; & qu'il fait plus de plaisir que tout autre, à ceux qui ont penetré comme il faut dans le genie de la langue Latine. Ils y ajoutent que si le genie de ce Poete n'avoit pas été gené par la difficulté de son sujet, & ne s'étoit pas en quelque sorte avili par l'affectation d'employer de vieux termes, il auroit eu peut-être la gloire de porter la poesie Latine au plus haut degré de perfection.

Après Lucrece entra Claudien; il avoit choisi pour matiere de son Poeme la fameuse dispute, entre le Rossignol, & le Joueur de Lut; ce sujet est trop connu à tout le monde, pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre.

A peine eut-il fini que toute la chambre

bre retentit de cris applaudiſſants ; ce qui dans ſon Poeme frappoit le plus l'eſprit des auditeurs, ce fut la clarté & la netteté du plan ; on étoit encore extrememement charmé de la douceur de ſes vers, & de leur harmonieuſe facilité ; il y eut pourtant des perſonnes d'un gout plus fin, qui tournerent en ridicule cette teinture de Phrazes étrangeres dont il ſouilloit la langue Latine, & qui mépriſerent cette uniformité de ſes nombres, qui ne ſauroit que laſſer les oreilles, & rebuter l'eſprit ; ils le cenſurerent encore ſur le ſtile pompeux & ſublime, qu'il a prodigué mal à propos, dans des occaſions, où le bon-ſens lui ordonnoit d'aller avec ſon ſujet terre à terre.

Le reſte pour une autrefois.



DIS-

DISCOURS CI.

Arma dedi Danais in Amazonas. OVID.

J'ai fourni aux Grecs des armes contre les Amazones.

LETTRE.

MONSIEUR,

DÈs que vous aurez érigé votre Licorne, il est certain, que le beau-sexe ne negligera rien, pour l'agacer contre nous & que nous courons risque de recevoir de lui de furieux coups de corne. Il me semble que nous ne ferions pas trop mal de prevenir les belles, & de faire rugir notre Lion de toutes ses forces contre les irregularitez de leur conduite. Parlons sans Metaphores; je m'étonne, Monsieur, que leur fureur pour le jeu ait échappé jusqu'ici a vos censures. Peut-être que ne frequentant guères que la famille modeste des *Lizards* vous n'aurez par seulement une idée de ces femmes Cavalieres, de ces amazones, qu'on prendroit, en les voyant jouer, pour des Ca-

Cadets aux gardes déguisez ; que diriez-vous, Monsieur, si vous voiez votre aimable *Brillante*, passer des nuits entieres a remuer le bras d'un air dragon, & a faire sortir des dez d'un cornet qui fit retentir la table par des coups redoublez ? Quelle opinion auriez vous de Myladi elle même, si son carosse allant a toute bride reveilloit les voisins aprez minuit en ramenant la Dame d'une accademie de jeu ? J'ai le malheur d'être l'Epoux d'une de ces joueuses de profession, & ses detestables plaisirs me coutent mon repos & mon argent ; qu'elle gagne ou non, je perds toujours a coup sur ; elle lit vos discours, & si vous vouliez bien en faire un sur cette matiere, vous rendriez un grand service & à elle & à votre très-humble serviteur, &c.

Je ne meriterois pas le nom de Mentor de la Grande Bretagne, si je ne tachois de détourner mes éleves femelles, d'un des plus honteux excès, où elles puissent donner. Les mauvaises suites que ce desordre traine après lui sont trop nombreuses, pour être placées seulement dans une de mes feuilles volantes. Aussi n'ai-je garde de m'engager à

épui-

épuiser ici cette matiere; je n'y ferai que quelques réflexions, que je partagerai en deux classes; je considererai le jeu excessif par rapport à ses effets, sur leur corps.

Si nous pouvions penetrer jusques dans l'ame d'une joueuse, nous verrions cette ame infortunée toute remplie de Matadors. Ses rêves ne lui representent que les *as noirs*; si elle s'éveille en surfaut, c'est que dans un rêve elle vient de perdre codille. Quand elle est seule, sa chambre est hantée par des Rois, des Dames, & des valets. Le tems lui pêse sur les épaules jusqu'à-ce que l heure du jeu arrive. C'est alors que pendant plusieurs heures toutes ses facultez sont employées à mêler les Cartes, à les couper, ou à les partager entre les joueurs, c'est alors que dans son ame soi-disant raisonnable, il n'y a point d'autres idées, que celles de quelques figures grossierement peintes. Quoi! c'est dans cette vue, que la raison cette partie divine de nous mêmes nous a été donnée du Createur? Est-ce ainsi que nous croyons pouvoir étendre, affermir, & orner la plus noble faculté de notre ame? Que penseroit une intelligence pure, si elle contemploit la si-

tuation

tuation où ſe trouve, chez une joueuſe, le talent de comprendre & de réflechir, deſtiné à l'élever au deſſus des brutes, & à la faire participer à la nature des Anges.

Puiſque les femmes ont de telle maniere l'imagination occupée de cartes & de fiches, je ne m'étonne point d'avoir entendu raconter depuis peu, qu'un Enfant venoit de naitre marqué du cinq de trefles. J'en conclus ſeulement, que la Mere avoit fait une bête conſiderable, par ce qu'elle avoit ce malheureux *cinq* au lieu du *ſix*. La choſe eſt piquante; *c'eſt un cas à ſe pendre en public*. Le cœur d'une joueuſe n'eſt pas moins ſujet au dérangement que ſon eſprit, & ſon imagination. On tourne une Carte; qu'elle foule de paſſions dereglées n'éclate pas dans une conjoncture ſi importante? joye, douleur, ſatisfaction, deſeſpoir, tous ces mouvemens du cœur varient à la foi les viſages, pour faire honneur à un morceau de papier, & pour deshonorer l'ame humaine.

Le moyen de conſiderer ſans indignation, une femme, qui ſacrifie au deſir de *faire ſa levée* tous les ſentimens de ſon cœur, qui devroient être conſacrez à ſon époux, & à ſa famille? pour moi

je ſuis afligé ſenſiblement, quand je vois la douleur, qui a une ſource ſi mépriſable, regner ſur un beau viſage; & les traits d'un ange derangez par les mouvements convulſifs d'un Furie.

Le cœur humain eſt fait de maniere a ſe livrer entierement a ſes plaiſirs favorits; par la il eſt aiſé de comprendre, que le jeu s'empare abſolument d'une joueuſe de Profeſſion.

Elle eſt mal a ſon aiſe chez elle; elle ne trouve pas le moindre plaiſir dans les careſſes d'un aimable enfant objet naturel de ſa plus vive tendreſſe, & *ſpadille* a plus de charmes pour elle que ſon Epoux. Mon ami Theophraſte, le meilleur des Maris & des Peres, s'eſt plaint mille fois a moi, les larmes aux yeux, de ce qu'il eſt obligé d'attendre ſa femme une bonne partie de la nuit, s'il veut jouïr de ſa converſation. *Si elle revient au logis d'un air gay*, me dit il, *ſa joye ne vient pas de la ſatisfaction, qu'elle a, de revoir ſon Epoux, mais de la fortune qui la favoriſe au jeu. A-t-elle perdu, je ſuis doublement malheureux. Elle eſt de mauvaiſe humeur, tout la choque, tout l'aigrit; ce que je lui dis de plus obligeant l'irrite; elle me fait ſouffrir mort & martire, & pourquoi, c'eſt qu'elle vient*

de

de me ruiner en partie. Qu'elles compagnes pour toute la vie, quelles Meres de famille peut-on se flatter de trouver parmi nos femmes du grand air ? Peut-on attendre d'elles une race de gens de bien, de grands hommes, & de Heros !

J'en viens aux funestes effets, qu'un jeu excessif doit de necessité produire sur le Corps d'une femme. La providence a tellement dirigé les choses, que tout ce qui avilit l'ame derange, & ruine le corps; Les mêmes moyens détruisent la beauté de l'une, & de l'autre; Cette consideration devroit être d'un poids terrible auprez de beau sexe, qui paroît fait exprez pour plaire a l'autre moitié du genre humain, & pour lui inspirer de la tendresse. Qu'il sache cet aimable sexe que rien n'est plus pernicieux pour un beau-visage que les veilles du jeu accompagnées de tout ce que les passions ont de plus rongeant & de plus iniquiet.

Des yeux creux & hagards, une extinction de teint, une paleur livide sont les marques frappantes, auxqu'elles on reconnoit une joueuse; quelques heures du sommeil prises sur le jour ne sont pas capables, de lui rendre sa frai-

ſcheur, & de conſerver ſon embonpoint. J'ai vu un femme qu'on emportoit a moitié morte d'uue table de Baſſette, j'en ai vu d'autres evanouies dans leur chaiſes a porteur, & repreſenter des ſpectres a la lucur des flambeaux, qui les environnoient; En un mot, je n'ai jamais connu une femme, qui s'étant livrée, tout de bon, au Demon du jeu conſerve ſa beauté ſeulement pendant deux années.

Les corps d'une joueuſe court encore un autre danger qui devroit lui paroître bien plus terrible; on ſait que les dettes du jeu, ſont des dettes d'honneur, qu'il faut payer au plus vîte, ou en monoye courante ou en bon gages: l'homme qui perd au dela de ſon revenu engage ſes terres, mais quand la femme va dans le jeu au dela de ſon argent mignon, il faut bien qu'elle trouve des gages d'une autre nature; l'Homme peut diſpoſer de ſon bien, & la femme de ſa perſonne; mais quand le corps femelle eſt une foi Hypothequé, & qu'elle a affaire avec un Creancier un peu preſſant, quelles en ſont les Conſequences? il n'eſt pas difficile de le deviner.

DIS-

DISCOURS CII.

Conticuere omnes. OVID.

Il se turent tous.

MONSIEUR,

DEpuis le premier moment que j'ai entendu parler de votre Lion, j'ai ambitionné l'honneur d'être un de ses Nouriciers; voici le premier morceau que je lui jette; s'il est de son gout, il peut compter sur moi; je ne le laisserai pas mourir de faim. Mais c'est assez préludé, venons au fait; je croi vous faire plaisir, Monsieur, en vous entretenant d'un *Cotterie*, dont j'ai l'honneur d'être membre, & qui depuis peu a fait un terrible bruit dans la Ville; c'est la *Cotterie des Silencieux*; nous nous considerons nous-mêmes comme un reste de la Secte de Pythagore, & tout le Systême de notre Societé est fondé sur cette maxime de ce Philosophe; *Le Babil détruit la conversation*; Notre President est né sourd, & muet, & il est redevable à la Nature d'un talent que nous ta-

chons d'obtenir de l'art, & de l'habitude. Une telle Cotterie vous étonnera moins, Monsieur, quand vous saurez, que nous sommes pour la plûpart gens mariez, & que nos tendres moitiez sont extremement bruiantes. Notre societé est notre unique réfuge contre leurs cris; nous y volons vers le soir, & nous y jouissons en même tems d'une compagnie & d'une retraite.

Lorsque votre celebre Parent le *Spectateur* nous donna, dans sa feuille, l'Histoire remarquable de son silence, nous primes la résolution unanime de l'inviter à être des nôtres, & à venir regulierement tous les soirs se taire avec nous; mais nous apprimes, que dans sa propre Cotterie il avoit lu tout haut une piece de sa façon, & nous vimes par là qu'il n'étoit pas encore parvenu à cet heureux *Quietisme* de la langue, que nous attendions d'un homme de son merite.

Vous aurez de la peine à comprendre de quelle maniere nous avons fait, pour nous communiquer nos pensées là-dessus; mais votre étonnement cessera, quand vous saurez que nos doits sont aussi agiles, & aussi fidelles interpretes de nos sentimens, que peuvent l'être

les

les langues les mieux pendues des autres individus humains. Nous parlons des doits, Monsieur, mais nous nous le permettons rarement, & cette éloquence Mechanique n'est mise en usage, que dans les occasions les plus importantes.

Nous avons beaucoup d'estime & d'admiration pour la Cour Ottomane, & pour les autres Cours de l'Orient, où tous les ordres du Souverain sont exécutez par des muets ingenieux. Quel dommage que les peuples Chrêtiens soient si entêtez de leur manieres, & que du moins les nations les plus polies de notre Europe n'adoptent pas cette majestueuse gravité des Orientaux. De tous nos Poetes Anglois nous n'aimons que *Ben Johnson*, & nous le trouvons le plus beau genie du siecle, à cause de sa Comedie intitulée *la femme silencieuse*.

Ne croyez pas pourtant que nous ayons fait un vœu absolu de silence; nous n'avons l'air de Chartreux, que dans le tems que nous sommes assemblez, mais chez nous il nous est permis de parler autant & aussi impetueusement que nos affaires de famille l'exigent de nous. Au reste, les avantages qui nous reviennent de cette compagnie taciturne, sont en aussi grand nombre,

 qu'ils

qu'ils ſont conſiderables. Vous, Monſieur, qui connoiſſez ſi bien le cœur humain; vous ſavez, que l'entendement de l'homme eſt fort ſujet à l'erreur, & que ſa volonté à un penchant très naturel & très vif pour ce qu'on appelle *Eſprit de contradiction.* Vous n'ignorez pas non plus, que les diſputes même, qui roulent ſur les moindres bagatelles deviennent importantes, par rapport aux ſuites, & qu'elles produiſent quelquefois des effets très pernicieux; le repos de la Langue eſt l'unique moyen efficace de remedier à ces inconveniens; dès qu'on bannit d'une compagnie le diſcours, on en éloigne l'animoſité, qui procede de l'eſprit de faction, la calomnie contre le Gouvernement & contre les particuliers & l'Empire inſolent, que, dans les aſſemblées parlantes les pretendus genies ſuperieurs exercent ſur la petiteſſe d'eſprit de leurs amis.

Pour nous, nos converſations ſont toutes pour ainſi dire de plein pied; perſonne n'y prime, perſonne n'y force les autres a ſuccomber ſous la force de ſes poumons, ou ſous la volubilité de la langue; en parlant à notre manière dans les cas importants, nous

nous n'étourdissons pas ceux qui ne sont point de notre avis; ils ont tout le loisir nécessaire pour considerer la force de nos raisons, par rapport à leur valeur intrinesque, & pour me servir de la phraze d'un polisson de mes amis, nous savons nos arguments & nos syllogismes *sur le bout du doit*. Entre toutes les remarques du fameux Longin, nous admirons cet exellent passage, où il trouve dans le silence d'Ajax un exemple du plus parfait sublime; N'en déplaise au divin Homere, ce n'étoit pas ce Heros, qu'il falloit comparer a un Ane ; Avec tout le respect que nous devons a l'age de Nestor, la comparaison auroit infiniment moins cloché, s'il l'avoit appliquée a ce grand faiseur de contes a dormir debout.

Les voisins ont conçu de plaisantes opinions de nous ils disent par tout, que si nous sommes aussi muets que des poissons, nous buvons comme des poissons aussi, & a cet égard ils n'ont pas tout a fait tort.

Il n'en est pas ainsi de certains railleurs, qui soutiennent, que si nous ne parlons pas, nous n'en pensons pas davantage ; d'autres gens nous font une

injustice de bien plus grande consequence, en nous prenant pour une assemblée de personnes, qui trament quelque noir dessein contre l'Etat; Ils ont poussé leur zele pour la patrie assez loin pour nous detacher un Commissaire, afin qu'il nous prît sur le fait. La chose étoit des plus particuliere, Monsieur; je vous assure, que nous offrions a ce juge & a ses archers une vive image de ces Senateurs Romains, que les Gaulois, aprez avoir pris la ville, virent assis, devant leurs portes, d'un air tranquille, & gardant un silence majestueux.

Si notre société est de votre gout, vous n'avez que faire de le déclarer au public. Votre silence tiendra lieu d'approbation, & d'applaudissement a tout l'honorable corps des muets, & particulierement à.

Votre &c.

Guillaume le Taciturne.

P. S. Depuis la fondation de notre Cotterie, il n'y a eu qu'une seule parolle de lachée; celui qui avoit fait la

la faute fut d'abord exilé de l'assemblée, par des sufrages muets, qu'on donnoit, selon la methode de l'Ancienne Rome, en pliant le pouce en arrière. Ce pauvre homme venoit de recevoir la nouvelle de la Victoire de Hogstest, & comme le zele fait souvent perdre la mémoire, il se precipita a nous communiquer cet heureux succez, sans se souvenir de nos Loix fondamentales. Nous trouvames a propos d'agir conformement aux maximes severes de Manlius, qui fit punir de mort son fils victorieux, parce qu'il avoit combatu contre les ordres de son Pere & de son general. Nous trouvames de la beauté, & de la grandeur d'ame dans sa faute, mais l'amour de la *Discipline* & la sainteté de nos statuts nous empecha de lui pardonner un crime qui avoit de si nobles motifs.

Pour un muet l'Auteur de cette Lettre ne fait par rugir trop mal mon Lion, mais vous allez voir bien autre chose; une jeune Demoiselle fera passer par sa gœule terrible une voix aussi douce, que celle d'un Rossignol.

LET-

LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai cru d'abord que vous ne faisiez que rire, en exposant notre nudité a la raillerie du public, mais depuis que j'ai vu, que l'affaire étoit serieuse, & que vous étiez soutenu par l'infaillibilité du Pape, j'ai été ravie de votre procedé, qui marque une si veritable tendresse pour le beau sexe. Si je n'en suis pas restée la; je me suis servie de l'offre obligeante d'un ami, qui m'a promis de vous faire tenir mes lettres par la gœule du Lion, jusqu'à ce qu'il vous plaise de nous fournir un moien particulier de vous communiquer nos pensées; sans cette offre je courois risque de mourrir d'une retention de gratitude: elle est inexprimable, Monsieur, & elle augmentera de jour en jour, si vous voulez bien pousser vigoureusement votre dessein salutaire. Si vous n'arrestez pas la gorge des Dames dans ses conquêtes rapides, c'est fait de moi, la mienne va s'étendre sur toute ma figure; il ne me reste plus

par

par devant que quatre pouces de taille, ma gorge a gagné tour le reste du terrain ; si mes Compagnes s'opiniatrent a exécuter le projet, dont *Mademoiselle Leonide*, vous a informé depuis peu, je ne say plus que devenir ; adieu ma ceinture ; toute la richesse de ma taille ne pourra plus fournir aux usurpations d'un sein ambitieux, qui bien moins agé qu'Alexandre semble deja demander s'il n'y a pas d'autres mondes a conquerir. Ce que je vous dis, Monsieur, est la vérité toute nue ; ayez pitié de moy, & empêchez la mode de triompher si inhumainement de ma pudeur : je vous asseure que je suis déja vos leçons autant qu'une jeune fille le peut faire, sans se rendre ridicule dans le monde. Ma jupe de baleine est des plus bornez, qui se portent, & dez que je serai Mere de famille, j'aurai des tours de gorge qui m'iront jusqu'au menton ; quand même toutes les femmes se donneroient le mot pour se moquer de vos preceptes. Ce n'est pas tout ; si l'art de se promener dans la moyenne region de l'air est jamais en vogue, je vous promets d'être la derniere a me metamorphoser en *gibier*. En un mot, je m'engage

gage solemnellement, a me conduire toujours comme votre digne Eleve &c.

DISCOURS CIII.

Nec magis expressi vultus per ahenia signa.

HORAT.

Leur charactere est aussi bien attrappé, que le plus habile Sculpteur sait attrapper les traits d'un visage.

JE dois encore au public le reste de la Fiction ingenieuse de Strada, & je ne veux pas differer plus long-temps a lui payer cette dette. Ceux qui connoissent les Poëtes mêmes sur lesquels l'Autheur en question exerce sa judicieuse Critique ne peuvent qu'être charmez de les voir characterisez ici d'une maniere si juste & si vive: mes Lecteurs non Lettrez n'y trouveront pas le même plaisir, faute de s'être familiarisés avec les nobles originaux, dont Strada a fait de si agréables, & de si fidelles copies; mais du moins ils en tireront cet avantage, qu'ils pourront se former une idée exacte de

ces

ces grands hommes, dont ils entendent si souvent parler avec eloge. Ce qui m'a porté sur-tout a donner au public le systheme de cette fiction, c'est le desir de faire voir, comment un grand Genie, tel que devroit être tout Critique sait tirer son *art* de sa secheresse naturelle, & le rendre agréable & interessant.

Suite de la Fiction de Strada.

LE Poete, qui devoit jouer le rolle d'Ovide prit pour sujet *l'Aimant d'Or*, c'est a dire *l'aimant*, qui, a ce qu'on prétend, attire l'or, comme *l'aimant ordinaire* attire le fer. Afin de mieux imiter le tour d'esprit & la maniere décrire de son modelle, il derive la vertu de cet *aimant*, d'une metamorphose poetique. Voici comme il s'y prend:

Lorsque étant encore enfant j'étois assis auprez d'un ruisseau, j'y laissai tomber par hazard une bague d'or! je racontai ce malheur a mon Pere; qui attachant aussi tôt une pierre, a une ligne a pêcher, la fit voltiger sur l'endroit où je lui dis que ma bague étoit

allée a fond; a peine cette pierre toucha-t-elle la superficie de l'eau, que ma bague s'y attacha. & que mon pere la tira de l'eau, de la même maniere qu'un Pecheur en fait sortir un poisson. Voyant que j'étois surpris de ce Phenomene, il me fit l'Histoire suivante: quand *Deucalion* & *Pyrrha* parcoururent la terre pour y rétablir le genre-humain en jettant des pierres par dessus leurs têtes, les hommes qui naquirent de la prirent tous des inclinations conformes a la nature des Lieux, ou ces cailloux étoient tombez. Ceux, qui avoient été jettez dans les campagnes, devinrent *Laboureurs*, & *Bergers*; ceux qui étoient tombez sur les rivages furent changez en *Pecheurs* & en *Mariniers*, & ceux, qui avoient touché la terre dans les bois, & dans les forets, furent metamorphosez en *Chasseurs*. Quelques uns, entre autres tomberent sur les Montagnes, qui cachoient dans leur sein l'or, l'argent, & les autres métaux; les hommes qui en sortirent furent d'abord animez par un penchant invincible à la recherche de ces précieux tresors. Mais la nature indignée de les voir devenir la proye de cette

nou-

nouvelle race d'humains, trouva à propos de les retirer dans les entrailles les plus profondes de la Terre. L'avarice des hommes bien loin de se rebuter, ne fut qu'irritée par cet obstacle, & elle poussa ses hardis desseins jusqu'à ouvrir une route au centre de la terre. La Déesse ne put plus supporter l'insolence de ces *Mineurs.* Elle excita un épouventable tremblement de terre, qui fit crouler les routes des Mines, & qui ensevelit ces audacieux sous leurs propres ouvrages. Les flammes du Stix, qui étoit près de ces lieux sortirent en même tems par des crevasses, & la violence de leur chaleur reduisit en cendres les cadavres & la terre qui les environnoient. Ces cendres se mélêrent ensemble, & durcies par la continuation de ces flammes, elles se changerent en pierres. Les corps de ceux, qui avoient travaillé dans les mines de fer, devinrent des *Aimans ordinaires*, mais ceux, qui avoient voulu dépouiller la Déesse de son or furent changez en *Aimans*, qui attirent ce *metail*, & jusques à ce jour ils gardent encore leurs anciennes inclinations.

Toute l'assemblée ne fut pas du mê-

me sentiment sur le merite de ce Poete; quelques uns étoient si charmez de sa maniere aizée d'ecrire, & s'étoient tellement formez sur son gout, qu'il leur étoit impossible d'approuver des vers qui n'avoient pas le charactere du genie d'Ovide. D'autres étoient d'une opinion tout opposée, mais il fut décidé à la fin à la pluralité des voix, que ce Poete meritoit sans doute dans un degré eminent le titre d'homme d'esprit; mais que son tour de Phrase étoit plûtôt commun qu'aisé, & qu'il étoit fort éloigné de ce qu'on appelle *le Langage des Dieux*. On convint, que tout ce qui se peut dire de plus fort contre les ouvrages, & contre la conduite de ce Poete, c'est qu'il y paroit trop d'esprit, & qu'il auroit mieux réussi dans l'un & dans l'autre, si pour gouverner son genie il s'étoit servi plûtôt de *frein* que d'*Eperons*.

A peine cette Sentence fut elle prononcée, que *Stace* se leva, & que s'avançant d'une démarche fiere & Théatrale, il se mit à faire un discours sur le sujet suivant.

A un siege de Vienne un *Allemand*, & un *Portugais* ayant eu de frequentes disputes sur la valeur des deux Nations

e-

étoient sur le point de decider la question par un duel, quand tout d'un coup les assiegeants donnerent un furieux assaut à la Ville. Les deux guerriers résolurent là-dessus de sacrifier au bien public leur animosité particuliere, & de se disputer le prix de la valeur en se signalant contre l'Ennemi commun. Ils firent l'un & l'autre des miracles de valeur, & ne se quittant jamais ils précipiterent de differens endroits du rempart, les infidelles, qui s'en croioient déja les maitres. L'*Allemand* fut envelopé à la fin d'une troupe entiere des Turcs, où il se défendit comme un Lion, jusqu'à-ce qu'un coup de cimeterre lui emporta le bras, où il tenoit son bouclier. Le *Portugais* voyant la triste situation où se trouvoit son genereux *Concurrent* vole à son secours, fend la presse, & écarte les ennemis de son *rival* qui étoit à terre affoibli par sa blessure, & par la fatigue; dans le tems que celui-ci revient de sa foiblesse, & qu'il se releve pour soutenir la valeur du *Portugais*, il voit le bras droit de son intrépide *competiteur* tomber à terre avec son Epée. Il auroit même perdu la vie, si l'*Allemand* n'avoit percé un Turc, qui étoit sur le point de passer

ſon Javelot à travers du corps du Portugais. Les voilà, l'un uniquement capable de ſoutenir le bouclier, & l'autre de manier l'Epée ; ils ne font plus enſemble qu'un ſeul Combatant ; les voilà étroitement unis par des obligations mutuelles. Le Portugais ne ſonge qu'a couvrir l'Allemand, & l'Allemand répand la frayeur, & la mort parmi ceux qui les environnent ; à la fin trouvant leurs forces épuiſées par la perte de leur ſang & réſolus de perir noblement, ils s'avancent tous deux vers la partie de la muraille la plus ébranlée, & avec elle ils ſe précipitent ſur la tête des aſſiegeans.

Lorſque *Stace* eut fini, on vit renaître dans l'aſſemblée les anciennes diſputes ſur ſa maniere d'écrire : Il reçut de pluſieurs les mêmes aplaudiſſemens, qui lui avoient été donnez par ſes contemporains. Ils déclarerent, que c'étoit le ſeul Poete, qui ait attrappé le véritable ſtile heroique, & qu'il devoit ſurpaſſer tous les Poetes Latins en réputation, comme il leur étoit ſuperieur en mérite. D'autres le cenſurerent comme un homme, dont les images & les expreſſions ne reconnoiſſoient point de bornes ; ils ſe moquerent de la ſingularité

de

de ſes penſées, du ſoin bruiant de ſes nombres, & de la pompeuſe & effrayante enflure de ſa Diction. Il y eut pourtant des perſonnes d'un gout fin & juſte, dont la déciſion s'éloignoit également de ces deux extrémitez. Ils furent d'opinion, que dans ſon ſtile il y a beaucoup de feu Poetique, mais aſſez de fumée en même tems pour envelopper la lumiere d'un feu ſi beau. Qu'il y a dans ſes vers de la majeſté, mais que c'étoit plûtôt la Majeſté d'un Tyran, que d'un Roi; qu'il s'élevoit quelquefois jusqu'aux nues, mais qu'il y rencontroit ſouvent le ſort d'Icare; enfin qu'il étoit parmi les Poetes, ce qu'Alexandre le Grand étoit parmi les Heros, également diſtingué par ſes défauts, & par ſes vertus.

Virgile fut le dernier qui parut ſur la Scene. Le ſujet, qu'il prit, fut l'Hiſtoire de *Theutilla*, qui a trop de conformité avec celle de Judith, pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y étendre. Il ſuffira de dire que toute l'illuſtre compagnie trouva les Ouvrages de ce Poete Epique plûtôt un ſujet d'admiration que d'applaudiſſement; la plûpart ſoutinrent, que s'il y a quelques fautes dans ſa Poeſie, il faut les attribuer aux limites

mites de son art, & non pas aux bornes de son génie. Il ne laissa pas de se lever dans l'assemblée quelques murmures envieux, qui attaquoient plusieurs de ses vers comme destituez de feu, & de nerfs, & plûtôt sans deffauts, qu'ornez de quelques beautez réelles; mais ces censures peu judicieuses furent rejettées avec une indignation generale.

Strada met enfin des bornes à sa Fiction par l'ouvrage d'un Poete Italien moderne; ce Poeme petille dans toutes ses parties de ces traits d'esprit & de ces *Concetti* qui se sont glissez dans la Poesie qu'on admire le plus depuis quelques siecles.

Au reste ceux de mes Lecteurs, qui ont du savoir, auront remarqué sans peine, que le sujet du Poeme de Stace, a un très grand rapport à ce qui est raconté dans les Commentaires de *Cesar* de deux Soldats Romains.

Fin du I. Tome.







